
3 1761 06930309 7





MONSIEUR BILLE
DANS LA TOURMENTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Publiés dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

La Maison des Sourires .... 1 vol.
La Montagne d'Amour........................... 1 vol.
La Montée.. 1 vol.
Les Amuseuses................................... 1 vol.
Après lui... 1 vol.
Le Château sous les Roses (13e mille)............. 1 vol.

Monsieur et Madame Bille (Albin Michel) .... 1 vol.
Le Droit d'aimer (Hachette et Cie)................. 1 vol.
Les Poupées se cassent (Albin Michel)............. 1 vol.

1638. — Lib.-Imp. réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

PIERRE VILLETARD

MONSIEUR BILLE
DANS LA TOURMENTE

— ROMAN —

DIX-SEPTIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1922



M. BILLE DANS LA TOURMENTE

LA NOTE

M. Bille greffe un poirier. C'est là, sans doute, une besogne indigne d'un homme de sa trempe. Mais il ne suffit pas à M. Bille d'être un cérébral. Il lui plaît encore d'avoir les mains calleuses d'un enfant du peuple. C'est pourquoi Bille greffe, sarcle et rabote. Qu'un imbécile vienne à s'en étonner, il hausse avec orgueil ses épaules trapues :

— Que voulez-vous ? Je suis « complet », moi.

Il lui arrive même d'ajouter : « A bon entendeur, salut », simple avertissement qui fouaille la veulerie du siècle. Et l'autre n'insiste pas, car la valeur de M. Bille est indiscutable.

Il est dix heures; le soleil brûle. Dans le jardin assoupi, les roses rouges gorgées de parfums penchent leurs têtes mourantes. M. Bille, pour travailler, a mis bas sa veste. C'est un petit homme gras dont le visage est coupé d'une moustache roussâtre. Un chapeau de paille conique abrite sa calvitie. Les

manches troussées, indifférent à la rumeur des taons en délire, il incise délicatement l'arbre choisi, puis il saisit le greffon, le soupèse et pratique l'opération.

Dans les tilleuls, les oiseaux gazouillent. Un lézard gris halète sur le mur bas, éclaboussé de lumière, que coiffe hostilement une rampe de tessons. M. Bille a chaud. Il s'arrête de travailler, ôte ses lunettes et s'éponge le front.

Des pas, tout à coup. Au bruit, M. Bille a tourné la tête. Il sourit. La petite personne qui s'avance, c'est Rosette, leur jeune bonne, la troisième fille des Lefrileux, dont les deux aînées ont mal tourné. Rosette a dix-huit ans. Elle est gentille, déjà femme, avec son corsage tendu et sa bouche gercée, provocante, qui a la nuance vineuse de certains pavots. De loin, M. Bille lui crie :

— C'est le journal, Rosette ?

— Oui, m'sieu.

M. Bille reçoit *le Progrès* avec courtoisie. Paternellement, il interroge :

— Vous avez chaud, mon enfant ?

— C'est sûr, répond la fille.

Elle ne s'en va pas. Qu'attend-elle donc ? Elle tortille entre ses doigts une capucine, tandis qu'en face d'elle M. Bille s'évente majestueusement avec *le Progrès*. Souvent, le matin, à cette même place, Bille et sa bonne font un brin de causette. Le maître interroge :

— Alors, mon enfant, vous vous plaisez toujours chez nous ?

— Dame oui.

— C'est bien... c'est très bien.

Et voilà tout. Certes, si M. Bille avait de l'audace, il prierait Rosette de s'asseoir quelques minutes à côté de lui sur le banc rustique qui fait le tour de son châtaignier, mais Bille est un timide et la fille décide :

— J'va m'en retourner.

— Mon enfant, dit M. Bille très ému, vous ne devriez jamais sortir la tête découverte.

Rosette s'éloigne comme à regret, traînant la savate. Des vrilles de cheveux lui arrosent la nuque, et son corsage mal agrafé laisse voir deux doigts de peau hâlée et très grassouillette.

— Cristi! murmure M. Bille, c'est une gaillarde!

Il abandonne le poirier et s'installe, dix pas plus loin, sur le banc circulaire du châtaignier. L'ombre y est fraîche, des abeilles passent et repassent comme des balles brunes dans l'azur d'été.

Lentement, M. Bille déplie son journal. Il s'intéresse à la politique. Jadis, même, il joua dans sa petite ville un rôle militant. Mais trop de traîtrises l'ont découragé. Un jour, au café Gendron, il a déclaré :

— Je me retire sous ma tente, en attendant l'heure.

Sa tente, c'est le châtaignier, une manière d'ermitage où seul, désabusé, plein de mépris pour les querelles de clocher qui paralysent le progrès

en marche, il juge froidement ses contemporains.

Ah! les délices de cette politique! Les roses embaument, une fauvette chante. Bille froisse, retourne sa feuille avec des éclats d'indignation, une rage passionnée qui gonfle ses tempes. Mais tout ceci — au fond — est superficiel. M. Bille préconise la révolution, mais il n'y tient guère. Son opinion est une parure, une protestation contre la sottise de la bourgeoisie :

— Il faudrait... il faudrait...

Que faudrait-il donc? Bille ne le dit pas. Si, d'aventure, vous l'interrogez, il vous jette crânement :

— On aime mieux ajourner les difficultés que de les résoudre.

Mais scrutez Bille, tâchez de découvrir sa pensée intime. Vous apprendrez bientôt, non sans surprise, que lui-même est partisan de l' « ajournement », ce qui ne l'empêche pas d'affirmer avec violence :

— Le jour venu, je ferai le coup de feu.

Le coup de feu! Contre qui? Nul n'a jamais pu obtenir là-dessus une explication. Mais enfin, un homme prêt à faire le coup de feu n'est tout de même pas le premier venu.

— Sacrebleu! dit M. Bille.

Il est très rouge, sa moustache bombe; d'un revers de main il gifle la feuille.

— Ah! mais... ah! mais!...

Que se passe-t-il donc? Bille se lève, traverse en hâte le jardin brûlant. *Le Progrès*, dans sa main,

flotte comme un drapeau. Arrivé devant la maison, il appelle sa femme :

— Julienne !

La petite tête de Mme Bille surgit à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Elle est en train de compter son linge. Maussade, les lunettes sur le front, elle interroge :

— Qu y a-t-il encore ?

— Cette note, annonce M. Bille en brandissant le journal... C'est intolérable !

— Quoi, cette note?

M. Bille hésite, puis solennellement :

— L'Autriche s'adresse à la Serbie en des termes tels...

— Tout ça, interrompt la femme dédaigneuse... mon cher, tu ferais mieux de coller le vin.

Bille fit une grimace comme s'il avait le pied écrasé. Julienne poursuivit :

— En fait de note, il me manque toujours mes trois liteaux rouges. Mais ça t'est égal.

— Permets...

Julienne haussa les sourcils. Ses lunettes glissèrent. Elle prit son temps pour les rajuster. Devant elle, M. Bille n'avait pas bougé.

— Va te promener, dit-elle.

D'un regard méprisant, elle le foudroyait.

*
* *

M. Bille, docilement, suivit ce conseil. Au fond,

il ne pardonnait pas à Julienne son indifférence. Vingt-cinq ans de vie commune ne l'avaient pas encore blasé sur les rebuffades de cette épouse âpre et pratique, rebuffades qu'il acceptait par grandeur d'âme, croyait-il, en fait parce qu'il aimait sa tranquillité. Entre eux, c'était une lutte perpétuelle, sourde ou violente, des mots pointus, fiévreux, qui, dix fois par jour, les dressaient l'un contre l'autre. Julienne, bonne ménagère, n'admettait pas l'intrusion des idées générales dans son existence. Gaspard Bille, de son côté, déplorait l'inintelligence de sa femme, cette ridicule activité qui bousculait ses méditations.

Dehors, il tira sa montre. Et, comme tous les jours, à cette même heure, il prit le chemin du café Gendron.

Si la maison était hostile à M. Bille, la rue, du moins, le dédommageait. En route, il récoltait des coups de chapeau, il était à l'aise. La sympathie des foules, le respect des petites gens lui faisaient grand bien. Il se retrempait ainsi au cœur de sa ville.

Ce jour-là, entre onze heures et midi, Mme Ruinat, la mercière, l'épicier Chantevieille et les deux filles du greffier, qui revenaient du cours de dessin, leur carton sous le bras, remarquèrent l'air préoccupé de M. Bille. Il marchait vite, sombre et grave, en mâchant des mots dans sa moustache. C'est que M. Bille à son tour rédigeait une note. Ah ! cette fois, il ne s'agissait plus d'arguments spécieux, de demi-mesures, tout ce fatras que Bille appelait

dédaigneusement « les roueries diplomatiques ». Il fallait parler net et montrer les dents.

— La Triple Entente a pris connaissance...

La Triple Entente, c'est M. Bille. A son cerveau aboutissent les fils de l'Association. Il y a déjà beau temps que M. Bille mène l'Association. Il sait tout, prévoit tout, rien n'échappe à sa critique. Parfois, il est satisfait : « Bien ça, l'Angleterre... » Un autre jour, il fulmine contre la Russie : « Et cette réfection de la flotte... Parlons-en un peu. » La France, trop fantaisiste, est souvent grondée. Mais M. Bille, au fond, est plein d'indulgence. Il traite les nations comme des enfants qu'il a vus grandir. Au café Gendron, ses amis proclament :

— Ah! Bille, vous auriez pu faire un ambassadeur!

Lui se défend :

— Vous exagérez.

Mais, au fond, il n'est pas très sûr qu'on exagère. Et, bon garçon, il déclare malicieusement :

— Laissez donc... Je vous assure qu'il y a du charme à jouir du spectacle.

D'ailleurs, il a son opinion. L'Europe trop douillette ne combattra plus. Pourquoi, dès lors, cette souplesse d'échine? Redressons-nous, sacrebleu, redressons-nous! Il faut en imposer à ces matamores.

Et Bille, tout en cheminant, rédigeait sa note. Il traversa le pont des Nonnains, puis la rue aux Anes. C'était le bourg pittoresque avec son fouillis de

masures, d'échoppes, tout un désordre médiéval que rajeunissaient, suspendues aux balcons de bois, des lianes fleuries de géranium-lierre. Sur Bille, flottait l'ombre fraîche des pignons dentés, des encorbellements où séchaient des hardes. Lui, en passant, caressait le museau des chiens ou les joues des mioches. « Que j'aime le peuple! » se disait-il, et certainement le peuple aimait Bille.

Au delà des ruelles, la grand'place s'ouvrait, dressant face à face une mairie neuve et la fastueuse succursale du Crédit Nantais. Une vieille fontaine la décorait, bruissante de pigeons indifférents, comme Mme Bille, à la politique. Et, devant le triton barbu dont la corne épanchait une gerbe d'eau vive, s'alignaient les trois lauriers-roses du café Gendron.

Ces messieurs prenaient leur amer sur la terrasse. Ils étaient quatre, — les fidèles, — ceux que M. Bille appelait pompeusement « mon groupe ». Là se réunissaient Virolet, l'ancien notaire, qui supportait allègrement un double veuvage; Blatte, l'entrepreneur de fumisterie, un petit homme sec et brun qui admirait Bille et répétait ses phrases en les estropiant; Huchelin, le courtier en bijoux, frotté aux élégances parisiennes et qui arborait un gilet sang de bœuf. Le moins brillant du groupe, c'était le père Rudail, un sexagénaire qu'on appelait « le Capitaine ». A vrai dire, Rudail n'avait jamais été soldat. Mais, commis à l'Entrepôt durant trente-cinq ans, il y avait pris l'habitude du parler bref, un je

ne sais quoi de militaire qui lui allait bien. Un jour, par plaisanterie, Bille l'avait nommé « mon Capitaine ». Et Rudail avait maintenu l'orgueil de son grade.

— Salut, dit Bille.

Des mains se tendirent. Il les serra, puis s'étant assis, il tira *le Progrès*.

— Vous avez-vu? interrogea-t-il.

— Peuh ! dit Huchelin, toujours la même chose ! L'Autriche asticote.

Bille coupa :

— Il ne s'agit pas d'asticotage. L'affaire est sérieuse.

Et il lut à haute voix la note de l'Autriche. Il y mettait le ton qu'il fallait, détaillait chaque passage, s'arrêtait, parfois, pour regarder ses quatre fidèles. Sa lecture achevée, il abattit violemment son poing sur la table :

— Qu'en pensez-vous ?

Virolet risqua :

— C'est une gifle au czar.

— A la France, pardon !

Adolphe, le garçon, apportait à M. Bille un amer-citron. Celui-ci empoigna fiévreusement son verre.

— Messieurs, dit-il, en remuant le breuvage avec sa cuiller, je vous garantis que, cette fois encore, nous ne marcherons pas. Qu'attend-on, sacrebleu ? La France est prête et nous renâclons. Toujours des faiblesses.

Il fit jouer le siphon. On entendit un soupir de Blatte.

— Ah ! mes amis ! révéla Bille, cette réponse ! — oui, cette réponse ! Je la tiens, elle me ronge... Peu de mots, vous savez, mais énergiques — une riposte franche... Et je vous réponds que les gaillards n'insisteront pas.

— Vous croyez, hasarda Huchelin.

— J'en suis sûr... Tenez, voulez-vous que je fasse la note ?

— Vous... vous pourriez ? bégaya Blatte.

— Pourquoi pas ?

Le capitaine intervint :

— C'est ça, Bille.

— Je plaisantais, messieurs.

Mais grave, tout à coup :

— Adolphe, du papier, de l'encre... Vite, mon garçon !

Et M. Bille, le front tendu, rédigea sa note. Les quatre fidèles s'étaient accoudés et suivaient la plume. Autour d'eux, c'était le silence de la place morte, à peine rompu par le sanglot de la fontaine et les « frtt » lourds des pigeons gris bleu.

M. Bille achève, se relit, puis annonce :

— Messieurs...

On écoute, on approuve. C'est ironique, délicieusement ironique, mais aussi d'une fermeté qui vous râpe la gorge. L'auditoire ne cache pas son enthousiasme.

— Ah ! bien ! hoche Blatte, elle est tapée, cette

note-là. Ma foi, tant pis pour François-Joseph.

— Mon cher Bille, déclare Huchelin très emballé, c'est vous qui devriez être à la tête du gouvernement.

Mais Bille proteste :

— Je vous en prie !

Brusquement, une crainte le saisit. Il tire sa montre :

— Midi vingt-cinq... Saperlipopette !

C'est à peine s'il prend le temps de serrer des mains. En route, il pense :

— Julienne va me faire une histoire pour le déjeuner.

MOBILISATION

— Gaspard, questionne Mme Bille, puis-je compter sur toi ? Il y a dix jours que mes bottines jaunes sont au ressemelage. Veux-tu ou non passer chez Loriquet cet après-midi ?

M. Bille hoche la tête, mais il n'écoute pas. Tout à coup, il laisse tomber son poing sur le guéridon :

— Cette situation est intolérable !

Julienne éclate :

— La guerre ! J'en étais sûre. Tu as empoisonné mon existence avec cette histoire ! La guerre ! La guerre ! D'abord, personne n'en veut. Lui moins qu'un autre. Ton Guillaume ne ferait pas de mal à un petit chat. Seulement, c'est un hâbleur, un type dans ton genre — je ne suis pas fâchée de te lâcher ça... Si tu avais sa position, je suis certaine que tu ferais les mêmes embarras.

— Permets.

— Je ne permets rien. Tant pis, c'est toi qui l'as voulu, je viderai mon cœur.

M. Bille se résigne. Ses gros yeux clignotent avec indulgence. Les mains jointes, il pousse, en gonflant ses joues, une série de petits soupirs excédés, un peu méprisants.

— Nous n'avions pas deux mois de mariage, repart Julienne, que, déjà, tu m'énervais avec ta revanche. Moi, j'étais idiote comme toutes les jeunes femmes. Tu m'étourdissais. Je pleurais. Oh ! tu peux dire que tu m'as donné des crampes d'estomac ! Plus tard, même, quand je fus grosse d'Emma, tu as agité sans ménagements ton épouvantail. C'est une veine que je n'aie pas accouché d'un monstre.

— Tu exagères.

— La plaie, vois-tu, c'est d'avoir un mari sans emploi qui se bat les flancs pour vous assommer.

— Oh ! oh !

— Laisse-moi poursuivre. Oui, je sais, tu es du Conseil municipal. Ah ! parlons-en, ça rapporte gros. Vous êtes là une bande d'énergumènes qui vous montez le bourrichon à propos de bottes. Tenez, je ne sais pas ce que vous avez fait, mais la ville est toute retournée depuis quelques jours. Il n'y a pas que toi qui parles de guerre. Ce matin, à l'épicerie, tous les garçons avaient des têtes de croque-morts.

M. Bille ouvrit la bouche pour dire : « Tu vois bien », mais un regard de Julienne l'arrêta net. Et, de nouveau, dignement, il gonfla ses joues. Il exprimait ainsi qu'entre sa femme et lui toute discussion était impossible.

— Rosette ! héla Mme Bille.

Julienne avait trois tons de voix pour appeler sa bonne. Le premier était simplement impératif, le second se haussait et tournait à l'aigre. Mais, si Rosette ne venait pas, elle jetait alors un troisième cri, brusque et farouche, à casser les verres. La petite bonne n'apparut, cette fois, qu'au troisième appel. Elle avait les bras nus, les cheveux en pluie et répandait une forte odeur de transpiration.

— Êtes-vous sourde ? lui dit Julienne. Il s'agit du déjeuner. Vous ferez sauter le restant de poulet. Gaspard, veux-tu des pois au sucre ?

— Ça m'est égal.

— Et à moi donc. D'abord, je déjeune chez les Toussel.

— Va pour les petits pois.

Julienne, de la main, congédia Rosette.

— Ainsi, reprit Gaspard, tu déjeunes aujourd'hui chez ces braves Toussel.

L'adjectif « brave » déplut à Julienne. Elle riposta d'une voix acide :

— Ils te valent, mon cher. Clémentine doit me remettre un patron pour la robe de Moute. Mais, au fait, je suis bien bonne de te donner des explications.

— Je ne te les demande pas.

— Oh ! je t'en prie, dit Mme Bille, ne m'assourdis pas avec tes raisons. Réponds-moi franchement. Passeras-tu aujourd'hui chez Loriquet ?

— J'y passerai.

— C'est heureux. Du moins, acquitte-toi proprement de cette commission. Il est inadmissible que Loriquet fasse tourner en bourrique une cliente comme moi. Attrape-le, sapristi! Tu es un homme. Tu dois savoir me faire respecter. Surtout, ne paye rien. Qu'il m'envoie sa note. Je le réglerai. C'est que je te connais. Avec deux grains de flatterie, on te ferait passer par un trou d'aiguille.

— Tu peux compter sur moi, dit M. Bille.

Et, comme l'agitation de sa femme lui donnait chaud, il s'épongea le front.

Devant lui, Julienne passait et repassait, comme un lutin, en bousculant des objets de toilette. Elle ôta sa camisole et ses bras jaillirent. C'étaient deux maigres bras qui ne tenaient pas une seconde en place. Ils empoignèrent le pot à eau, puis un savon rose, et l'on n'entendit plus, au-dessus de la cuvette, qu'un bruit de cascade.

Bille, la tête ailleurs, regardait vaguement. Soudain, il vit les petits bras s'envoler, fouiller rageusement dans la penderie et reparaître en portant, avec précaution, un monceau d'étoffe. Alors, pris d'une idée drôle, il se leva et, sournois, tandis que Julienne scrutait les agrafes, il plaqua sur le bras gauche de sa femme, au-dessus d'une lune de vaccin, un baiser sonore.

— Grand serin, dit Mme Bille.

Joyeusement, Gaspard mit sur le bras droit un second baiser.

— Allons, allons, tu n'es pas sérieux!

Mais Julienne n'avait pas l'air fâché. Même, elle accepta que son mari accrochât deux agrafes récalcitrantes. Elle lui disait d'une voix attendrie :

— Je ne te connaissais pas un talent pareil.

Un quart d'heure plus tard, Gaspard la mena jusqu'à la voiture. Leur jument, Musette, ayant les boulets gonflés, c'était la carriole du père Heurtot, un fermier voisin, qui devait conduire Julienne jusqu'à Guerneville. Quand le couple parut, le vieux interrogea, la bouche de travers :

— C'est-y vrai que c'cochon de Guillaume, y nous tombe su'l'poil ?

Bille fronça les sourcils, fit « chut », de la main, tandis que Julienne devenait blême et pinçait les lèvres.

*
* *

Gaspard rentra chez lui. Il sifflotait un pas redoublé :

— Cette Julienne ! murmura-t-il en se retournant pour voir filer sur la grand'route la voiture du père Heurtot qui soulevait entre les peupliers un nuage de poussière. Et il rit tout seul. Il y avait de l'indulgence dans ce rire, du dédain aussi et même un brin de méchanceté, car Julienne — après tout — n'était pas tranquille. Pourtant, il décida :

— Il ne faut pas que j'oublie les fameuses bottines.

Et, tirant son mouchoir, il y fit un nœud, qu'il redoubla par excès de conscience. Puis il bâilla,

regarda sa montre. Les paroles de Julienne l'avaient frappé : « La guerre ! Personne n'en veut... LUI moins qu'un autre. » Cette pensée, au fond, reflétait la sienne. Seulement, sa conviction était sincère, tandis que, chez Julienne, on devinait, à travers l'orage des mots, un doute, une frayeur qu'elle s'efforçait de dissimuler.

— Farceurs de journaux ! dit-il gaîment. C'est eux qui font la meilleure affaire.

Et, pour se persuader que « ça n'arriverait pas », M. Bille regarda la plaine tranquille et ensoleillée.

Pays charmant où rien ne blesse l'œil, où tout respire l'harmonie et l'ordre. Blés, avoines, colza déroulent jusqu'à l'horizon leur chaude tapisserie. Parfois, un petit bois surgit en bouquet et met dans la lumière un coin d'ombre bleue. Hors du bourg, entre les peupliers, le canal miroite, rafraîchissant le pied de l'usine Gobert, dont la cheminée encrasse l'azur de sa fumée rousse. Dans la plaine, les routes filent, s'entre-croisent, unissant les villages de cette terre heureuse. Là-dessus, la chaleur pèse, une chaleur d'été saine et vivante qui tombe du ciel bleu.

La guerre ! Allons donc ! A quinze pas de M. Bille, un paysan tondait sa prairie en fumant la pipe. De l'autre côté du canal, le tacot sifflait. On entendait chanter une petite fille dans la blanchisserie. M. Bille prit une gorgée d'air, respira longuement le parfum des roses. Il n'éprouvait aucune inquiétude.

— Farceurs de journaux, répéta-t-il.

Et il entra dans son cabinet. C'était, au rez-de-chaussée, une petite pièce très poudreuse, très encombrée, que remplissaient deux bibliothèques. Là se pressaient une foule de volumes, tantôt debout, selon la bonne règle, tantôt empilés horizontalement ou même jetés en vrac, tombés au hasard de la bataille. A chaque vente publique, M. Bille, cédant à sa passion, achetait des livres. Il les rapportait par douzaine, liés d'une courroie à la stupeur de Julienne, qui, chaque fois, jetait les hauts cris :

— Peut-on gaspiller l'argent de cette façon-là !

Mais, là-dessus, Bille restait inflexible. Les livres, c'était sa pâture, tous les livres, depuis le magazine dépareillé jusqu'aux arides traités d'entomologie. Toutefois, il avait ses préférences. Il raffolait des philosophes, les annotait, les commentait, bâtissait, dans le silence, à l'écart des médiocrités ambiantes, son œuvre à lui, plus vraie, plus profonde, plus touffue que celles des prédécesseurs réputés illustres. Ce qui l'intéressait plus que tout, c'était la solution des problèmes sociaux. Son grand ouvrage aurait trois parties. Dans la première : *Frappe... mais écoute*, il démolirait le capitalisme. Dans la seconde, *Mélanges*, il passerait en revue la pensée humaine. Sa troisième partie, enfin, *l'Avenir de l'Homme*, déchirerait le voile qui cachait aux yeux les siècles futurs. Mais, avant d'écrire, il fallait tout d'abord se documenter. Et, déjà, ce labeur était effroyable, d'autant que M. Bille perdait la mémoire,

embrouillait tout, confondait Proudhon avec Jean-Jacques, se mettait en tête d'apprendre l'hébreu, le sanscrit et, après deux tentatives, restait hébété, le cerveau vide, impuissant à digérer une nourriture qui n'était pas faite pour son estomac.

— Après tout, décidait-il, je suis bien de taille à penser moi-même.

Et ce que la science ne lui donnait pas, M. Bille le rattrapait en méditations. Il remuait son esprit, lui arrachait, dans le mystère du cabinet, certaines vieilles idées qu'il trouvait nouvelles.. Certainement, un jour, il ferait son livre. Mais le début était difficile. Il faut plaire au lecteur, l'accrocher. Et c'était ce diable d'accrochage qui ne marchait pas...

M. Bille se carra dans son fauteuil et bourra sa pipe. Le soleil, derrière les volets clos, brûlait la campagne. Mais un rayon unique venu on ne savait d'où illuminait la danse des atomes.

— Quelle poussière ! songea Bille.

La poussière, d'ailleurs, ne le gênait pas. Il redoutait le balai et le plumeau cumme des êtres sournois qui bousculent sans délicatesse l'ouvrage des penseurs. Maintes fois, entre Julienne et lui, cette question de la toilette du cabinet avait soulevé d'intimes orages. Mais la femme vaincue avait dû céder.

— C'est bien, dit-elle, je te laisse croupir.

Et Bille croupissait. Il adorait ces heures tièdes exclusivement consacrées à la réflexion. Pas un bruit, la montée du nuage qu'exhalait sa pipe et

cette demi-somnolence où son esprit dégagé de tout lien s'élançait à la conquête de la vérité.

Ce jour-là, pourtant, Bille était troublé. Il ouvrit sa fenêtre et regarda longuement le petit jardin aux allées droites, aux massifs tondus. Il humait l'odeur des roses, à la gourmande, avec un sensuel froncement de narines, comme s'il dégustait un peu de bonheur. Il se rappela que, six jours plus tôt, lorsqu'il greffait son poirier, l'apparition de Rosette, traînant la savate, avait ému son cœur de vieil homme. Une rien du tout, cette Rosette, mais une rien du tout très appétissante! Alors, songeant qu'aujourd'hui Julienne déjeunait chez les Toussel, qu'il était seul dans la maison avec cette fille, il eut, tout à coup, une mauvaise pensée.

Rosette allait remplir un broc. Elle s'arrêta sous un prunier, leva son bras nu et cueillit un fruit. Puis elle cracha le noyau très loin.

— Mon enfant, appela M. Bille.

La petite bonne tourna la tête. Ses yeux vifs papillotaient à cause du soleil.

— Quoi que c'est, monsieur ?

— Vous seriez bien gentille de faire mon bureau. Il y a des siècles...

— Sûr alors, goguenarda Rosette.

Mais elle ne montra pas le moindre empressement. M. Bille s'était rassis dans son fauteuil. Il prêtait une oreille attentive au bruit des casseroles.

Rosette vint enfin, en balançant une tête de loup qui avait l'aspect d'une volaille à moitié plumée.

— C'est-il le grand nettoyage ? questionna-t-elle, la bouche malicieuse.

M. Bille sourit lâchement :

— Je sais que la besogne ne vous effraye pas.

— Faire ça ou aut'chose, soupira Rosette.

Mais le patron, généreusement, lui dit qu'elle ne ferait que ce qu'elle pourrait. Et dédaigneux du train, de la poussière secouée à grands coups, il s'enfonça dans son fauteuil, en feignant de lire une brochure avec attention. En fait, il n'avait d'yeux que pour Rosette, qui cueillait adroitement les toiles d'araignée. Chaque mouvement accusait la souplesse du corps. Parfois, la fille, d'un revers de bras, tamponnait son front.

— Mon enfant, prononça Bille, je dois vous dire que je suis très satisfait de votre service.

Et, tirant de son gousset une pièce de cinq francs :

— Tenez, dit-il... C'est entre nous.

La petite bonne en resta tout abasourdie. Puis elle prit la pièce, l'empocha sans mot dire, toute droite devant M. Bille, qui, le geste fait, n'osa plus démasquer ses intentions.

— Allons, brusqua Rosette, faut que j'aille surveiller mon restant de poulet.

Une heure après, elle servit le déjeuner avec un sourire qui semblait dire : « Monsieur est moins exigeant que Madame » et la vengeait des attrapades d'une maîtresse grincheuse. M. Bille, lui, était fort ému. Il mangeait vite, jetait le vin dans son gosier

par larges rasades. Entre les plats, il bavardait avec Rosette, lui demandait son âge, dénonçait à mots couverts les dangers de Paris. La bonne s'épanouissait. Apparemment, ces marques d'amitié la mettaient à l'aise. Au dessert, M. Bille se leva, prit dans l'armoire la clef de la cave.

— Rosette, pria-t-il d'une voix molle, allez chercher une bouteille de Banyuls.

— La fille disparut, puis remonta deux minutes après avec la bouteille.

— Rosette... nous allons trinquer.

La bonne ouvrit des yeux énormes. Cette proposition la stupéfiait.

— Asseyez-vous, commanda le maître.

Rosette s'assit, et ils trinquèrent. Bille, très émoustillé, posait à la fille d'indiscrètes questions. Etait-il vrai que ses grandes sœurs avaient mal tourné ?

— J'sais-t'y, moi, renifla Rosette.

Alors, d'un ton perfide, M. Bille tourna en ridicule la vertu des filles. La petite bonne l'écoutait en hochant la tête.

Un coup de sonnette furieux brusqua l'entretien. Rosette se leva :

— Madame ! A c't'heure !

— Mais non ! dit Bille exaspéré. Ce ne peut être elle.

Ce n'était pas Julienne, en effet, mais le Capitaine. Il entra comme une bombe et secoua violemment les deux mains de Bille.

— Vous ne savez donc pas ?

— Non... Quoi?

— On mobilise.

— Hein?

Le Capitaine répéta le mot en appuyant sur chaque syllabe :

— On mo-bi-lise... Et M. le maire vous envoie prévenir.

— Moi!... Pourquoi ça?

— Mais... pour les sauf-conduits. Nous allons avoir un tintoin du diable! On compte sur vous.

— C'est bon.

Subitement dégrisé, Bille fut un autre homme. Mais l'émotion avait été forte.

— Je n'aurais jamais cru ça, murmura-t-il.

— Moi non plus.

Ils se regardaient, dépassés par l'événement, qu'en somme ni l'un ni l'autre n'avait prévu. La guerre fantôme, leur guerre brusquement devenue une réalité! Sans doute, depuis dix ans, ils la prédisaient... Mais on dit tant de choses.

— Rudail, proposa Bille, un verre de Banyuls?

— Avec plaisir!

Le Capitaine prit négligemment le verre de Rosette. Mais celle-ci ne songeait guère à le réclamer. Elle restait droite, figée, ouvrant des yeux grands comme des soucoupes.

— C'est-il qu'on va se battre? dit-elle enfin.

M. Bille lui ayant répondu affirmativement, elle s'éloigna blême, sans un cri, puis on l'entendit sangloter dans sa cuisine.

— Allons ! dit Bille en décrochant son chapeau de paille.

Et les deux hommes sortirent ensemble.

— Etre jeune, mâchait Gaspard, pouvoir s'engager, taper sur ces brutes !... Oh !...

Il s'arrêtait, buvait son rêve, tandis que Rudail, militairement, raidissait les jambes.

— Pas de pitié ! reprit Bille... Nous les crèverons !

— On les crèvera, répéta fidèlement le Capitaine.

Ils s'acheminèrent vers le bâtiment municipal. Dès qu'ils y furent entrés, Courtebise, le premier adjoint, un adversaire politique de Bille, vint à celui-ci :

— Sans rancune, hein? proposa-t-il en offrant sa main.

Bille secoua l'homme d'une étreinte violente :

— Ah ! mon cher Courtebise, tout est oublié ! C'est le moment de serrer les coudes.

— Voulez-vous vous charger des sauf-conduits, questionna l'adjoint ?... C'est une grosse besogne.

— Une grosse besogne. Tant mieux ! dit Bille avec feu. Nous n'en sommes plus à nous ménager.

Déjà, dans la salle des mariages, la table était prête. A chaque bout, deux scribes étaient installés. Bille reconnut Jean Maroquet, le fils du coiffeur, dont la tignasse moussait comme une crème brune et, en face de lui, l'aîné des Bréchard, qui avait l'air d'étrangler dans son faux col.

— Mes enfants, préluda Bille, je compte que vous ferez tout votre devoir.

Les scribes s'inclinèrent. Bille se redressa. Une bouffée de sang lui brûlait les joues...

Ainsi, dans la tourmente, il avait un rôle. Il n'était plus le philosophe amer, l'homme incompris qu'attristaient perpétuellement des scènes d'intérieur. A présent, il détenait une parcelle du pouvoir, il était une force.

Aussitôt il organisa le travail. Il fallut dresser quatre états, ouvrir un registre. Les deux adolescents étaient pleins de zèle. Mais, contre toute attente, aucun habitant ne se présenta. Pont-sur-Loir recueilli et grave s'obstinait malignement à rester chez soi.

— Mâtin, dit Bille tout à coup... Il fait chaud ici... Maroquet, allez donc me chercher une canette de bière.

Le scribe dégringola promptement l'escalier. Bréchard avait été quérir des verres. Ce fut Bille qui déboucha la canette et versa de haut, en la faisant mousser, la jolie bière fraîche.

— Fameux, jugea-t-il.

Après quoi, il fit aux deux scribes un long discours. Ces jeunes gens, qui n'avaient pas encore l'âge militaire, l'écoutaient respectueusement. Le thème choisi était : « Esclave du devoir, chacun dans sa sphère » et, dans la sphère présente, en effet, Bréchard et Maroquet ne demandaient qu'à remplir leur devoir fort consciencieusement. Aussi bien,

n'était-ce pas leur faute si la petite ville les boycottait.

Vers sept heures, enfin, la porte s'ouvrit et, brusquement, apparut la face plate de l'épicier, Hippolyte Chantevieille. Il questionnait, ahuri :

— C'est-il ici pour les sauf-conduits ?

Maroquet fit bouffer sa mèche, le fils Bréchard prit son porte-plume. Entre eux, raide et gourmé, M. Bille jeta d'une voix arrogante :

— C'est ici, monsieur.

« Monsieur »... pourquoi « monsieur » ? Les deux hommes se connaissaient depuis trente-quatre ans. Certes, Bille et Chantevieille n'avaient jamais été des amis intimes, mais l'épicier, souvent, bénéficiait d'une poignée de main dont il appréciait la franche bonhomie. Il bredouilla :

— Excusez-moi, monsieur Bille... C'est rapport à un petit fût de vin que je dois livrer à Rochethulette.

Gaspard Bille fronça les sourcils :

— Vous voulez sortir du bourg ?

— Oui, monsieur Bille.

— Avec une voiture ?

— Oui, monsieur Bille.

— Avez-vous des pièces d'identité ?

— Des pièces .. Faut des pièces.

— Mesure générale, coupa sèchement Bille. Des espions sont partout. Ils nous environnent.

— Mais je ne suis pas un espion, gémit l'épicier. Vous me connaissez bien.

Mais, comme Bille, dédaigneusement, haussait les épaules, Chantevieille tira de son portefeuille

une carte d'électeur d'un rose crasseux et, timidement, la tendit au fonctionnaire.

Bille prit la carte, l'examina, puis d'une voix brève :

— C'est bien. Maroquet, faites un sauf-conduit pour le sieur Chantevieille. Vous, Bréchard, ouvrez le registre... Deuxième colonne... Inscrivez...

Et, quand la papier fut prêt, il le relut, rajouta deux virgules, compléta le signalement, puis remit la feuille à Chantevieille, qui semblait anxieux.

— Voici.

L'épicier fit un salut gauche et s'éloigna, les épaules basses, comme s'il venait de recevoir une volée de bois vert. Alors Bille soupira, s'étira, puis toisant les scribes l'un après l'autre :

— Vous avez vu, mes enfants... Plus de faiblesses. Plus de passe-droits. La France avant tout !...

Et, farouchement, il versa dans son verre le fond de la canette.

EN FAMILLE

— C'est épouvantable, dit Mme Bille.

Gaspard frictionnait son menton avec le blaireau. Il se retourna, montrant à sa femme une grosse figure barbouillée de mousse.

— Quoi encore ?

— On ne peut plus faire la monnaie de cent francs.

M. Bille eut un froncement qui voulait dire : « Ce n'est que cela ! » et traitait l'incident avec négligence. Mais Julienne, haussée de trois pouces, lui mit sous le nez le billet de banque.

— Plus de monnaie, te dis-je... Ne comprends-tu pas ?

Bille comprenait assurément. Mais la colère de l'épouse lui parut être une faute de civisme. Il le dit nettement, surpris, d'ailleurs, de son courage, qui provoquerait, — il n'en doutait pas, — une aigre riposte.

— Ah ! « les temps sont durs », ah ! « il faut se résigner », hoquetait Julienne en répétant mot pour

mot le discours que son mari lui avait tenu... Jolies, tes raisons ! En attendant, nous mourrons de faim devant ce billet.

— Tu es excessive.

Gaspard souriait. C'était un sourire insolent qui plissait les yeux, écarquillait la bouche au-dessus du menton battu en neige. La femme était outrée. Elle se précipita vers la porte et l'ouvrit toute grande.

— Tu ne me crois pas. Eh bien ! cours, informe-toi. Plus de monnaie, te dis-je. C'est à croire qu'elle a fondu. Mais j'en ai assez ! Prends les clefs. Tu paieras les fournisseurs.

La main tendue, elle grelottait comme un peuplier battu par l'averse.

— Allons, allons, dit Gaspard, ne te fais pas de bile. Je te la donnerai, moi, la monnaie de cent francs.

— Si je compte sur toi.

Et lâchant, d'un coup, tout le fiel qui la gonflait, Julienne décocha non sans ironie :

— Ce sera probablement comme mes bottines jaunes.

— Permets... Hier, la France a mobilisé.

— Des phrases... Est-ce parce que la France mobilise que je n'ai plus le droit d'avoir mes bottines ?

— Mes devoirs...

Julienne éclata :

— Tes devoirs ! Quels devoirs ? Avec cela que vous avez dû en abattre lourd à votre mairie. Dieu ! si j'étais un homme !...

— Que ferais-tu ?

— Ça ne te regarde pas.

Cette fois, M. Bille posa le blaireau. La colère montait en lui, une colère d'homme supérieur perceptible au frémissement de sa moustache, aux trois rides parallèles qui creusaient son front. Alors Julienne se tut. Bille s'approchait du secrétaire dont la serrure brusquée eut un cri d'angoisse. D'un geste sec, il ouvrit un tiroir où Julienne, muette de surprise, aperçut des pièces d'or et d'argent bien rangées en piles. Elle voulut s'excuser, dire un mot gentil, mais un regard de Gaspard cloua son élan.

— Prends tes cent francs, dit-il d'une voix effrayante.

Julienne compta les pièces avec émotion. Ses yeux disaient clairement : « J'ai eu grand tort de douter de toi », mais elle n'eût pu proférer la moindre parole. Alors, quand le meuble fut refermé, Bille vit tout à coup, devant lui, sa femme qui restait droite, comme en extase, les cils humides et les bras ballants. D'un doigt de maître, il montra la porte :

— Va-t'en, dit-il.

Julienne s'en alla. Aussitôt Gaspard saisit la bouillotte, versa dans le bol une potée d'eau chaude et, tranquillement, acheva sa barbe.

*
* *

Après chaque scène, M. Bille réfléchissait. Quand il avait eu le dessus, comme c'était le cas, il prenait

d'énergiques résolutions. Avec Julienne, il fallait montrer de l'autorité. C'était l'unique moyen de sauvegarder la paix du ménage.

La femme, elle, avait, pour ressaisir le pouvoir, tout un arsenal de roueries sournoises. Une heure plus tard, comme Bille gagnait le banc du jardin, Julienne l'arrêta, la main sur la poitrine, en déclarant qu'elle était parvenue au terme final d'une maladie de cœur.

— Tu dis? questionna l'homme atterré.

— Rien, mon cher... Tu m'as donné des palpitations... Félicite-toi.

— Julienne!... Oh!

— Pas de simagrées. Je serai bien heureuse... quand je serai morte.

Et, comme Bille s'attendrissait, elle redit les étapes de son calvaire. Elle s'étonnait « d'être encore là » après l'affreuse vie qu'on lui faisait et réclamait du ciel une prompte délivrance.

Le bourreau n'en pouvait plus, bégayait, parlait d'envoyer chercher le Dr Lauche, de télégraphier à la préfecture.

Julienne s'insurgea :

— Des médecins! Plus souvent... Ils ne connaissent rien à mon affaire. Ce qu'il me faut, c'est la paix chez moi.

Précisément, ce dimanche, elle avait à déjeuner son gendre et sa fille. De tels jours, à l'entendre, étaient les meilleurs. Et voici que, par sa froide cruauté, Gaspard lui avait gâché sa joie.

Humblement, il proposa :

— J'irai au devant des « petits ».

C'était une concession, Bille, au rebours de sa femme, détestant ce gendre, un poseur, dont l'importance l'amoindrissait

Aussitôt, Julienne cessa de frotter son cœur. Mais elle restait hâve, la langue pâteuse, apparemment décidée à renouer sa crise si Gaspard s'avisait encore de la contrarier.

— Si tu veux, dit-elle avec un soupir. Mais attelle Musette. Il n'est pas bon pour Emma de faire toute cette route avec le soleil.

— Bien.

Gaspard sortit de la remise la charrette anglaise, puis, ayant détaché le petit cheval, l'introduisit entre les brancards. Et ce ne fut pas sans un brin de satisfaction qu'il passa la grille.

L'horloge de la gare marquait dix heures cinq.

M. Bille consulta sa montre. Elle avançait de trois minutes. Et comme, en matière d'heure, c'était toujours la gare qui avait raison, il retarda les aiguilles disciplinairement. Après quoi, il sauta de la charrette, enroula les guides autour d'un platane et, s'étant précipité sur le quai, alla droit à Bonjour, le chef de gare, un homme toujours souriant qui ne souriait plus.

— Ça va, mon cher ?

— Ça va.

— Ah ! mon ami, que d'événements !

— Oui, fit Bonjour flegmatique. Et ça n'est pas drôle pour les chemins de fer.

— Vous êtes sur les dents ?

— Parbleu.

Le chef de gare entraîna Bille jusqu'au bout du quai.

— Ça fait le huitième qui passe depuis ce matin, révéla-t-il sur un ton confidentiel. Et j'en attends encore trois avant midi.

— C'est admirable.

Bille s'étonnait que tant de trains pussent circuler sans télescopage ni culebutes dans les ravins. Le compliment flatta Bonjour.

— Que voulez-vous ! dit-il en clignant un œil.

— C'est admirable.

L'adjectif plaisait à Bille. Il répéta trois fois de suite :

— Admirable !... admirable !... admirable !...

Puis, sans transition :

— Et le train de la Préfecture ?

— Une heure de retard.

— Peste !... C'est ennuyeux pour le déjeuner.

Mais il attendit sans trop d'impatience. Après deux trains militaires, on vit poindre enfin, discret et comme honteux, le banal tacot. Dix fois, Bille avait tiré sa montre. Il savait qu'on avait mis un dinde à la broche en l'honneur des « petits ». Outre la crainte de voir la bête prendre un coup de feu, il redoutait l'humeur de Julienne, fort capable, en son illogisme buté, de lui imputer le retard du train.

Son gendre, le premier, sauta sur le quai. C'était un grand garçon mince et raide qu'engonçait d'habitude un faux col glacé. Mais, depuis que la mobilisation était décrétée, il l'avait remplacé par un col mou. C'était sa façon d'être en état de guerre. Jean Ramette était rédacteur dans les bureaux de la Préfecture. Réformé pour insuffisance du tour de poitrine, il avait, du moins, la satisfaction d'être indispensable dans son emploi.

Cette satisfaction, Mme Bille la partageait, tranquille, avouait-elle, sans pudeur, « sur le compte des siens ». Bille n'avait pas, là-dessus, la même opinion. Ce gendre étriqué ne le flattait que médiocrement. Il aimait peu, d'ailleurs, ce jeune homme gourmé, prétentieux, qui lui avait pris sa fille et réquisitionnait à son profit toute admiration. Par surcroît, l'emballement de Julienne l'exaspérait. Elle parlait de Jean Ramette comme de Dieu le père. A tous propos, c'étaient des pointes, des mots à double entente dont Gaspard se vengeait, d'ailleurs, en dénigrant « le fonctionnarisme ».

Derrière Jean, apparut Emma, gentille et fraîche dans une robe d'été; elle avait les yeux vifs, les joues roses, comme si la France n'allait pas se battre. Puis la bonne descendit, grosse fille à face lunaire qui portait dans ses bras la précieuse Moute, héritière des Bille.

— Mes enfants! clama Gaspard en faisant de loin un geste tragique.

C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis

l'événement. M. Bille prévoyait une secousse, des effusions, peut-être des larmes. Et voici qu'au contraire Emma lui coupait son effet d'un prosaïque : « Ne la réveille pas », en désignant le bloc de linge que tenait la bonne.

Cette indifférence le révolta. Il proclama très ironiquement :

— Belle journée, hein !

Mais, tout de suite, Jean lui demanda si la voiture était là, ce qui acheva de l'indisposer. Bon ! à présent, on le traitait comme un cocher. Ah ! c'était complet !

Par bonheur, en dépit du retard, Julienne fut aimable. Elle avait oublié ses palpitations et multipliait les embrassades. Elle dit à son gendre :

— J'ai pensé à vous.

A quoi Jean répondit assez niaisement :

— Je vous remercie bien.

Ce fut elle qui parla de la guerre, — oh ! sans ménagements, — mais d'une elle manière que M. Bille crut nécessaire de laisser pendre sa lèvre en signe de dégoût. La guerre, pour Julienne, devait reproduire, à peu de chose près, l'autre guerre, dont le souvenir l'obsédait encore. Elle disait tranquillement : « Quand les Prussiens seront à Paris... » ou bien : « Ils ne dépasseront pas la Loire... », se fiant, une fois encore, à l'héroïsme de Châteaudun pour les protéger. Elle n'entendait pas prévoir l'avenir, mais suivait d'instinct une pente naturelle. Jean restait impassible. Emma souriait à

Moute réveillée. A la fin, M. Bille n'y tint plus. Il devint pourpre et son poing velu écrasa la nappe :

— Mais nous ne sommes pas seuls, nom d'une pipe... Il y a les Russes... les Russes... Voyons, Ramette, qu'en pensez-vous ?

L'autre, interpellé, se rengorgea dans son faux col mou. Il n'aimait pas parler politique avec son beau-père. Vis-à-vis de celui-ci, il prenait l'air du monsieur qui, détenteur de secrets d'Etat, les garde pour lui. Cette fois encore, il s'en tira fort insolemment.

— Qui vivra verra.

Alors il se passa quelque chose d'affreux. M. Bille se vit seul, à jamais, parmi l'indifférence d'une famille hostile. Une phrase lui vint : « Nul n'est prophète chez soi », que l'épouse accueillit d'un lever d'épaules, tandis que Jean et sa femme troquaient un sourire. Attristé, M. Bille fit claquer ses mâchoires comme un crocodile. Mais cette manifestation resta sans écho. Les siens, exclusivement occupés des grâces de Moute, la couvaient des yeux.

Moute était une jeune personne de sept à huit mois, ni très laide, ni très jolie, avec un bout de nez gros comme un pois chiche que la famille clamait adorable. Elle avait de longs yeux bleus sous de fins sourcils et déjà, — suprême orgueil, — un duvet couleur d'avoine mûre lui assurait le charme des blondes. Emma, depuis la naissance de Moute, s'était transformée. Elle, si timide naguère, émet-

tait des théories sur l'éducation. Elle citait des auteurs, s'emballait, divisait par compartiments l'enfance de sa fille. Bien que Julienne n'adoptât pas absolument les idées d'Emma, elle prenait en considération ses fonctions de nourrice et évitait de la contrarier.

Moute fut mise à table. On lui fit présent d'un rond de serviette, qui la passionna. Dès lors, elle fut le centre du monde. Les deux femmes, pour lui plaire, bétifiaient à qui mieux mieux. Gaspard, en revanche, ne souffla plus mot. Une lassitude aigrie lui tirait les joues. Cependant, après le café, il offrit un cigare à son gendre et l'entraîna dans le potager.

— Voyons, mon cher... Entre hommes, votre opinion?

— Sur quoi ?

— Cette guerre?

Le rédacteur appliqua ses deux poings sur ses oreilles :

— Hé, papa... C'est la bouteille à l'encre !

— La bouteille !... La bouteille !... Que voulez-vous dire?

— Je n'en sais pas plus que vous.

Pas plus que lui ! Cette phrase était une impertinence. M. Bille rougit, trembla de colère. Puis, avec hauteur :

— Il suffit... Voulez-vous faire une partie de tonneau?

— Avec plaisir.

Et, plein de mépris pour la France des bureaux,

la France ignorante et tracassière, M. Bille alla cueillir les palets avec majesté.

*
* *

— Gaspard, déclara Julienne après le départ des enfants, je dois te dire une chose : tu es un être indécrottable. Comment, les « petits » se dérangent, et c'est de cette manière que tu les reçois !

— Articule des griefs...

— Parfaitement... N'est-ce donc pas assez que tu m'empoisonnes six jours par semaine... Il faut encore que le septième tu fasses à ton gendre une tête de croque-mort. Est-ce ma faute si Jean te dépasse de vingt-cinq coudées ?

— Hein !

— Sois franc. Tu es jaloux, mon cher, atrocement jaloux.

Gaspard feignit de rire :

— Elle est bien bonne !

— Si... si... tu es jaloux.

A deux pas de son mari, Julienne, l'œil mauvais, exhaussait perfidement une tête de vipère. Lui, rageur, décomposé, s'acharnait à rire. Mais ses doigts tremblaient. Il eut un haut-le-corps, puis, lentement :

— Jaloux, non. Je n'ai qu'une jalousie : celle des héros. Je te félicite, ma femme, d'avoir choisi pour Emma un gendre « hors ligne ». Je déplore, cependant, en cette heure grave, que ce jeune homme ne

puisse montrer ses qualités que sur le champ de bataille de la Préfecture.

— Cela veut dire? questionna Julienne dont les yeux jaillissaient hors de la tête.

— Peu de chose... J'exprime un regret. Tu me dispenseras de le formuler.

Mme Bille haletait :

— De le formuler ! Lâche !... Lâche... T'imagines-tu donc que je ne comprends pas? Ce que tu veux, — n'est-ce pas? — c'est que Jean parte, qu'il soit tué — dis-le donc franchement. Il te gêne, ce garçon, il te fait tort... Alors — hope-là — vite à la fournaise ! Oh ! tu peux te vanter d'être un joli monstre !

— Tu te méprends sur mes intentions.

— Comment donc ! Je suis idiote. Tu as beau jouer à l'homme fin, je te perce à jour

Gaspard recula :

— D'ailleurs, Jean n'a pas le choix.

— Ça t'afflige ?

— Mais non.

— Mais si... Tu crèves de rage... C'est du propre... Qu'ai-je fait, mon Dieu ! pour être ta femme?

Julienne pleurait, le poing tendu, hors d'elle, amplifiant sa douleur par une recherche savante de l'effet tragique. Alors Gaspard fut effrayé. Il redouta, de nouveau, les palpitations.

— Ma petite Julienne, risqua-t-il.

Mme Bille fit explosion. Ecartant les deux bras, elle foudroya son mari d'un regard farouche :

— Assassin !

— Calme-toi.

— Me calmer ! Ah ! non ! par exemple ! Tue-moi, tue Jean, tue Moute ! Je m'attends à tout. Je n'essaierai pas d'attendrir ta pierre.

Gaspard était abasourdi :

— Quelle pierre ? demanda-t-il.

Julienne articula d'une voix profonde :

— La pierre que Dieu t'a mise à la place du cœur.

AGIR

— Il faut agir, déclara Bille.

— Je ne t'empêche pas d'agir, grogna Julienne.

Après l'orage, le calme, entre eux, était revenu, — sans explications, — ce qui valait mieux et, grâce à Rosette qui, en manière de diversion, cassa la soupière.

Donc, M. Bille résolut d'agir. D'abord, il nettoya sa bicyclette. L'utilité de cet instrument lui était apparue sous un jour nouveau. Puis il décida que, chaque matin, il se lèverait une heure plus tôt, — ce qui ne manqua pas d'affoler Julienne :

— Libre à toi de te livrer à des cabrioles, dit-elle aigrement, mais tâche de ne pas m'éveiller dès patron-minette.

C'est elle qui, dans le lit commun, occupait le bord. Elle exigea le côté du mur. Gaspard jugea cette demande plausible et, désormais, il fut comme un jeune homme auquel ses parents ont lâché la bride.

Dès six heures, Bille allongeait une jambe hors du lit, s'acheminait à la muette vers le lavabo, puis, rasé de frais, glissait au jardin.

Il avait besoin d'air, d'espace et, dans le jour léger, sous la caresse rose d'un soleil d'été, il sarclait, râtissait, pour briser sa fièvre. Autour de lui, les oiseaux chantaient. Les choux avaient des perles brillantes dans leurs feuilles frisées. Et toutes les roses, coquettement penchées, exhalaient, dans la chaleur montante, leurs âmes capiteuses. Parfois, M. Bille rencontrait Rosette qui allait remplir les brocs. En passant, la fille lui décochait un sourire brouillé. Il pensait encore : « Cristi, c'est une gaillarde ! », mais par pudeur, tenant compte de l'état de guerre, il n'engageait plus la conversation.

A huit heures, il s'acheminait vers la boutique de la mère Anselme. Cette vieille dame, qui tenait un bureau de tabac, vendait les journaux et les commentait. Elle regardait M. Bille comme un oracle. Souvent, pour renforcer un renseignement, elle disait avec autorité : « Je le tiens de M. Bille », et l'on s'inclinait. Chaque matin, d'ailleurs, celui-ci venait « expliquer » le communiqué chez la mère Anselme. Il ouvrait le journal d'un coup de pouce, prononçait : « Oh ! Oh ! » et le ton de cet « Oh! Oh ! » éclairait ou assombrissait les physionomies. Car le communiqué, — M. Bille se tuait à le dire, — n'était pas la parfaite expression de la vérité. Il fournissait tout au plus des indications. De ces indications, Bille, avec sa lucidité merveilleuse, déga-

geait des « vues d'ensemble ». Il prenait texte d'un adjectif pour en tirer de surprenantes déductions. Parfois, il gardait un silence chargé de menaces. Il fallait voir alors l'anxiété de tous. Des yeux imploraient Bille. On semblait attendre de cet homme qu'il levât le petit doigt pour sauver la France.

*
* *

— Ils sont chez nous, dit Bille à sa femme.

— Ça t'étonne ! nargua Julienne. Je l'aurais parié.

Gaspard se redressa, du sang aux pommettes :

— Patience... Nous aurons notre heure.

— Il faut la mériter, répliqua l'épouse.

Elle s'expliqua :

— Crois-tu donc que Dieu est un imbécile ? Vous le traitez avec un sans-gêne qui n'a pas de nom. Lui en avez-vous fait assez endurer depuis des années. S'il ne disait rien, c'est qu'il avait sa petite idée : « Allez toujours, mes agneaux, je vous rattraperai. » Cette guerre est une épreuve. Elle te surprend. C'est que tu n'as pas plus de jugeote qu'un colimaçon.

M. Bille haussa les épaules :

— Allons donc ! C'est une question d'artillerie... D'abord, ton Guillaume est un faux dévot.

— Je ne dis pas non, mais Dieu est comme ça. Il aime mieux les faux dévots que les rien du tout. On ne peut pas le retourner pour te faire plaisir.

— Dieu ! Dieu ! s'écria Gaspard, en tapant du pied... Tu me la bailles belle. Si Dieu existait, est-ce qu'il permettrait des horreurs pareilles ?

— Oh ! je t'en prie, pas de conseils !... Dieu sait ce qu'il veut. Il n'a pas attendu ta naissance pour créer le monde. Je te le répète. L'irreligion nous ronge comme un chancre. C'est inadmissible.

— Chacun ses idées.

— Elle est bien bonne. C'est-à-dire que, chaque matin, en s'éveillant, le Gouvernement se dit : « Quel bon tour vais-je jouer à ces messieurs prêtres ? » Tout se paye, mon cher.

— Alors ?

— Alors... Tournons vers l'Eglise ou je n'ose prédire ce qui arrivera.

— Oiseau de malheur, dit Gaspard troublé.

— Non... non... Tu sais bien que j'ai raison. Et cela t'enrage.

Tout en parlant, Julienne cueillait des fèves qu'elle jetait à la va-vite dans son tablier. Gaspard la suivait, irrité sans doute, mais pris d'un besoin de discussion qui soulageait sa détresse morale. Elle dit en arrachant une dernière cosse :

— Tiens... Vois les Toussel !

— Oh ! ces braves Toussel !

— Braves ou non, les Toussel sont un exemple... Lui était un athée. Clémentine est bien parvenue à le convertir.

M. Bille eut un sourire fin :

— Essaie, alors.

— Pourquoi pas ?

Mais l'homme joua de la main, comme s'il chassait un vol d'éphémères :

— Ah ! non, dix fois non, saperlipopette !

La voix de Julienne se haussa, tournant à l'aigre :

— Tu y viendras... tu y viendras... comme y viennent les lâches... quand il est trop tard. Ah ! j'espère que Dieu n'aura pas la faiblesse de te pardonner !

— Brrr... Tu me damnes !

— Tu le mérites... Voyez-vous ce monsieur qui se croirait déshonoré pour mettre, une fois la semaine, le pied à l'église. Et il faudrait que je me tue, moi, une femme chrétienne, pour obtenir des indulgences en faveur d'un escogriffe qui se moque de tout !

— C'est ton métier.

Julienne ramena sur sa poitrine la charge des fèves :

— Prends garde ! dit-elle... Oh ! prends bien garde !

Et elle fonça, tête basse, dans la petite allée que bordait, à l'image du Paradis, une double haie de rosiers en fleurs.

A vrai dire, l'impiété de M. Bille était pour sa femme une cause de tourment. Car, en dépit des querelles, Julienne tenait à son mari et n'entrevoyait pas l'au-delà sans que Gaspard fût à côté d'elle, un Gaspard meilleur, assagi, mais qui,

cependant, reproduirait fidèlement le Gaspard terrestre.

Au dîner, la discussion rebondit sous une autre forme. Julienne en avait gros sur le cœur. Elle reprochait à Gaspard son scepticisme, mais l'opinion qu'il avait des Toussel l'exaspérait davantage encore. Aussi rouvrit-elle à ce propos les hostilités :

— Merci pour mes amis, dit-elle tout à trac.

— Hein ?... Quoi ? fit Gaspard, la fourchette en l'air.

Elle reprit d'une voix coupante :

— Pauvres Toussel ! Ils ont la sottise de t'estimer. Chaque fois que je les vois, ce sont des questions sur toi, des compliments à n'en plus finir. Oh ! s'ils savaient ! Mais un de ces jours, je leur dirai tout... Parfaitement ! Je te refuse ma complicité.

— Tu t'emballes. Ce n'est pas à propos d'une divergence...

— Divergence... Divergence... Dis-le donc franchement. Tu prends les Toussel pour des imbéciles.

Julienne croqua trois radis coup sur coup avec un bruit de mâchoire féroce, puis résolument :

— J'allais te dire que Clémentine nous avait priés à déjeuner pour mardi prochain. Je n'insiste pas. J'irai seule. Je dirai aux Toussel : « Me voilà ». Quant à mon mari, je vous préviens qu'il vous méprise. Il n'est pas homme à perdre son temps avec des Toussel.

— Voyons, Julienne.

— Trop occupé, mon cher mari. Ah ! Ah !... Il se doit tout entier à ses relations ! Et quelles relations ! MM. Blatte, Huchelin et le notaire Virolet, qui a tué deux femmes.

— Virolet est un grand cœur.

Julienne devint pourpre. Elle projeta, d'un élan furieux, sa petite tête par-dessus la nappe :

— Enfin — oui ou non — veux-tu venir déjeuner à Guerneville ?

— Mais je ne demande pas mieux, répondit Gaspard. Je serai même enchanté de faire visite à ces braves Toussel.

*
* *

Quand, d'aventure, les Bille allaient chez les Toussel, la maison était en révolution. Dès l'aube, Julienne s'agitait, bousculait Rosette. Elle secouait aussi Gaspard, l'invitait à s'assurer que Musette était en train et le priait de ne pas se vêtir « comme un saltimbanque ». Puis elle allait à la fenêtre, explorait le ciel et, lorsqu'elle y découvrait des nuages menaçants, grognait, l'œil fatal, en déclarant que la vie lui était à charge.

Gaspard, à cette fièvre, opposait une indifférence qui l'exaspérait. Ils partaient enfin, lui, sur le siège, elle, dans la voiture, mais il arrivait souvent que Julienne, ayant oublié ses gants ou son mouchoir, on devait tourner bride, tandis que Rosette, docile aux cris, apportait en courant à sa maîtresse un

objet qui n'était point celui qu'on lui réclamait.

Chemin faisant, Mme Bille tirait fréquemment sa montre. Il ne fallait arriver ni trop tôt, ni trop tard, Julienne ayant, en matière de Toussel, l'obsession maladive du protocole.

Puis, dès qu'au tournant de la route on voyait poindre en gris, sur l'écran des coteaux, le clocher svelte de Guerneville, Mme Bille poussait un soupir heureux, Musette retrouvait un trot juvénile et Gaspard lui même, gagné par cette douceur, allongeait les jambes.

Ces dames étaient des amies de couvent. De tendres souvenirs les rajeunissaient et, bien qu'elles fussent des personnes posées, elles s'appelaient encore « Titine » et « Juju » en se prenant la taille à la manière des enfants de Marie.

— Ils sont là, prévint Julienne.

Les Toussel, en effet, s'étaient postés sur leur terrasse. Près d'eux se tenait l'abbé Champagne, curé de Guerneville, un grand vieillard dont les yeux noirs flambaient dans une face roussâtre.

— Et tu vas te taire, dit préventivement Julienne, lorsqu'ils eurent aperçu l'ecclésiastique.

Toussel vint au devant d'eux. C'était un petit bonhomme tout frais, tout rond, qui portait un léger collier de barbe neigeuse. Il offrit une main à Julienne en montrant trois dents couleur de rouille. La présence de Bille déchaîna son enthousiasme.

— Ah! mon cher, ça nous fait plaisir!

L'autre protesta :

— Mais non, Toussel... Je vous encombre.

— Le vilain ! dit Clémentine en menaçant l'ami trop rare d'une tape affectueuse.

Julienne disait vrai. Gaspard, chez les Toussel, était reçu comme un souverain. Mais c'était un souverain dont on se méfiait. A la terreur qu'inspirait son esprit sectaire se mêlait, toutefois, l'espoir secret de le convertir. Julienne, par respect humain, entretenait ses amis dans cette croyance. Et l'on traitait Bille comme un malade, avec des clins d'yeux, des attentions, tout un déploiement de bontés sournoises qui l'exaspéraient.

— Vous qui savez tout...

— Un homme de votre valeur...

L'homme de valeur se rengorgeait, flatté, sans doute, mais, en somme, plein de pitié pour ces « braves » Toussel, niaisement englués dans leur bondieuserie. De sorte que chaque pas fait par eux au devant de Gaspard accentuait davantage le malentendu. « J'ai semé du bon grain », pensait Toussel. « Au fond, ils estiment mon caractère », jugeait M. Bille. Et ils étaient tous deux contents l'un de l'autre.

On avait mis la table au jardin. L'abbé Champagne, ayant étalé sa serviette, se frotta les mains. C'était un gros mangeur, mais les Toussel, amis de la bonne chère, lui savaient gré de sa gourmandise. M. Bille, au contraire, s'évertuait à mater son appétit. Il prouvait, de cette façon, qu'une matérialité grossière est moins le fait des philosophes que des gens

d'Eglise. Titine dut insister pour qu'il reprît des œufs à la tripe. Puis elle conta l'histoire d'une pintade mise à mort exprès pour lui et à laquelle, malgré ses protestations, il dut faire honneur.

Julienne se confondit en remercîments. Elle se substituait à son mari, dont l'ingratitude était manifeste. Elle déclarait, les yeux envolés :

— Des amis comme vous, on n'en voit plus guère.

De fait, les Toussel, avec un parti pris de mansuétude, accueillaient stoïquement les boutades de Bille. Même, parfois, hochant la tête, ils feignaient de l'approuver comme on approuve les fous, par peur du tapage. L'abbé, scrupuleusement, observait cette attitude. C'était à peine si, quand Bille allait trop loin, il poussait de la gorge un tout petit râle. Au rebours de Julienne, qui empoignait l'adversaire aux épaules ou lui jetait en plein visage des hottes d'injures, les Toussel et l'abbé, en toutes circonstances, évitaient l'âpre dispute qui ne résout pas les difficultés. Il fallut bien pourtant parler de la guerre.

— Quelle abomination ! dit Mme Toussel.

— C'est un mal nécessaire, affirma Bille.

Il se lança fougueusement dans le paradoxe Qu'importait l'humanité présente ? Au delà d'elle, il fallait songer aux siècles futurs.

— Oh ! fit Clémentine qui devint toute pâle.

Toussel eût bien voulu soutenir Gaspard. Mais, cette fois, vraiment, celui-ci exagérait. Par bonheur,

l'apparition d'un pâté tira d'embarras l'hôte incomparable.

— Encore un que les Allemands n'auront pas! dit-il gaîment.

Cette réflexion fit rire l'abbé, qui chauffait entre ses doigts un verre de pommard. Mais Julienne, subitement, eut une crise de larmes.

— Je vous demande pardon, balbutia-t-elle.

Puis, tournée vers Gaspard :

— Tu n'as pas honte... Alors, maintenant, on ne peut même plus t'emmener chez les autres.

Titine dut protester, lui jurer que l'esprit de son mari les amusait tous. Mais Julienne larmoyait sur son pâté :

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas ?.. Vous l'avez vu... Ah ! je suis bien aise que vous l'ayez vu!

Après le dessert, il fallut l'étendre. Entre hommes, M. Bille le prit de très haut :

— Oh ! les femmes nerveuses... Elles ne peuvent pas supporter la discussion!

Ni l'abbé ni Toussel ne le contredirent. Ils ne l'approuvèrent pas non plus. Et, malgré leur apparente cordialité, l'après-midi s'étira sans joie...

Le retour fut sombre. Julienne, durant une heure, n'ouvrit pas la bouche. Rencognée dans la voiture, elle s'absorbait, les traits tirés, en proie à des réflexions mélancoliques. Bille, en revanche, parlait à Musette, feignait d'être en coquetterie avec la jument. Puis, comme on approchait :

— Veux-tu que je te dise, siffla Mme Bille. Tu

hais les Toussel parce qu'ils valent mieux que toi. Parfaitement... Tu as beau traiter Toussel comme un Iroquois... N'empêche qu'il a revendu quinze francs des terrains qu'il avait achetés quarante sous le mètre.

— Je n'admire pas les spéculateurs, dit Gaspard froidement.

Elle poursuivit :

— Et leur tante Grégoire !... Ils ne sont pas des idiots comme nous. Ils ont su hériter de leur tante Grégoire... Toi, tu aurais beau avoir vingt tantes, tu ne sauras jamais en tirer parti.

— C'est pour ça, ma bonne, que tu les estimes.

— Oh !... pour autre chose encore. Ils ne sont pas des impies. Ils savent concilier la religion avec leurs intérêts. Mais à quoi bon te dire ces choses-là ? Tu es plus buté qu'un tas de cailloux. Tu ne méritais pas la femme que je suis.

— Je le sais bien, parbleu !

Et, narquoisement, du bout de son fouet, M. Bille chassait les taons qui s'accrochaient aux flancs de Musette.

JOUR DE VICTOIRE

M. Bille est seul. Julienne passe la journée à la Préfecture. De temps en temps, elle éprouve le besoin d'appartenir à ses chers enfants. Aussi bien, ces fugues sont-elles devenues une nécessité. Elles les reposent tous deux, et ils puisent dans ce répit des forces nouvelles.

Donc M. Bille est seul et s'en félicite. Il vente, la pluie tombe. Des nuages à crinières grises galopent dans le ciel. Plongé dans son fauteuil, M. Bille médite. Il s'est fait chez Gendron le champion de l'optimisme et, cependant, la situation militaire le tourmente beaucoup. Hier encore, ces messieurs l'ont interpellé. Lui se levait, affirmait : « Patience... Nous n'avons pas dit notre dernier mot, » mais sa déclaration manquait de chaleur et, sauf le Capitaine, toujours emballé, ces messieurs, visiblement, n'avaient plus confiance.

Et pourtant... pourtant...

Bille se dresse, arpente son cabinet, montre le poing au Gouvernement :

— Allons, sacrebleu... de l'initiative.

Certes, M. Bille n'est pas un soldat. Combien de fois, dans la petite salle du café Gendron, il a flétri le militarisme ! Mais, à défaut de science tactique, il a son instinct. Et cet instinct réprouve « l'inexplicable passivité du haut commandement ».

— Ah ! voilà !... Il nous manque un homme.

Cet homme, tout à coup, M. Bille le vit. Une tête ronde pendait, face à la sienne, dans le cadre étroit du miroir à barbe. M. Bille tordit sa moustache. L'image fit la même chose. Et deux bouches s'ouvrirent quand il affirma d'une voix péremptoire :

— Ça ne peut pas durer.

Sa phrase dite, d'ailleurs, il n'insista pas et s'étant rassis, à l'exemple du « haut commandement », il resta passif. Une jambe croisée sur l'autre, il buvait sa nicotine, en gourmet, charmé de faire naître à sa guise, dans le silence du cabinet, des nuages bleus, ondoyants, qui le cernaient d'un brouillard tranquille.

Au dehors, la tempête, image des batailles, sabrait le jardin, cueillait des pommes roses qu'elle jetait à la volée comme des projectiles. Le tonnerre roula. Une poignée de grêlons mitraillait les vitres.

— Fichu temps ! pensa Bille.

Et, comme la météorologie ne le prenait pas plus de court que la politique, il observa :

— C'est sûrement l'effet de la canonnade.

Rosette entra sans frapper. Elle était en train de

procéder au récurage et brandissait un poêlon comme une arme étrange :

— Du monde, annonça-t-elle.

Derrière le poêlon, Gaspard aperçut la barbe d'Huchelin. L'homme soufflait, très ému :

— M. le maire vient de recevoir le communiqué... Je crois... je crois bien que nous sommes vainqueurs !

Bille fit un saut de carpe :

— Comment... vous croyez !

— On n'est pas sûr... On vous attend !

— Mais, nom d'un chien, vous savez bien lire !

— Non, dit Huchelin.

Il ne mentait pas. Ce diable de Bille leur avait dit tant de fois que le communiqué ne signifiait rien qu'ils n'y croyaient plus ou, plutôt, le prenaient pour un grimoire, une sorte de thème composé pour mettre à mal les cerveaux fragiles. Le recul de l'ennemi les effrayait. Eux qui, la veille, sur la foi de Bille, parlaient du piège tendu à l'aile marchante flairaient maintenant un péril nouveau dans la dérobade.

— Nous allons voir, dit M. Bille très grave... Je ne me prononce pas... Rosette, mon chapeau.

Comme la bonne lui apportait son canotier, Gaspard toucha l'épaule d'Huchelin :

— Le Capitaine aurait pu vous renseigner.

— Le Capitaine dormait, avoua le courtier. Nous avons eu beau cogner à sa porte. Mais va-t'en voir !... C'est pire qu'un mort.

— Diable ! fit Bille.

Ils sortirent. La pluie avait cessé. Un soleil vitreux buvait les flaques d'eau entre les pavés. Il y avait déjà foule chez la mère Anselme. On y retrouva le Capitaine enfin réveillé, qui avait appris la nouvelle au saut de la sieste.

La mère Anselme offrit des chaises. C'était une petite vieille dont les yeux frais, en pastilles d'azur, luisaient malignement sous des papillotes. La mère Anselme était demoiselle. On l'appelait « la mère » comme on nommait Rudail « le Capitaine », avec un mélange d'ironie et de déférence.

— Voilà M. Bille ! s'exclama-t-elle.

Deux gouttes de sang lui sautèrent aux joues. Elle tendit à Bille la dernière édition du *Progrès*. Celui-ci parcourut la feuille, les sourcils froncés.

— C'est parfait, dit-il.

On respira. Du moment que Bille et le communiqué tombaient d'accord, ces messieurs pouvaient donner libre cours à leur allégresse.

— Permettez, dit la mère Anselme.

Elle disparut dans l'arrière-boutique, puis revint en appuyant sur sa poitrine plate une bouteille poudreuse. Elle proposait :

— Ces messieurs me permettront bien, pour fêter la victoire, de leur offrir un verre de Porto.

Et, comme on la remerciait, elle ouvrit son bahut, y prit des verres qu'elle essuya méticuleusement d'un coin de serviette. Après quoi, elle versa le vin en clignant un œil.

Rudail lampa son Porto d'une goulée, en homme qui n'a pas une minute à perdre. Virolet, au contraire, sirotait à petits coups, tandis que Bille pérorait, gesticulait, restituait chaque gorgée en aperçus ingénieux sur la situation.

— C'est la fin, clamait-il. Je m'y connais. Ces gaillards-là ne supporteront pas la défaite une semaine de plus. Il n'y a plus qu'à pousser de l'avant.

Avec son verre, il fit le geste :

— N'est-ce pas, Capitaine ?

— Sans doute... sans doute... répondit le vieux en crachant bruyamment dans son mouchoir.

Au début de la guerre, Rudail, cédant aux sollicitations de Bille, avait élaboré un plan de campagne. Il énonçait avec un jet de salive, d'une voix métallique :

— Le coup d'Austerlitz !... J'efface une aile, j'avance l'autre. Et ils f... le camp comme des lapereaux.

Il accompagnait sa phrase d'un geste énergique, une façon de moulinet assez menaçante. De sorte que, chaque fois qu'on interviewait le Capitaine, il fallait se garer du postillon et du moulinet. N'importe ! On lui savait gré de sa confiance qui chauffait les cœurs.

Questionné cette fois encore, il tordit rudement sa moustache gauloise.

— Le coup des ailes !... Je l'avais dit.

Le moulinet faillit gifler Blatte, qui cilla, tandis

que la mère Anselme, en femme prudente, éloignait son Porto du champ de bataille. Mais Bille s'exaltait :

— Merci, Capitaine !... Merci !

— Non... non... se défendait le brave Rudail, je n'y suis pour rien. Seulement, à la place du généralissime, j'aurais fait de même.

— Parbleu ! dit Bille.

La porte s'ouvrit et Rosette parut. Elle oscillait, intimidée, en brandissant un papier bleuâtre :

— Une dépêche, m'sieu.

— Donnez, mon enfant, dit M. Bille.

Il tira de sa poche un étui noir qui avait la forme d'un haricot, y prit son lorgnon, l'assujettit, puis avec sang-froid ouvrit sa dépêche.

Autour de cet homme, toutes les poitrines étaient en suspens. Que contenait le papier ? Des choses graves, sans doute, de celles qu'on ne dit pas dans les lieux publics. Mais Bille rassura d'un mot le cercle angoissé :

— Tout va bien, messieurs. C'est de la Préfecture...

On respira. Souvent, en effet, bien qu'ils ne fussent pas toujours d'accord, M. Bille et le Gouvernement échangeaient des vues.. Ce « Tout va bien » si leste et si franc augmentait l'importance de la victoire.

En fait, la dépêche provenait de Julienne. Celle-ci annonçait à son mari qu'en raison de l'encombrement elle passerait la nuit auprès de sa fille. En outre,

elle informait Gaspard que Moute, depuis l'aube, possédait une dent.

— Allez, mon enfant, dit Bille en congédiant la petite bonne. Je ne dînerai pas ce soir à la maison.

Puis, tourné vers ses fidèles :

— Vous êtes mes hôtes, messieurs, au café Gendron.

Il y avait dix ans, peut-être davantage, que Bille avait formé ce projet sournois : régaler en cachette de Julienne son état-major. Mais il n'osait pas. La victoire secoua sa timidité. Que l'épouse fût informée, eh bien, l'on verrait !

Les poings fermés, il tint tête, durant dix secondes, à Julienne furieuse qu'il imaginait. Puis, d'un pas ferme, accompagné des quatre fidèles, il se dirigea vers le café :

— Mon cher Gendron, il faut nous soigner !

Il dicta son menu sans ladrerie, avec l'aplomb du gentilhomme qui sait faire les choses... Des huîtres, un potage bisque, une entrée de carpes...

— Des carpes, monsieur Bille ?

— Ai-je donc l'air d'un monsieur qui ne mange pas de carpes ?

— Oh ! monsieur Bille !

En plein travail, il s'interrompait :

— Je suis heureux, Gendron, heureux au possible. Cette victoire me fait un plaisir !...

— A moi aussi, monsieur Bille, répondait Gendron, tout en notant la bisque et les carpes.

Bille s'animait :

— Canetons rôtis... Ah ! que je n'oublie rien !... Des fruits glacés, mon vieux : pêches, fraises, ananas... Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il me faut des tranches d'ananas... Voyez-vous, Gendron. Demain, nous passons la Meuse. Dans huit jours, le Rhin.

— Ah ! monsieur Bille, si vous pouviez dire la vérité !

— Comment, la vérité !... Mais elle saute aux yeux, mon pauvre Gendron... Soignez les vins... Votre vieux beaune, hein ?... Et le petit jura comme ordinaire... Quant à leur Guillaume, il ne faut pas le tuer, non, mais l'obliger à cirer des bottes... dans une cage de fer.

— Ah ! monsieur Bille, ça, c'est une idée !

On avait dressé la table au premier étage dans la salle « pour noces ». Ces messieurs firent grand honneur au banquet de Bille. A la vérité, c'était une folie, mais l'heure n'avait-elle pas sonné de faire des folies ?

— Soyons gais, messieurs, commandait le petit homme.

Aux fruits glacés, toutefois, il devint plus grave. Il voyait plus loin que la guerre présente et déballait son programme social, tout le squelette de l'ouvrage longuement médité. Bien qu'il s'adressât à d'humbles rentiers, gens placides, assoupis, que sa bousculade eût mis en miettes, Bille roulait de tels yeux, déployait tant d'éloquence qu'on ne put faire autrement que de l'approuver.

— Nous vous suivrons, dit Rudail.

Ces messieurs assurèrent jusqu'à minuit le bonheur des peuples. Après quoi, par les petites rues aux lumières dansantes, Bille rentra chez lui. Il avait les jambes molles et les idées vagues, mais une joie étrange l'épanouissait comme s'il eût été le maître du monde...

Rosette, en fille prévoyante, avait mis une veilleuse dans le vestibule.

— Brave petite! se dit Bille. Elle songe à tout.

Il empoigna sa veilleuse, grimpa l'escalier. Mais, comme il atteignait le premier étage, au-dessus de sa tête, le plancher craqua. En même temps, une voix soufflait par-dessus la rampe :

— C'est-il Monsieur?

Il tressaillit. Et, dès cette seconde, une pensée lui vint, une pensée folle qu'il repoussa d'abord, puis qui l'envahit, s'implanta dans sa chair, dans son cerveau, si farouchement impérieuse qu'il perdit la tête... Là-haut, cependant, la voix poursuivait :

— J'avais peur... C'est-il bête... On est toute « chose » dans une maison vide!

— Toute « chose », mon enfant?

Un rire menu tomba de la rampe :

— M'sieu s'est donné du contentement? questionna Rosette.

— Vous l'avez dit, Rosette... Beaucoup de contentement... Dame, c'est la victoire.

— Tout de même! Ah! c'est bien tant mieux!

Bille avait ouvert sa porte. Il s'exclama :

— Ah ! Rosette, il fait frisquet... Si vous étiez gentille, vous m'ajouteriez une couverture.

— Faut que j'descende ? demanda la bonne... Allons, j'va m'rhabiller.

— Non, dit Bille éperdu... Entre nous, ça n'a pas d'importance.

Au sommet de la cage, une forme bougea, des pieds clapotèrent. Rosette descendait. Bille l'attendit. Et, tout à coup, il vit un fantôme rondelet sur la dernière marche.

Alors il fit sa déclaration...

— Que c'est bête ! jugea-t-il en s'éveillant, les tempes sonores et la langue pâteuse... Nous n'obtiendrons plus rien de cette gourgandine.

Car M. Bille, s'il cédait à ses passions, était doué néanmoins d'un esprit pratique. La gaffe commise, il s'admonestait. Et, chez cet homme, ce trait n'était pas le moins admirable : empoigner sa conscience au collet, la contraindre à faire un *mea culpa* laïque d'où l'âme sort revivifiée et remise à neuf. Mais, la pénitence accomplie, il chassait résolument les regrets stériles.

Des regrets ! Hum ! Etaient-ce bien des regrets. Par cette aube légère, poudrée de brume que tiédissait un soleil mouillé, Gaspard Bille écoutait battre son sang comme une source chaude. Pareil à la France renouvelée, il retrouvait une seconde jeunesse.

On attendait Julienne à dix heures. Elle débarqua passé midi, revêche, après un voyage épuisant, car on avait dû garer le tacot trois fois au long de sa route.

— Ah ! mon amic, quel triomphe ! s'exclama Gaspard.

Julienne devint pourpre et croisa les bras :

— Ah ça ! tu ne vas pas commencer avec ta bataille !

LA ROUE DE LA FORTUNE

Vers neuf heures du matin, lorsqu'il faisait beau, Julienne s'installait au jardin avec son ouvrage.

— Je ne m'attife pas, disait-elle.

Peut-être même exagérait-elle sa simplicité. Par mesure d'économie, elle achevait d'user une infâme souquenille qu'elle nommait pompeusement « ma vieille matinée ». C'était un de ces vêtements sans âge ni couleur qui ont l'air de demander grâce au propriétaire. Mais chaque nouvelle reprise la rendait plus fière de sa robe de chambre.

— Je soigne mes affaires, disait-elle à Gaspard d'un ton supérieur.

Deux fois la semaine, une ouvrière, Mlle Chauvelin, lui venait en aide. Ridiculement petite avec une figure écrasée, plate comme un désert, l'ouvrière s'asseyait en face de Julienne. Rosette, aussitôt, apportait la corbeille où ces dames puisaient inlassablement.

Il y avait dans cette corbeille du linge, des bas,

des corsages, toute la défroque de la maisonnée. Julienne, conservatrice à l'excès, ne réformait rien. Quelquefois, sans doute, une loque au bout des doigts, elle avait un regard découragé qui en disait long. Mais, à l'instant critique, la bonne Mlle Chauvelin intervenait. La bouche ronde, les yeux au-dessus des lunettes, elle trouvait de ces mots qui sauvent une guimpe pour l'éternité. Julienne lui manifestait alors sa reconnaissance. Elle nommait câlinement son ouvrière : « Ma petite Chauvelin » et proclamait :

— Le Paradis est fait pour ces êtres-là.

Quatre mains fiévreuses remuaient la corbeille. Ces dames avaient des cris d'oiseaux, des exclamations qui s'évaporaient dans l'air lumineux. Puis, quand l'ouvrage était en train, Julienne priait d'une voix enfantine :

— Mademoiselle Chauvelin, une petite chanson ?

L'ouvrière, d'une toux sèche, clarifiait sa voix. Et elle commençait :

> C'est à la ferme de Beauvoir
> Qu'est un troupeau de vaches blanches...

Elle possédait un soprano fêlé qu'elle maniait comme l'aiguille, avec toute son âme. Julienne écoutait son ouvrière, les yeux extasiés. Et, quand le dernier couplet était achevé, elle ne manquait jamais de dire :

— Ah ! ma petite Chauvelin, vous auriez dû entrer au théâtre !

A quoi la vieille fille répondait :

— Y pensez-vous, madame !... C'est si mal fréquenté.

— Ah! voilà! soupirait Mme Bille en fixant le point.

Leur sujet favori de conversation, c'était Rosette, la paresseuse, la gourmande Rosette, dont Julienne disait, en appuyant ses deux mains sur sa poitrine :

— Elle me crucifie.

A propos de Rosette, ces dames s'excitaient, vouaient à l'exécration tous les domestiques. Mais, tandis que Julienne exposait bruyamment ses doléances, Mlle Chauvelin, toujours pondérée, avait des réticences mielleuses, de ces demi-mots qui sous-entendent le pire sans en avoir l'air. Si bien que, prise de peur, affolée, Mme Bille finissait par déclarer :

— Alors, je n'ai plus qu'à la renvoyer.

Aussitôt, Mlle Chauvelin s'évertuait à sauver la cause qu'elle avait perdue. Elle procédait par comparaison, citait des exemples. En somme, on pouvait tomber plus mal. Et, redressée, tout à coup, avec une indulgence de femme qui connaît la vie :

— Que voulez-vous, madame?... Ces « gensses-là », ça n'a pas d'éducation.

Et elle accompagnait sa phrase d'un battement de paupières, exprimant ainsi qu'elle-même avait été fort bien élevée et qu'il ne fallait pas la juger sur sa condition.

Un matin, comme les deux femmes travaillaient, M. Bille surgit inopinément. Il avait l'air accablé,

Les épaules basses, il annonça d'une voix pitoyable :

— Ma pauvre amie... Une tuile !

Julienne piqua son aiguille et grincheusement :

— Qu'y a-t-il encore?

— Il y a, ma bonne, qu'on revise les réformés !... Oui, nous en sommes là !

Julienne, apte à tout saisir lorsqu'il s'agissait de choses domestiques, avait l'esprit buté dès qu'on la promenait hors de son domaine. Elle risqua :

— Eh bien, qu'est-ce que ça veut dire? Je ne suppose pas que « ça » nous concerne.

Elle touchait le point dangereux. Gaspard l'attendait là comme un malfaiteur. Il écarta les bras avec désespoir :

— Mais si... Notre cher Jean va repasser devant un conseil.

Mme Bille oscilla, prête à bondir et, d'une voix terrible :

— Alors... Tu es content.

— Moi !

— Oh! ne fais pas l'hypocrite. Etais-tu assez heureux de m'annoncer ça... Et que de précautions ! que de politesse !... Réjouis-toi, monstre !... Tu l'as produit, ton petit effet !

— Ma bonne, je t'assure...

— Assez... assez...

Elle tendit le poing. C'en était trop. M. Bille grossit la voix. Il arguait de son autorité de père de famille.

— Julienne, je suis patient... mais je te préviens

que cette patience, elle a des bornes... Et... Et...

Jusqu'alors Mlle Chauvelin s'était fébrilement consacrée à son faux ourlet, mais quand l'homme regimba, elle fondit en larmes :

— Je ne peux pas voir ça, balbutiait-elle.

— Tenez, cria Julienne... Regardez-le bien... Il va me battre.

— Allons... allons...

Bille s'efforçait de se tirer honnêtement de ce mauvais pas. Mais l'impitoyable Julienne était déchaînée. Elle tuait Jean et mêlait à son éloge funèbre un réquisitoire contre son mari. A la fin elle eut une crise de nerfs qu'elle accidenta de « hou! hou! » conscients. Bille protestait :

— Vous êtes témoin, mademoiselle.

— Laissez-la, par pitié, implora l'ouvrière... Tenez, ma chère dame, venez vous coucher!

— Ne me quittez pas! supplia Julienne qui jouait la folie.

Mlle Chauvelin l'emmena doucement. Elle se laissait guider comme une petite fille. Mais, une fois dans sa chambre, elle eut un sanglot :

— Ah! le méchant homme!... le méchant homme!

Elle avait les yeux retournés, ses mâchoires claquaient. L'ouvrière la déshabilla, la borda, puis fit chauffer une infusion. Mme Bille allongeait sur le drap des mains épuisées :

— Il était si bien, si gentil!... Oh! ma bonne Sainte Vierge!

— Remettez-vous, dit Mlle Chauvelin, les choses ne tourneront peut-être pas comme Monsieur l'espère.

Car l'ouvrière, sous des dehors placides, avait l'art d'infuser le venin avec modestie. Elle poussa même la générosité jusqu'à défendre M. Bille, mais à sa manière. Elle disait de lui qu'il ne valait pas moins que les autres hommes. Et elle conclut par délicatesse :

— Car M. Ramette est une exception.

Tandis que Julienne, une boule aux pieds, geignait de tristesse, M. Bille parcourait le jardin avec frénésie. Il tremblait de colère en constatant que, cette fois encore, il avait été victime d'une querelle injuste. Brusquement, il s'arrêta devant un rosier. Les poings aux oreilles, il l'interrogeait :

— Qu'y a-t-il donc, sacrebleu, dans une tête de femme ?

*
* *

Les Ramette vinrent déjeuner le dimanche suivant. Mme Bille ne tenait plus debout. Elle avait l'apparence d'une hallucinée. Vainement, à deux ou trois reprises, Gaspard avait-il tenté de rentrer en grâce. Sa femme l'accablait d'un : « Je te connais, à présent ! », qui bourrelait de remords le malheureux homme. Au surplus, sa conscience n'était pas tranquille, non qu'il se réjouît positivement de ce que Jean fût lancé « dans la fournaise », comme disait Julienne, mais l'insolente quiétude des Ramette lui

était à charge. Il montra, néanmoins, à l'égard de l'épouse, une patience touchante, lardant ses phrases de « Ma biche, ma mignonne » et autres affabilités qui avaient le don d'exaspérer Julienne, farouchement rebelle à ces hypocrites consolations.

Or l'attitude de Jean fut une vraie surprise. On le croyait nerveux, fébrile, et voilà qu'il sautillait, gai comme une fauvette, prêt à tout — et gentiment — avec une belle humeur qui cassait les têtes :

— Comment donc ! C'est tout naturel. Nous après les autres. Ce qu'il faut, maman, c'est que les Boches prennent la pilule. On se fiche du reste.

La pilule ! On se fiche !... C'en était fait de la distinction du gendre Ramette. M. Bille, lui-même, était effaré. Il jeta, les poings clos, à la cantonade :

— Quel crâne bougre !

Les gros mots éclataient comme des shrapnells autour de la table. Julienne n'en revenait pas. Tout en passant le ravier d'olives, elle encensait Jean d'une voix éteinte :

— Vous êtes d'une énergie !...

— Il le faut, dit Emma.

Allons bon, voici que sa fille entrait dans la danse. Elle y entrait sans peur, l'œil guilleret, comme une cantinière de l'ancien régime. Et elle disait ingénument :

— Pour être drôle, ce n'est pas drôle... Mais il n'y a pas que nous qui soyons logés à cette enseigne-là. Et puis ce n'est pas en poussant des cris de paon qu'on arrange les choses.

— Bravo ! dit Gaspard.

Il était remué, cet homme, et découvrait ses enfants comme une terre neuve. Il risqua par bonté d'âme :

— Après tout, on ne vous reprendra peut-être pas.

— Je voudrais bien le voir, répondit Jean, qui parut froissé.

— Ah ! là là là ! intervint Mme Bille... Nous avions bien besoin que ce cochon de Guillaume vienne nous fourrer dans les embêtements.

Elle devenait grossière, à présent, mais c'était la note, et personne ne songeait à s'en offusquer.

Ce fut, en somme, une journée charmante et qui fit plus, pour le raccommodement du ménage, que les mamours stériles dont M. Bille avait comblé sa femme la semaine passée. Le fait est que Mlle Chauvelin en fut pour ses frais. Elle revenait le bec enfariné, prête à verser du poison sur la plaie vive, et voici qu'en puisant dans la corbeille Julienne lui lançait comme une flèche au cœur :

— Mon mari vaut mieux qu'il n'en a l'air.

Du coup, l'ouvrière se découvrit un début d'angine, et les *Bœufs blancs* restèrent au fond de sa gorge.

Dans le même temps, M. Bille, la canne à la main, parcourait les rues de sa petite ville. Il était l'homme « dont le gendre part ». Il prenait sa revanche de toutes les questions indiscrètes qu'il avait subies.

— Vous savez, mon gendre... On le revise.

— Pas possible !

— Mais si. Et ça ne l'effraye pas. Oh ! c'est un gaillard !

Même, il peignait Jean sous des couleurs brutales, invraisemblables. C'était — à l'entendre — un garçon féroce, un enragé prêt à tout tuer — et sans déplaisir Ces messieurs en furent tout surpris. Huchelin caressait rêveusement sa barbe. Virolet confiait à Blatte atterré :

— Après la guerre, il nous faudra compter avec ces gens-là.

Or, un matin, Julienne reçut une lettre d'Emma. La jeune femme annonçait que son mari était « maintenu ». Elle ne dissimulait pas sa satisfaction, écrivait : « C'est un poids de moins ! » et ces mots indignes, Mme Bille les claironnait avec impudeur. Gaspard ne put réprimer une phrase amère :

— Que veux-tu, ma bonne, l'armée n'a que faire des malfichus.

Julienne bondit :

— Malfichu ! Tu ferais mieux de te regarder.

Il sourit finement :

— Tu n'as pas toujours eu cette opinion.

Et, pirouettant sur les talons, il céda la place. Mais l'orage grondait au fond de son cœur.

— Malfichu, moi ! Oh... si j'avais dix ans de moins, aucune force humaine ne n'empêcherait de partir au front.

Il se raidissait, portait la tête droite, comme pour mieux affirmer sa résolution. Même, tout à sa

hantise, il annonça brutalement, au café Gendron .

— Je pars.

Huchelin faillit lâcher sa queue de billard :

— Où çà?

— Je m'engage, dit Bille. Je m'engage pour ceux qui restent.

Il y eut un brusque froid, des regards croisés. A qui donc s'adressait cette remontrance? Bille, d'ailleurs, était le benjamin du groupe et mobilisable — à la rigueur — si la France avait besoin de ses dernières classes. Promptement, il dissipa l'équivoque, et, la main tendue :

— Je prendrai sur le front la place de mon gendre.

— Vous ne ferez pas ça, intervint Rudail.

Assis dans un coin de la salle, le dos au soleil, le Capitaine pointait l'état de ses hommes. Après vingt ans d'attente, Rudail avait enfin trouvé l'emploi de son grade. Il instruisait les boys-scouts, et sa fonction ne lui laissait pas une heure de répit.

— Je ne permettrai pas, dit-il en enflant la voix. A chacun son rôle.

— Pardon, Rudail...

— Non.

Au Capitaine se joignirent Virolet et Blatte. M. Bille, à la fin, se laissa convaincre... Il râlait :

— N'avoir pas de fils!... Ne rien offrir à sa patrie!

Huchelin proclama :

— Il y a des hommes qu'on ne remplace pas.

— Merci, dit Bille, merci, mes amis !

Et ses gros yeux étaient pleins de larmes.

*
* *

On revit les « petits » le dimanche suivant. A dire vrai, bien qu'elle eût pris les devants, Julienne n'était pas sans inquiétude. Gaspard restait sombre et cachait son jeu. Aussi, dès le retour de la messe, Mme Bille employa-t-elle le moyen classique. Elle s'assit haletante sur une marche du perron et frictionna du poing son maigre sternum.

— Ça te reprend, bichette ?

Comment ça ne me reprendrait-il pas ? répliqua Julienne.

Ils s'expliquèrent. Gaspard dut jurer qu'il serait « convenable ». Et il le fut, ma foi, à cela près que, toute cette journée, il adopta sans rime ni raison un ton léger qui frisait l'extravagance. De la guerre, de la revision, pas un traître mot. Et c'était bien ça le plus effrayant.

Au départ, Emma dit à sa mère :

— Est-ce drôle ?... On dirait que père a pris la danse de Saint-Guy.

Les yeux de Julienne implorèrent le ciel :

— Ah ! mon enfant... Tu peux dire qu'il m'en fait voir de toutes les couleurs !

Le ménage, pourtant, se rabibocha. Si Julienne n'était pas une bonne patriote, sa conscience, du moins, l'avertissait qu'au loin des gens souffraient,

mouraient et qu'il eût été mal de n'y pas songer. Seulement, par contre-coup, c'était sur elle-même qu'elle s'apitoyait. D'abord, elle en était à sa deuxième guerre. Quand on est jeune — n'est-ce pas? — on se fait à tout. Mais, s'il lui fallait revoir les casques à pointe, — ah! Dieu! elle n'y survivrait pas! — elle le sentait bien.

— Ainsi! disait Rosette très impressionnée.

Cette fille devenait mélancolique. Ce n'était pas seulement la guerre qui la frappait, mais aussi l'indifférence de « Monsieur », ce visage fermé, volontairement distrait, qui, sous une affectation de politesse, masquait la plus noire ingratitude. Sans doute, Bille n'avait pas oublié son heure de faiblesse, mais ces souvenirs l'importunaient, et il s'en délivrait avec un redoublement d'activité, une incroyable ardeur à bousculer tout. Il se levait tôt, déjeunait en coup de vent, sortait, rentrait, ressortait sans que Julienne pût assigner à cette agitation un motif plausible. Avant la revision de Jean, l'épouse n'eût point manqué de risquer des réflexions, mais, à présent, elle restait muette « pour avoir la paix ».

Un matin, M. Bille annonça :

— Mes amis et moi, nous venons de fonder un comité.

Julienne s'évertuait à tirer l'aiguille. Elle dit froidement :

— Pourquoi faire ?

— Comment, pourquoi faire ? En temps de guerre, on fonde des comités. Ça se fait toujours ? C'est le

devoir des honnêtes gens de serrer les coudes.

Mme Bille se piqua le doigt. Après avoir sucé la gouttelette de sang, elle répliqua :

— Honnêtes gens ! honnêtes gens ! Ce n'est pas ton comité qui changera les choses.

— Pardon ! L'arrière est à surveiller. Nous voulons maintenir le moral du peuple.

— Oh ! oh ! fit Julienne ironiquement.

Les réalités seules lui en imposaient. Le « moral », pour elle, était un de ces mots froids, vides de sens, qu'emploie à tort et à travers le jargon des hommes. Elle méditait une verte réplique, mais elle se rappela subitement qu'elle communiait le lendemain matin et se contenta de hocher la tête avec un soupir :

— Tu m'en diras tant, conclut-elle.

Désormais, pourtant, il lui fallut vivre avec le Comité, ce Comité dont, chaque jour, Gaspard, en pompant ses tempes, lui notifiait les vœux et les décisions.

A chaque repas, le Comité se dressait entre eux, sans que Julienne excédée eût le courage de dire à son mari ce qu'elle en pensait. M. Bille, complaisamment, énonçait d'imaginaires responsabilités, dont il lui plaisait de prendre la charge. Par les soins d'Huchelin, il avait fait imprimer deux cents papillons : « Courage ! Patience ! » que ces messieurs, tels des conspirateurs, allaient coller sur les murs à la chute du jour. En rentrant chez lui, Bille proclamait : « Nous combattons les forces occultes »,

et critiquait le maire qu'il accusait de modérantisme. Le pire, c'est que, de temps à autre, il recevait ces messieurs et que son cabinet, ennuagé du brouillard des pipes, ressemblait, à s'y méprendre, au café Gendron.

L'angélique Mme Bille ne protestait pas. Cette abnégation avait un motif. La veille du jour où Jean « repassait », Julienne avait fait un pacte avec sa conscience. Pour manifester à Dieu sa reconnaissance, elle sacrifiait sa tranquillité. Elle avait dit à Gaspard : « Reçois ta bande, si ça te fait plaisir », et, fort de l'autorisation, M. Bille, deux fois la semaine, recevait sa bande. Ils venaient tous chez eux, oui, tous, même Virolet, cet « horrible » Virolet, sa bête noire, duquel Mlle Chauvelin disait, avec un tremblement de nez, qu'elle prenait « la petite mort » dès qu'elle le voyait. Seulement l'effort brisait Julienne. Devant Gaspard, elle se raidissait, la tête fixe et droite, comme si elle eût craint de laisser tomber l'auréole conquise.

Puis ce fut l'hiver, la réclusion, les soirs devant l'âtre où M. Bille fustigeait les journaux de Paris qui, en fin de compte, après la correction, allaient se tordre, impénitents, au milieu des bûches. Et toujours la même antienne, ce perpétuel « Nous les aurons », que Julienne laissait glisser, incrédule, de cette atroce incrédulité contre laquelle on ne peut rien, qui oppose aux plus solides arguments sa traîtrise inerte. C'est que Mme Bille avait fait un calcul précis. Rigoureusement fidèle à la tradition, elle

assignait à la guerre six mois de durée. Après quoi, il y aurait la Commune, l'Emprunt, et on recommencerait à vivre tranquille. Ces espoirs la nourrissaient, elle affichait une imperturbable sérénité et, quand Gaspard, reprenant son thème, découpait l'Allemagne en fines aiguillettes, elle n'écoutait pas, laissait l'innocent à sa manie, avec l'indulgence d'une personne rassise.

Assurément Bille eût dû se réjouir d'une telle mansuétude. Eh bien non! Lui qui avait tant souffert des cris de Julienne, redoutait encore plus son mépris sournois. Pour peindre son état d'âme, il avait une phrase : « Je vis dans une atmosphère irrespirable », qu'il répétait sans cesse aux membres du Comité. Et ces messieurs le plaignaient beaucoup.

Souvent, pour se retremper, il allait faire un tour sur la place où le Capitaine faisait manœuvrer ses boys-scouts. Ah! le brave Rudail! En voilà un qui ne ménageait pas ses efforts et se donnait au pays sans compter sa peine. Toujours sur la brèche, il crachait ses commandements d'une voix bilieuse. Et il fallait voir comme les petits marchaient.

Ils étaient une quinzaine, dépareillés, charmants, les uns grandis trop vite, avec des profils de cigognes, d'autres frisés, rondelets, presque des bébés. Devant eux, Rudail, tel un jongleur, maniait prestement un bâton entre ses doigts maigres. Et la jeune troupe attentive répétait ses gestes.

Quelques mères suivaient l'exercice et, durant la « pause », mettaient des foulards à leurs chéru-

bins. Elles interrogeaient respectueusement le Capitaine, qui répondait d'un ton de grognard : « Content, très content... nous ferons quelque chose », mais ne s'expliquait pas sur ce « quelque chose ».

Alors Bille intervenait. Il émettait des lieux communs, ces petites phrases brillantes qui font monter aux fronts des mamans des bouffées d'orgueil. Et, quand approchait l'heure du déjeuner, les yeux étaient plus gais, les cœurs plus solides. Chacun rapportait chez soi la conviction que c'en était fait du Boche abhorré...

Un matin, comme Rosette lavait son carrelage, M. Bille, qui était sorti de bonne heure, rentra brusquement :

— Julienne, hurlait-il.

Les deux femmes sautèrent. Elles crurent qu'un accident était survenu et se précipitèrent dans le vestibule. Elles y trouvèrent M. Bille en bon état, mais les traits crispés, les pommettes flambantes. Dès qu'il les vit, il croisa les bras :

— C'est fort, par exemple.

— Qu'y a-t-il ? questionna Julienne apeurée.

— Il y a, ma chère, qu'ils appellent ma classe !

— Ta classe !...

— Oui, ma classe... Ils ont trouvé ça.

— Alors ?

— Alors... je vais partir — comprends-tu ? — et me faire tuer — comme un jeune homme ! C'est du propre. Oh ! mais, il fallait s'attendre à tout avec un pareil gouvernement !

— Mon pauvre ami, dit Julienne d'une voix profonde, nous sommes des victimes!... Mais, que veux-tu ?... Il n'y a plus qu'à tendre l'échine !

Gaspard éclata :

— L'échine !... Elle est bien bonne !... Est-ce que tu la tends, toi, l'échine ? Et celle de ton gendre ? Est-ce qu'elle ne s'est pas chauffée tout l'hiver avec le coke de la Préfecture ?...

— Ah ! permets...

— Je ne permets rien... je te le dis... C'est pour sauver des feignants — oui, des feignants, qu'on envoie à la mort les pères de famille. Des pères, que dis-je... des grands-pères... Car je suis grand-père.

— Nous nous sommes mariés très jeunes, soupira Julienne.

— Tu le regrettes ?

— Non... grand Dieu !

— Et tu trouves ça naturel qu'on me colle un fusil dans les mains à quarante-six ans !... Ah ! je vais faire un joli soldat.

Les yeux de Julienne s'envolèrent. Elle noua ses mains, puis les exhaussa dans un geste d'impuissance un peu théâtral M. Bille s'était mis à marcher. Il arpentait le vestibule comme une bête en cage. Ce qui l'exaspérait, c'était le calme de Julienne, sa résignation décente qu'il opposait au sursaut de rage qui avait accueilli la revision de Jean. Si absurde que fût la chose, il tenait sa femme pour responsable de son appel. Et il lui

jetait à la figure des mots blessants comme des pierres pointues.

— Je n'en puis plus, dit Mme Bille.

Et, subitement, elle fondit en larmes.

Jusqu'alors, Rosette avait suivi cette scène sans bien la comprendre. Mais, dès qu'elle vit pleurer « madame », elle tomba, elle aussi, dans le désespoir. Alors, il se produisit ce fait bizarre : c'est que le chagrin de Rosette fut si bruyant, si démesuré qu'il prit aux yeux de M. et de Mme Bille les proportions d'une vraie catastrophe. D'accord, cette fois, Gaspard et Julienne empoignèrent la fille chacun par un bras et la ramenèrent à son carrelage.

Le lendemain, M. Bille disait à sa femme :

— Ne crois pas que j'aie peur, surtout... Je ne suis pas de ceux qui ont peur... Mais le procédé du ministère est inqualifiable.

Et il ajouta :

— Je ne parle pas pour moi. Un homme n'est rien... Mais c'est le principe.

Ce fut au nom du principe qu'il produisit ses griefs devant le Comité. Il les produisit froidement, sans amertume, avec l'autorité de l'homme qui défend une juste cause. Ses amis l'approuvèrent. Huchelin déclara :

— Nous pataugeons dans la bouillabaisse.

Au demeurant, le prestige de Bille se trouvait accru. Julienne n'osait plus ouvrir la bouche. Elle croyait témoigner son affliction ou, tout au moins, apaiser Gaspard en poussant devant lui de petits

soupirs. Au fond, elle tremblait en songeant que le gendre et le beau-père se trouveraient face à face le dimanche suivant.

Contre toute attente, ce dimanche venu, Gaspard ayant examiné dix attitudes, opta franchement pour la bonne humeur.

— Jean sera gêné, pensa-t-il. Il ne peut faire autrement que d'être gêné.

Et, pour gêner davantage le petit Ramette, il fut étourdissant d'aplomb et de verve. Aux condoléances d'Emma, il répondit qu'il ne céderait pas sa place « pour tout l'or du monde ». Il faisait bon marché de son existence pour attirer des protestations. Mais le veule bureaucrate ne protesta pas. Au contraire, la mobilisation de la classe Bille lui semblait comique. Il dit avec un petit rire très informé :

— On ne vous fera pas faire grand'chose.

Le beau-père fut outré. Il riposta :

— J'en ferai toujours plus que les embusqués.

— Ce n'est pas sûr, dit Jean très calme, en repiquant la cigarette au coin de sa bouche.

Quel soulagement, le lendemain, de se retrouver entre camarades, de sentir à côté de soi de franches sympathies ! Aux yeux d'Huchelin et de Batte, M. Bille avait grandi démesurément. Il devenait à son tour un homme d'action, un soldat, et ces messieurs le voyaient déjà amputé, aveugle ou sourd, mais si gonflé de gloire que cette gloire rejaillirait sur le Comité.

Ces choses qu'on ne disait pas, M. Bille les devi-

nait, et cela ne laissait pas que de l'agacer. Mais, d'autre part, l'insolente phrase de Jean l'obsédait doucement : « On ne me fera pas faire grand'-chose », se répétait-il. Petit à petit, il en vint à dépouiller ses inquiétudes Tantôt, il se voyait très à l'arrière, gestionnaire d'un hôpital ou d'un parc à bœufs. D'autres jours, il gardait des prisonniers ou, mieux encore, administrait un dépôt de convalescents. Il se fiait à son âge, à sa réputation, pour l'asseoir en bonne place, loin des périls qui lui souriaient peu. Et, par un bizarre choc en retour, à mesure que cette conviction s'installait chez lui, il devenait plus fendant, plus belliqueux, traitait l'arrière par-dessus la jambe au point d'épouvanter sa femme et le Capitaine.

Alors Mme Bille montra son cœur d'or. Elle entourait son mari d'attentions, lui confectionnait elle-même les plats qu'il aimait. Mais cette sollicitude irritait Gaspard. Ne s'était-il pas mis en tête, le malheureux, que sa femme souhaitait sa disparition. Un matin, comme elle lui apportait les grillades, il fit un éclat :

— Ah ! mais ! je ne suis pas encore mort !

Et, plus que l'abnégation de Julienne, le chagrin de Rosette était redoutable. Cette fille n'y allait pas par quatre chemins. Elle avait décidé que « monsieur » tomberait sur le champ de bataille et remplissait la maison de ses gémissements. Julienne n'en pouvait plus. Un jour, elle prit la bonne par la manche, la colla contre le mur :

— De quoi vous plaignez-vous, idiote ?... Est-ce que nous sommes de votre famille ?

Mais aucune bonne raison ne calma Rosette. Elle pleurait de l'aube au soir, sans un fléchissement, comme une fontaine destinée à cet office. Le pire, c'est qu'elle poursuivait Gaspard, lui soufflait dans la figure « Mon petit Monsieur », la lèvre en pointe, comme si elle quêtait des baisers absents. M. Bille écœuré prenait la fuite en claquant les portes.

Un matin d'avril, le facteur apporta l'ordre d'appel. Julienne remit elle-même la feuille à Gaspard dans son cabinet :

— Mon pauvre ami ! soupirait-elle.

Bille coupa net :

— Je te dispense de tes jérémiades.

Et il courut aussitôt s'acheter un képi chez Malavoine, qui tenait à l'enseigne du *Rouet-d'Or* un magasin de bonneterie et de confection. Mme Malavoine enveloppa le képi dans du papier de soie. Tout en rendant la monnaie, elle gémissait :

— Voir des choses pareilles !

— Je veux bien me faire tuer, dit crânement Bille, mais je ne porterai pas les poux des autres.

Et sa main, coquettement, effleurait les trois boqueteaux éparpillés sur sa calvitie.

SOLDAT

L'aurore montait, d'un rose tendre, à travers les lamelles des volets clos. Un souffle pur venu du dehors gonflait la percale des rideaux lâches et circulait à travers la chambre.

— De l'air ? pensa Gaspard, en s'éveillant... En vérité, ma femme est exquise.

Depuis vingt ans, arguant de principes d'hygiène, M. Bille préconisait « la fenêtre ouverte ». Or, Julienne, en vertu d'autres principes, s'opposait inexorablement à cette fantaisie. Mais, cette nuit, l'épouse s'était levée et avait fait jouer l'espagnolette. Gaspard allait partir. C'était bien le moins qu'elle lui accordât cette satisfaction.

Elle n'obtint pas le succès prévu. Gaspard était de mauvaise humeur. Il vit dans cette concession une hypocrisie, quelque chose comme la cigarette d'avant l'échafaud.

— Brr ! fit-il en raclant sa gorge, on crève de froid dans cette cambuse.

— Cambuse ! répéta Julienne d'un ton douloureux.

Elle se leva la première, ouvrit les volets, et l'ironique soleil entra dans la chambre.

— Au moins, il fait beau, remarqua-t-elle.

— Le temps n'a pas d'importance, répliqua Gaspard.

Ayant risqué, lui aussi, les jambes hors des draps, il s'achemina vers la toilette. Par bravade, il fit avec l'éponge un bruit excessif. Il reniflait à la façon des hippopotames. Cependant, comme il attachait ses bretelles, il eut un accès de mélancolie. Par la fenêtre ouverte, il voyait son petit jardin vernis de lumière et criblé de roses. Même, ayant légèrement tourné la tête, il aperçut Rosette qui allait au puits. Un seau dans chaque main, elle balançait la taille avec nonchalance.

— Quelle sale guerre ! mâcha-t-il tout bas.

Julienne, cependant, trottait dans sa maisonnette avec un bougonnement ininterrompu. Parfois, Bille l'entendait fourgonner dans la cuisine. L'instant d'après, elle était au grenier, bousculait des malles. Des armoires battaient. Il y eut trois ou quatre plouf mystérieux, comme si l'on jetait à la volée des ballots de linge.

Bille grinçait des dents. Comme Julienne faisait irruption dans la chambre, il lança :

— Tu ne peux donc rester tranquille.

Elle riposta d'une voix acide :

— Ah ! pardon, mon cher, je m'éreinte pour toi !

Le fait est que, prise d'un beau zèle, Julienne bourrait avec ferveur une petite valise. Elle empilait chaussettes et tricots, s'arrêtant, parfois, pour émettre un « han » qui clamait son dévoûment et sa lassitude. Bille la laissait faire. Un pli malicieux gonflait sa lèvre. Il lança finement :

— N'oublie pas la chaufferette. C'est indispensable.

Julienne répliqua :

— Oh !... je n'attends pas ta reconnaissance.

Et, brusquement, comme prise de folie, elle s'élança vers la fenêtre :

— Rosette... Rosette... Le lait va partir !

Gaspard fit un saut de carpe. Rosette bouscula le seau plein qu'elle venait de poser sur la margelle. Julienne, cependant, dégringolait jusqu'à la cuisine où, par bonheur, le lait n'en était encore qu'à faire le ballon. Elle tira du feu la casserole et couvrit d'injures la bonne qui fondit en larmes :

— Assez, assez, ma fille... vous pleurerez demain... Dressez le couvert... Moi, je suis morte !

Et, de nouveau, elle s'en fut à la valise qu'elle s'appliquait à fermer sans y réussir. Gaspard, très généreusement, lui vint en aide. A deux, ils parvinrent à joindre les serrures, et Bille jugea :

— Saprelotte, c'est plus difficile que de rejeter les Boches à six lieues de Reims.

A présent, il fredonnait, manifestait une espèce de gaîté sublime. Julienne, par contre, était démontée. Peureuse malgré ses allures, elle avait cru Bille fait

à son image, et voici qu'elle le découvrait brave, jovial, prêt au sacrifice. C'en était trop pour ses nerfs de femme.

— Au moins, supplia-t-elle, promets-moi que tu ne t'exposeras pas inutilement.

Bille coupa :

— C'est affaire entre moi et ma conscience.

Il avait mis son képi — le képi neuf — et, ainsi coiffé circulait dans la maison. Rosette, tout à coup, vit le képi. Les bras lui tombèrent de saisissement et sa douleur l'aplatit contre le fourneau.

— Monsieur qu'est soldat !... Ah ! ma bonne Sainte Vierge !

— Remettez-vous, dit Bille. Ce n'est que le commencement.

Il cherchait sa femme. Mais l'active Julienne avait disparu. Ils se retrouvèrent dans le moment où l'épouse, sa lampe à la main, montait de la cave une bouteille vêtue de toiles d'araignée.

— C'est pour toi, mon ami... Tu l'emporteras.

— Trop obligé, remercia Bille en tirant sa montre. Mais, avant tout, il faut mettre ordre à nos affaires.

Il y eut quelques secondes d'émotion terrible Gaspard était allé chercher une serviette en cuir. Il l'ouvrit gravement :

— Je vais te faire la remise des récépissés, annonça-t-il.

Julienne vacilla. Ses petits yeux gris nageaient dans la brume.

— Oh ! mon ami, crois-tu ?

— Ma chère, il faut tout prévoir.

Bille, coiffé du képi, compta pieusement, en mouillant l'index, une quarantaine de feuilles bleu pâle qui, toutes, portaient l'entête du Crédit Nantais. A voix haute il énumérait les valeurs, et Mme Bille avalait ses larmes. Aux obligations du P.-L.-M., elle eut un râle de poule qu'on étrangle. Mais Bille resta ferme.

— Si je disparais, dit-il, tu t'en remettras au notaire du soin d'opérer quelques arbitrages.

Il ajouta, le cruel, avec légèreté :

— Et je t'autorise à donner ici un coup de balai.

Alors, ce fut la débâcle. Julienne poussait de petits cris aigus. Puis elle déclara :

— Nous te protégerons. Jean se remue. Et le préfet t'embusquera.

Bille se leva, bouscula sa chaise. Il était pourpre :

— Tais-toi, dit-il... Que le préfet m'embusque, c'est son affaire. Moi, je ne veux pas m'en apercevoir.

La table était prête. Julienne avait composé pour son mari un de ces repas fins, surveillés, dont la vieille province garde le secret. Elle-même le servit, baignée de compassion, attentive à passer le sel ou le beurre. On entama pour Gaspard un confit d'oie. Comme Julienne, les sourcils graves, déposait une aile sur son assiette, il s'exclama ironiquement :

— Tu veux donc me nourrir pour toute la campagne.

Il prit le café sans hâte et, par-dessus, un verre du vieux marc qu'on ne produisait qu'aux grandes occasions.

Ensuite le couple se mit en marche. Julienne s'était habillée comme pour la grand'messe. Elle portait sa robe puce à revers d'indienne et un chapeau noir, biscornu, que réchauffait une touffe de pensées. Bille marchait près d'elle. Il avait encore des vêtements civils, mais, déjà, son képi neuf impressionnait la population. Parfois, on rencontrait une figure de connaissance, et Bille saluait, les doigts sur la visière, les yeux dans les yeux. Rosette suivait à dix pas avec la valise. Soufflante, les yeux gonflés, elle roulait vers la gare comme un paquet.

Au coin du boulevard, on vit surgir le bâtiment dont l'horloge, d'un blanc laiteux, regardait venir Bille comme l'œil du Destin. Sur la place, tous les amis du café Gendron étaient rassemblés. Il y avait là Virolet, le notaire, la barbe d'Huchelin et un tout petit Blatte qui gesticulait. Bille serra des mains. Rosette avait enfin posé la valise. Ecroulée sur un banc, les poings dans les yeux, elle affichait sans pudeur sa désolation. Soudain, on perçut des pas rythmés et, débouchant de la rue Neuve, Rudail apparut avec sa phalange. Le Capitaine venait saluer le départ de Bille.

Ce fut un émoi indescriptible. Rudail jeta son commandement : « Présentez... armes » et quinze bâtons, d'un seul élan, tombèrent des épaules.

— Reposez... armes.

Les mêmes bâtons s'abaissèrent, frappèrent le pavé :

— Armes sur l'épaule... Pour défilé.

Les boys-scouts s'étaient rangés par files de quatre. Ils passèrent, la tête droite, le jarret tendu, cependant que Bille, ayant joint les talons, rendait le salut.

Après quoi, il serra la main du Capitaine, qui soufflait en tordant sa moustache grise :

— J'espère bien qu'ils ménageront les hommes de votre âge.

Bille souriait. Il souriait crânement, sans amertume, en homme sûr de lui et du préfet. Pourtant, une fois monté dans le tacot, devant la grandeur de l'ovation, il perdit le sens des réalités. Et, tandis que la machine démarrait dans un tapage de vapeur lâchée, il jeta sur la foule cette phrase héroïque :

— Vivez tranquilles... Nous vous protégerons.

A ce moment, Julienne eut un cri sauvage :

— Ton cache-nez gris... Tu as oublié ton cache-nez gris ! Ah ! Dieu, je te l'enverrai par colis postal !

*
* *

Longtemps, la tête à la portière, Bille regarda fuir, dans la chaleur montante du jour, la petite ville dont il était quasiment le dieu. Elle s'effaçait comme à regret sous le ciel turquoise, rassemblant ses maisonnettes comme un jeu de dés au pied du coteau. Mais le clocher de Sainte-Opportune fut

longtemps visible. Il disparut à son tour, absorbé par la lumière, et Bille s'assit dans son coin mélancoliquement. Devant les prés verdissants, les bouquets de bois à peine feuillus, sa bouche s'emplissait d'un limon saumâtre. « Au fond, songeait-il, la démocratie est un vain mot. Il y aura toujours dans l'humanité deux catégories : les malins... et les autres. Moi, je suis des autres. Tandis que mon gendre... Ah ! je le retiens, cet animal-là. » Puis, tout à coup, il se rappela sa phrase : « Vivez tranquilles... Nous vous protégerons », et, ses yeux, sous le képi neuf, eurent une flamme d'orgueil.

Dans son compartiment, il y avait trois paysans, des mobilisés, comme lui, dont le poil gris avouait la classe et qui étalaient du pâté de foie sur des tranches de pain. Bille, tout de suite, éprouva pour eux une sympathie irrésistible :

— Mes amis, proposa-t-il, en flattant de la main sa bouteille, il faut faire un sort à cette personne-là.

— C'est pas de refus, mon lieutenant.

Mon lieutenant ! Allons bon, voici qu'il passait pour un lieutenant ! Mais pourquoi, au fait, ce coup d'encensoir ? En réfléchissant, Bille s'expliqua tout. Son képi neuf, en drap fin, lui valait ce grade. Il sourit, mais ne détrompa pas ses nouveaux amis. Il était fier d'eux comme de lui-même. « Que c'est beau, le peuple ! » ruminait-il. « Ah ! les braves gens ! Je me retrempe. Je suis ici dans mon élément. »

Il but, comme les paysans, au goulot de la bouteille, presque sans dégoût. Et, comme eux encore,

ouvrant les genoux, il cracha par terre. Puis il offrit des cigarettes. Son cœur débordait :

— Ma foi, pensa-t-il, je m'adapte à tous les milieux... Et c'est une force.

Il lui fallait s'adapter, en effet, car le tacot n'allait pas vite, et la promenade menaçait de s'éterniser. Ce train de mobilisés avec ses wagons sans couleur et sa vieille machine faisait peine à voir. Quand il grimpait une côte, on tremblait pour ses poumons, et c'était presque une surprise de le voir parvenu au faîte, rendu, épuisé, mais vivant quand même.

A deux ou trois reprises, pourtant, il s'emballa, perçant les tunnels, sautant les ponts avec une ardeur toute juvénile. Mais de quel prix, ensuite, il payait ces incartades. On le mettait au piquet sur une voie de garage pour une heure ou deux. Morne, engourdi, plaqué le long d'un talus, il avait l'air d'un train oublié. Devant lui, bouffis d'orgueil, d'autres trains filaient. C'était un express chargé de turcos ou — suprême humiliation — quelque interminable convoi grouillant de bétail, du bétail plus pressé que les R. A. T., dont les yeux vides, dans des têtes d'acajou, le narguaient sans joie.

Et Bille songeait qu'à cette même heure, au café Gendron, ses collègues du Comité discutaient la guerre. Il était plein de pitié pour ces pauvres sires. La guerre — saprelotte — n'était pas là-bas. Mais lui, par un excès d'imagination, la vit trop près dans ce train bête qui n'arrivait pas.

— Quelle sale race, les civils! mâcha-t-il tout bas.

Il décida qu'au retour, — s'il revenait, — il dirait leur fait à ces empaillés. Des ailes lui poussaient, ses artères battantes charriaient du feu.

L'arrivée en pleine nuit dans une ville éteinte rectifia cet enthousiasme. Le sous-off de service attendait ses gens devant la barrière. Du coup, malgré le képi neuf, Bille rendit ses galons et prit place dans le rang avec sa valise. En route, il questionna le chef du détachement :

— C'est loin, la caserne ?

— Je ne vous mène pas à la caserne.

Il tressaillit :

— Où çà, bon Dieu ?

— Vous cantonnez à Blancmoulin.

Un cantonnement, peste ! Allons ! il n'en fallait plus douter... C'était bien la guerre. Mais quelle désillusion Bille éprouva en pénétrant dans le quartier, un quadrilatère bordé de petites maisons basses, pouilleuses, qui, en temps de paix, servaient d'écuries. Au milieu de la cour, cinq ou six gradés faisaient une manille à la lueur sanglante d'un brasero. Le sergent annonça :

— Bidot, v'là vos « bonhommes ».

Et Bille vit s'ouvrir l'une des boîtes pouilleuses, cependant que Bidot, son chef de section, interrompu dans sa manille, lui conseillait sans aménité :

— Tâchez de vous pieuter avec vot' escouade.

— Mon escouade, pensa Bille... C'est là, mon escouade

Et, courageusement, il aborda l'ombre.

Mais, aussitôt, il eut l'atroce impression de fouler un corps. Des jurons grincèrent, tandis qu'une main vigoureuse lui happait la jambe :

— T'es pas marteau, l'frère, d'piler comme ça des copains su l'ventre.

— Ah ! pardon, messieurs, faites excuse ! prononçait Bille avec courtoisie.

Et le malheureux restait un pied en l'air, ahuri, n'osant plus bouger dans cette cabane puante et enténébrée. Il risqua très haut :

— Enfin, messieurs... où dois-je me coucher ?

Une voix grasse, de loin, vint à son secours :

— Y a encore une place dans la mangeoire.

— La mangeoire !... Où çà ?

L'invisible protecteur lui répondit :

— File devant... Aie pas peur... C'est pas c'coup-ci que tu les étriperas.

Et Bille « fila devant » non sans répugnance, d'ailleurs, car il devait piétiner les corps de ses camarades. Et, bien qu'il marchât vite, son passage soulevait des imprécations.

— T'y es, frère... Allonge le bras... Hisse-toi... Veux-tu que je t'aide ?

Si Bille le voulait !

— Vous êtes tout à fait bon, remercia-t-il.

Aidé par la poigne, il s'agrippa du mieux qu'il put, fit un rétablissement, puis s'écroula dans la mangeoire. Mais il avait laissé tomber son précieux képi. Il le réclama. Cette fois, l'escouade protesta :

— F... nous la paix avec ton képi.

Alors M. Bille n'ouvrit plus la bouche. Sa mangeoire le contenait, mais fort justement. En vain essaya-t-il de se retourner. Il jugea :

— C'est pénible... ah ! c'est très pénible !... Mais je sais souffrir !

Et il souriait vaguement à son héroïsme.

*
* *

Dehors, le jour pointait, brumeux et léger. Bille s'éveilla. Il était rompu, ankylosé, mais heureux quand même. « S'ils me voyaient », pensa-t-il. Et il était fier, très fier de sa nuit, de sa résignation, et de cette mangeoire qui l'exhaussait, croyait-il, dans l'estime des hommes. Les bras collés au corps, il mesurait, avec une joie orgueilleuse, l'énormité de son sacrifice. Et il prenait en pitié le Bille d'autrefois, la fade théoricien qui avait cru sauver la France avec des phrases creuses.

— Il faut avoir passé par là, médita-t-il.

Un murmure confus l'avertit, en s'élargissant, que le quartier commençait à vivre. Soudain la porte battit, découpant dans l'ouverture un morceau d'aurore.

— Debout là-dedans... En v'là des roupilleurs !

Du haut de sa mangeoire, Bille vit alors, dans la paille, des hommes s'agiter. Puis, brusquement, on l'interpella :

— Hé ! là-bas, l'gorille, descends de ton siège !

L'opération fut assez ardue. C'était la première fois, — on peut bien le dire, — que M. Bille passait la nuit dans une mangeoire. Or, il est plus difficile de sortir de là que d'y pénétrer. Par bonheur, l'ami de la veille, un solide gaillard, l'empoignant sous les aisselles, lui rendit la liberté de ses quatre membres. Ce geste accompli, la descente n'était plus qu'un jeu d'enfant. Et Bille tint à prouver à l'escouade son agilité.

Une fois debout, parmi d'autres hommes, il retrouva cette souplesse d'esprit qui faisait son charme. Sa nuit, mais elle avait été parfaite, délicieuse même et, après tout : « A la guerre comme à la guerre ! » Il souriait, l'excellent Bille, et le « jus » qu'on lui offrit clairet, mais bouillant, lui parut être un breuvage de choix. Au surplus, il avait retrouvé son képi, le képi neuf, légèrement piétiné, mais encore passable. Et, cédant à son enthousiasme, il conférença :

— Ah ! mes amis, oublions nos misères, supportons-les avec courage ! Ce que la France attend de nous, c'est... c'est...

Mais les « bonshommes » auxquels il s'adressait le laissèrent en plan pour aller de nouveau remplir leurs quarts. Et Bille, tranquillement, s'assit dehors sur un banc composé d'une planche mise en équilibre sur deux pavés. Alors, ma foi, comme personne ne s'occupait de lui, il bourra sa pipe. Il suivait d'un œil désintéressé tous ces vieux qui allaient,

venaient, sans but précis, emplissant d'une stérile activité le quadrilatère. Borné de tous côtés par les box, de mesquines boîtes qui, au soleil, étaient lie de vin, ce terrain exhalait une forte odeur d'épluchures et d'eaux ménagères. Mais, au-dessus, le ciel s'étalait, d'un bleu-myosotis traversé de nuages flous, ourlés d'argent vif, que poussait la brise.

Une voix brusque interrompit la rêverie de Bille :

— Quèque vous faites, mon gros ?... Faut venir à l'habillement.

Interpellé par Bidot, son chef de section, Bille vida sur la planche le fourneau de sa pipe. Et il rejoignit un petit groupe à grand'peine rassemblé devant la barrière.

— En ordre, bon Dieu ! jurait Bidot... Moi, j'm'en f... mais si le capiston nous voyait, y f'rait du pétard.

Alors, il se passa quelque chose d'inattendu. Bille renforçait l'autorité :

— En rang, dit-il, en rang, mes amis, c'est pour le sergent.

Hors du quartier, ce fut encore mieux. Bille marqua le pas à voix haute : « Une, deusse — une, deusse », bombant la poitrine et raidissant avec ostentation ses petits jarrets.

Le magasin était au bout de la ville. Il y avait foule déjà, devant le bâtiment, et la section de Bidot dut prendre la file. Après vingt minutes d'attente, les hommes s'égaillèrent. Quelques-uns s'étaient assis au bord du trottoir. Bidot rugit :

— Debout, quoi, debout... J'va ramasser avec ces veaux-là.

Et, comme au départ, M. Bille appuya dévotement son chef :

— Debout, mes amis, répéta-t-il, un demi-ton plus bas, avec une douceur pénétrante qui lui gagna des sympathies.

Leur tour vint enfin. La moitié de la section pénétra dans une pièce étroite qui fleurait le cuir et les vieux habits. Le caporal d'habillement, un pète-sec brusque et vif, lançait les effets comme des sottises.

— Ça va, vous... Hop ! alors... Déblayez.

Bille tressaillit. Ces manières-là ne lui plaisaient guère. Ah ! mais, il ne faudrait pas que ce blanc-bec vînt à lui manquer. Or, ce fut précisément ce qui arriva.

D'un coup de menton, le caporal le désignait :

— Vous, l'homme au képi.

— Plaît-il ?... C'est à moi que vous parlez ?

— Pardi, fit l'autre. C'est pas au Kronprinz.

— C'est bien, caporal. Ne discutons pas.

Et, promptement, M. Bille endossa la veste que tendait l'homme. Elle pouvait aller. Il en fut de même pour la capote. Mais Bille ne put trouver un pantalon à sa convenance. Patient d'abord, le magasinier à la fin s'exaspéra :

— Quoi que vous voulez ? Un sur mesure. Mais je ne tiens pas cet article-là.

— De l'ironie, parfait, sifflait Bille en serrant les

dents. Vous excellez dans cette prétention. Je vous répète que ce pantalon me blesse odieusement.

— Çui-là !... Mince alors !... Y m'vient de l'éléphant du Jardin des Plantes.

Un rire fusa, l'un de ces rires blessants qui râpent l'épiderme. Bille vit rouge. Il cherchait un mot cruel. Comme il ne venait pas, il lança, furieux :

— D'abord, vous avez un blair de soulard.

Les rieurs, cette fois, passèrent dans son camp. Le caporal tremblait de colère :

— Vous avez de la chance, vous, d'être un vieux birbe. Sans ça vous n'y coupiez pas pour le tourniquet. En attendant, fichez-moi le camp, vous et vot' ventre. Vous irez demander un fat'zard au général Joffre.

L'autre haussa les talons.

— Je suis Bille, monsieur, je suis Gaspard Bille... Et j'ai un gendre à la Préfecture.

Ce nom de Bille n'impressionna pas outre mesure le magasinier, mais il redouta confusément le mystérieux gendre. Il leva les épaules sans rien ajouter, et Bille sortit, le front haut, salué par le murmure approbateur de ses camarades.

Rentré dans le rang, pour bien marquer sa largeur d'esprit, il reprit immédiatement son attitude correcte et disciplinée. Il bombait la poitrine, marquait le pas, tandis que derrière lui les hommes bourdonnaient :

— L'a raison, l'mec... C't'une andouille, c'maga-

sinier-là. Mais qu'est-ce qu'il a pris ?... Ah ! c'est le coup du blair !

M. Bille savourait modestement la joie du triomphe. Il était l'homme qui a remis l'andouille à sa place. Ah ! saperlipopette, avec des gas comme ça, la France pouvait dormir sur ses deux oreilles !

AU DÉPOT

Trois fois, le sergent Bidot ramena M. Bille au magasin. Là, devant le caporal assagi et redoutant à l'égal d'une catastrophe l'apparition du client trop difficile, le R. A. T. enfila maints pantalons pisseux, délabrés, lesquels, tantôt le boudinaient jusqu'à la souffrance, tantôt le travestissaient, selon l'expression du caporal, en « zouave d'Amérique ». A la fin, Bille avait dû se rendre à l'évidence : il n'existait pas de pantalon à sa taille dans le magasin.

Outré d'abord, le caporal avait fini par se résigner. Même les deux ennemis se réconcilièrent. Après le vain essayage, on s'asseyait sur des piles d'effets. Bille offrait des cigarettes et l'on bavardait durant une grande heure. Puis, accompagné du sergent, le R. A. T. rentrait au quartier.

— Comment, pas encore habillé, s'exclamait le capitaine ! C'est inadmissible !

— Mon capitaine, s'excusait Bille, les talons joints, croyez que je suis le premier à le déplorer.

L'autre éclatait :

— Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a pas un pantalon qui vous aille dans ma collection !

— Hélas ! mon capitaine, c'est pourtant la vérité !

Alors l'officier levait les deux bras :

— Moi, je m'en f... Mais tâchez de ne pas tomber dans les jambes du commandant.

Le commandant avait fait sa carrière entre deux guerres, roulant d'une garnison à l'autre, avec l'unique souci d'y faire respecter les règlements. Mis à la retraite, il avait cru être généreux en offrant à la France combattante son épée rouillée. C'était un chef infatigable. De l'aube à la nuit, il parcourait la ville au trot léger de sa jument noire, une bête arabe, chaussée de velours, qui faisait corps avec l'officier. A toute heure, « Mademoiselle Fatma » jaillissait dans le nuage brun de sa crinière, sans qu'on eût pu se garer à temps, mettant ainsi en valeur ce principe que, dans toute guerre, l'élément « surprise » joue le premier rôle. Mince et fringant lui-même, le commandant, armé d'un monocle et d'une cravache, chargeait vaillamment, puis, la bête mise au pas, scrutait les alentours de son œil vitré.

Or, un après-midi, comme il accompagnait la corvée de pain, Bille se trouva tout à coup face à face avec la jument.

— Halte !

Le détachement s'immobilisa. Du haut de sa bête, l'officier désignait Bille avec sa cravache :

— Que signifie ? Sommes-nous, oui ou non, à la mi-carême ?

— Mon commandant...

— Pas d'explications. Je vous enjoins de rectifier au plus tôt cette mascarade. En attendant, boutonnez votre capote. Vous êtes grotesque !

Grotesque, lui ! Bille vit rouge. Peut-être allait-il répliquer au commandant de place, mais déjà le Centaure avait pris la fuite vers d'autres quartiers. Bille, atterré, boutonna lentement sa capote, puis suivit la voiture de pain tête basse, l'air accablé, comme s'il accompagnait le corbillard d'un très proche parent.

— Évidemment, ça ne peut pas durer, songeait-il... Il faudra que je me fasse faire un pantalon.

Mais le tailleur de la compagnie auquel il s'adressa l'envoya promener. Un pantalon, ah ! bien oui ! On ne trouvait plus dans la ville un mètre d'étoffe. Et ce rustre, avec une inconscience prodigieuse, l'accablait encore par-dessus le marché :

— T'es pataud... T'es pas débrouillard... Les types comme toi, ça ferait mieux de planter les choux.

La mort dans l'âme, Bille se résigna. Après tout, il n'avait qu'à ne plus tomber dans les jambes du commandant. Oui, sans doute. Mais cette angoissante préoccupation lui gâchait sa vie, une vie qui, au demeurant, était supportable. C'est qu'en effet Bille passait dans sa mangeoire des nuits agréables. Même, devenu paresseux, il les allongeait en se

couchant tôt. Immobile, les yeux fermés, il offrait mentalement sa vie au pays, mais avec l'espoir secret que le pays n'exigerait pas de lui un tel sacrifice.

A Blancmoulin, on se levait dès le petit jour, ce qui était peut-être un excès de zèle, puisqu'une fois debout, dans la cour bruissante où le froid de l'aube leur piquait les joues, les hommes attendaient une heure, quelquefois plus, le lieutenant Jabiot. C'était un grand garçon que cassait en deux une toux opiniâtre. Bidot goguenard soufflait à l'oreille de Bille.

— C't'un salaud... Vient de s'arracher à sa « tite » poule.

Mais Bidot était plein d'indulgence pour les amoureux, et il adorait son jeune lieutenant.

On faisait l'appel sans enthousiasme, et Jabiot ayant commandé : « Par quatre », d'une voix mourante, la compagnie se mettait en marche.

Bille, son lebel sur l'épaule, dressait le menton. Dans la buée matinale, sous la caresse d'un soleil tout rose, il redevenait jeune, comme naguère, au temps des périodes, et la petite ville dont les pavés pointus filaient sous ses pas lui rappelait d'anciennes aventures, des histoires de filles dont le souvenir lui chauffait les tempes.

On suivait d'abord le cours planté de tilleuls, la « promenade », déserte à cette heure où dévalait, dans un bruit de ferraille, un tramway à trolleys qui piquait des fleurs bleues entre les feuilles fraîches.

Devant le café Moussard, les hommes ricanaient parce qu'il y avait dans l'établissement deux bonnes peu farouches que les plus frivoles d'entre ces messieurs allaient pincer le soir en buvant des verres. La place franchie, on tombait dans la ville basse. Des boutiques s'ouvraient. On reconnaissait Mme Anna, la fruitière, qui vendait des oranges à l'armée « avec réduction », et Mérat, le coiffeur, réformé pour une arthrite, mais qui gardait encore son uniforme et tutoyait tous les soldats.

Puis la ruelle s'élargissait, c'était la grand'route.

Aussitôt Jabiot, de sa voix mourante, commandait : « L'arme à la bretelle » et, au pas rythmé succédait un piétinement de troupeau, cependant que les langues se déliaient et qu'au milieu de la colonne un loustic barbu entonnait gaîment :

> C'est le sire de Fichetoncamp
> Qui s'en va-t'en guerre...

M. Bille occupait le bord d'une file. De cette façon, il pouvait converser avec Bidot, qui marchait volontiers à côté de lui. Le sergent Bidot était corroyeur. Ces messieurs, tout en cheminant, parlaient politique, et Bille s'exaltait, reprenait les théories émises au café Gendron. Il souhaitait l'apaisement, la fraternité, mais toutes les classes sociales devraient accepter des sacrifices.

— Sûr que certains se la coulent trop douce, approuvait Bidot.

Au sergent, les idées générales importaient peu.

En revanche, il énumérait les griefs des corroyeurs. Il en voulait surtout à son contremaître, « un beau cochon, oui » ; et, emporté par sa passion, il fermait les poings, grimaçait de rage.

— Quel cœur, ce Bidot, jugeait Bille !... Mais c'est un simple. Et il songeait : « Moi, j'aime les simples ». Cette pensée l'attendrissait. Il éprouvait une volupté secrète à se découvrir une âme généreuse exempte de cette morgue imbécile qui gâte parfois les hommes supérieurs.

Le lieutenant, lui aussi, était un « simple ». Il ne croyait pas qu'en temps de guerre il fût utile d'exécuter sans répit du maniement d'armes. Son unique souci était de mettre la compagnie à l'abri des incursions de la jument noire. Aussi, pour dépister le commandant, avait-il mille ruses. Après vingt minutes de route nationale, il menait sa troupe à travers bois, l'enfouissait dans un pli de terrain et, après quelques mouvements sans chaleur, commandait la pause... Les hommes s'asseyaient, bourraient leurs pipes, crayonnaient même des cartes postales. Un matin, Bille cueillit des violettes qu'il mit sous une enveloppe à l'adresse d'Emma. A cet envoi, il joignait un mot : « Nous nous préparons... Ton père. » Cela donnerait à réfléchir à son triste gendre.

Parfois les plus instruits d'entre ces messieurs chantaient des romances. On appréciait notamment le « creux » du barbu qui, à l'occasion, cultivait la musique grave. Quand il attaquait : « Nonnes qui

reposez... » on formait le cercle, et le lieutenant lui-même donnait le signal des applaudissements.

Vers neuf heures, Crochet, le cycliste, apportait les lettres. « V'là not' débrouillard », disaient les hommes. Et Crochet était très fier de sa fonction, qui lui donnait une grosse importance.

Il allait droit au lieutenant, le servait d'abord. Puis c'était le tour de Bidot, qui, chaque matin, avait son courrier, quatre pages pleines d'une ronde écriture. Bidot lisait lentement, fronçait le nez avec une lippe d'émotion qui faisait trembler sa moustache rousse. Une fois, il dit à Bille :

— D'ma tit' poule.

Et il ajouta modestement :

— Ma poule, c'est ma femme.

Il était songeur, frisait les paupières avec une expression gourmande qui collait ces deux petits mots : « ma femme », comme une pastille au fond de sa bouche.

Le lendemain, il prit Bille à l'écart, lui montra la photographie de Mme Bidot. C'était une personne massive et déjà mûre, mais que rajeunissait une frange de fillette.

— Charmante ! jugea Bille d'un ton pénétré.

Et, depuis lors, Bidot le prit pour confident de son amour et de sa détresse.

Durant les pauses, le sergent s'accrochait à Bille et entretenait celui-ci de sa Léontine. Tourmenté par l'abstinence, il trahissait ingénument des secrets d'alcôve. « Ah ! la tit' vache, la tit' vache », gro-

gnait-il en bourrant de claques les épaules de Bille. L'autre, par déférence pour le grade, feignait de prendre intérêt à cette Léontine. Parfois même, bon courtisan, il poussait de la gorge un petit rire plein de sous-entendus.

Un matin, à son tour, il reçut une lettre. Il dégustait sans émoi la prose de Julienne quand Bidot survint :

— D'la « tit' poule » ? questionna-t-il en mâchant sa cigarette.

Julienne, une « tit'poule » ! Ahuri, d'abord, Bille se ressaisit. Et, par amour-propre, il ne dit pas non. A vrai dire, il craignait de baisser dans l'estime du chef.

— Hé, hé ! répondit-il assez finement.

Le sergent exulta. Plein d'enthousiasme, il tutoyait Bille :

— C'est vrai, quoi... t'es un salaud. Tous des salauds à la septième ! Ah ! cré bon sang ! Comme si l'on ne serait pas mieux avec sa bourgeoise !

— Sûrement, approuva Bille qui jouait à merveille la mélancolie.

Mais l'amoureux ne le lâcha pas. Il avait fait des confidences. Il voulut qu'on lui rendît la pareille, et avec usure. Alors M. Bille, malgré sa répugnance, dut peindre Julienne sous des couleurs très avantageuses. Bidot était ravi. Tourmenté par son idée fixe, il conclut :

— Ah ! chienne de saloperie de guerre ! Vivement la fin ! Qu'on rentre chez soi !

Bille avait chaud. La tête lui tournait. Il en vint très sérieusement à se demander s'il n'y avait pas dans Julienne un charme caché.

Un coup de sifflet annonça la fin de la pause. On repartait sous le soleil, l'arme à la bretelle, dans la campagne tiède d'exhalaisons. Sur le bord de la grand'route, l'épine blanche commençait à donner ses fleurs. Une brise molle agitait les jeunes feuillages, et, au-dessus des talus piqués de primevères, les premiers papillons jaunes se pourchassaient avec indolence.

∴

En somme, M. Bille n'était pas trop malheureux. L'amitié de Bidot lui rendait le dépôt très supportable. Peu ou point de corvées, et cela d'accord avec le capitaine qui ne tenait pas à ce que l'on exhibât en ville un pantalon gris. Evidemment, c'était la guerre, mais il y a guerre et guerre, et celle-ci, à tout prendre, avait ses douceurs. Chaque jour Bille déjeunait à l'hôtel du Lion-d'Or avec le sergent et quelques amis. Le fumet des ragoûts fins embaumait d'intimes causeries. On était bien, à l'écart des officiers, dans une salle aux boiseries chocolat que décoraient deux natures mortes : une bourriche de gibier et une bouteille de bénédictine. Là se retrouvaient, avec M. Bille, Crochet le cycliste, — une fontaine à renseignements, — qui, selon la nuance de son humeur, laissait couler une eau

trouble ou pure ; Marotton, gros garçon aimable à figure poupine, et Sauveterre, juge suppléant à Romorantin.

Ces messieurs, par tactique, s'étaient adjoint le sergent Bidot. Chacun, à son tour, régalait le chef, et le corroyeur se laissait faire, recueillant ainsi, sans fausse honte, les avantages du grade respecté.

A six heures, la même bande se réunissait au café Moussard. M. Bille, une main sur son vermouth, regardait, l'œil humide, tourner les servantes. Elles étaient deux, l'une brune, l'autre blonde, très jeunettes, très délurées, admettant la plaisanterie, y répondant même, en fouettant la table à coups de serviette. Bidot, tout de suite, les avait jugées :

— Des rien du tout, souffla-t-il à Bille.

Puis il ajouta :

— Moi, j'aime pas les créatures.

M. Bille, lui, n'eût pas dédaigné les petites servantes. Mais, devant Bidot, il ne bougeait pas, stupidement prisonnier de ses confidences et ne voulant pas démériter aux yeux de son chef.

Le Lion-d'Or, de nouveau, les rassemblait au repas du soir. Sous la bouteille et la bourriche, ces messieurs, dégrafés, parlaient guerre ou femmes. Marotton voyait la paix conclue avant la Noël. Mais le prudent Sauveterre élevait des objections vite endiguées par la belle confiance des estomacs pleins. Et l'on s'en revenait à petits pas vers les écuries.

Sur son avenir, d'ailleurs, Bille était tranquille.

Sans doute, cette paresseuse existence ne durerait pas éternellement. Un jour proche, on lui donnerait une affectation. Mais cette perspective ne l'effrayait pas. Il avait devant lui un sac à surprises dans lequel il tirerait un bon numéro... En tout cas, il n'irait jamais au front.

Le front ! Pays plus lointain pour tous ces messieurs que l'Inde ou la Chine. On parlait du front comme d'un voyage fatigant ou qui coûte trop cher. Bon pour les jeunes, ces aventures-là ! Marotton, d'une phrase, avait résumé la situation :

— Voyez-vous qu'ils nous expédient... Ah ! mes enfants !... Le lendemain, on nous ramasserait avec des pincettes.

Aussi bien n'était-ce pas le front que redoutait Bille. Mais il avait la terreur du commandant. Dès qu'il sortait du cantonnement, c'était une tremblotte, des battements de cœur, à croire qu'au tournant de chaque rue, il allait voir surgir la jument fantôme. Et, chaque fois qu'il passait le seuil de Moussard, il avait un petit « han » de délivrance, et sa bonne figure s'épanouissait.

Son autre bête noire, c'était le cycliste, un brouillon qui semblait prendre à tâche d'affoler les gens. Par ses fonctions, Crochet avait, — prétendait-on, — l'oreille de la place. Il en profitait pour publier à la légère des nouvelles extravagantes et contradictoires. Un jour, par exemple, il annonçait « Grande victoire... J'ai vu la dépêche », mais, le soir même, les journaux donnaient un communiqué d'une pâleur

navrante. Une autre fois : « Faites vos malles, fils... Le Dépôt déménage. On fiche le camp à Montbéliard. »

Montbéliard !... Au Lion-d'Or, on étalait la carte de France, et Sauveterre, froidement, faisait observer que Montbéliard était tout près de la ligne de feu. Le lendemain, d'ailleurs, Montbéliard allait rejoindre aux oubliettes la prise de Metz, la mort du Kronprinz et autres « canards » dus à la fertilité de Crochet, qui n'en était plus à compter ses fantaisies.

Un matin, il débarque au Lion-d'Or, abattu et blême :

— Ah ! mes petits !

— Quoi encore ? bougonne Marotton en train de découper un gigot et qui s'arrête net, son couteau en l'air.

— Il y a, siffle Crochet avec une gaîté malsaine, il y a qu'on nous envoie au front — oui, parfaitement — tout le bataillon. Nous rejoignons la coloniale... On nous destine à l'armée de choc.

— Hein ? fit Sauveterre... Vous en êtes sûr ?

— Si j'en suis sûr ! J'ai vu l'état au bureau du double... Nous y sommes tous : Marotton, Crochet, Sauveterre... Bille.

Celui-ci bondit :

— Vous dites ? L'armée de choc ?... Ils me fourrent dans l'armée de choc... Ah ! c'est sublime !

Et, subitement, une colère lui vint contre son gendre, une de ces colères à froid qu'on ravale, par pudeur, mais qui vous étranglent. Ah ! le misé-

rable ! C'était donc là toute sa protection. Et lui, benêt, s'était laissé circonvenir avec de belles phrases... Que cachaient-elles, les belles phrases ? L'armée de choc, — mon Dieu, oui ! — rien que ça — l'armée de choc ! Eh bien, à présent, il voyait clair... Jean était de mèche avec Julienne. Tous deux voulaient sa disparition. Il y avait belle lurette que, dans la famille, on le regardait comme un gêneur. Allons, après la guerre, ce serait, comme avant, le règne des médiocres. Vraiment, ce n'était pas la peine de refaire le monde.

Après le déjeuner, ayant pris une plume, il écrivit :

« Ma chère Julienne,

« Je pars au front. J'ose croire que cette nouvelle ne te surprend pas, pas plus qu'elle n'étonnera M. Ramette, que je remercie de son influence. Il n'est pas probable que je revienne. Ceux qui font leur devoir ne reviennent pas, et je m'enorgueillis d'appartenir à cette phalange-là. Vis donc en paix avec mon souvenir qui — j'en suis sûr — ne t'obsédera pas. Tu fus odieuse, mais je te pardonne.

« Ton mari,
« Gaspard BILLE. »

« P.-S. — Remets de ma part deux cents francs à notre bonne Rosette, dont les services m'ont été précieux. »

Bille relut sa lettre et, l'ayant cachetée, alla lui-

même la mettre à la boîte. Puis, ayant fait le sacrifice de sa vie, il regagna Blancmoulin et s'alla coucher dans sa mangeoire.

D'étranges cauchemars l'y harcelèrent. Il montait à l'assaut avec l'armée de choc. Mais, percé de balles, tué vingt fois, il marchait toujours. Enfin il atteignit la tranchée boche et y accrocha sa cravate bleue en guise de drapeau.

Il s'éveilla, le cœur barbouillé, mais il pensait : « Je n'ai pas eu peur, moi... » et cette constatation ne laissait pas que de le surprendre.

Le lendemain, plus rassis, il s'accorda qu'il pouvait s'en tirer avec une blessure. Il fut très long à la choisir. Tantôt il perdait un bras, tantôt une jambe. Même, durant une pause, s'étant éloigné de ses camarades, il ferma les yeux, se guidant à tâtons pour voir « comment cela serait » s'il était aveugle.

Mais, vers onze heures, comme on s'attablait, Crochet surgit, les deux bras en l'air :

— Fausse alerte ! J'avais confondu l'état des départs et celui des voies. On s'en va tous voir passer les trains. Et c'est le filon.

M. Bille pinça la bouche :

— Tant pis ! Nous n'étions pas plus manchots que d'autres !

Mais Crochet avait dans le ventre un autre potin. Il conta, les yeux plissés, en baissant la voix, que le commandant avait une petite amie. Une jolie gueuse, oui, mais effrontée. Le pire, c'est qu'elle venait à la Place, y faisait scandale...

L'indulgent Marotton se tenait les côtes. Mais Bille ne rit pas. Rouge d'indignation, il tendit le poing :

— Et dire que nous nous faisons tuer pour ces bougres-là !...

UNE LETTRE

« Pont-sur-Loir, le 26 avril.

« Mon cher Gaspard,

« J'ai reçu ton mot. Tu m'étonnes beaucoup en m'annonçant ton départ au front. Notre cher Jean, que j'ai vu hier, m'assure que tu n'as rien à redouter de ce côté-là. Les instructions sont formelles à ton égard. On ne doit pas te fatiguer. Je compte donc sur ta bonne humeur pour te soumettre avec patience aux petites corvées que t'imposera le Gouvernement.

« A propos de notre Jean, je suis fort inquiète. Le pauvre ami se tue de travail. Figure-toi qu'à la Préfecture les deux tiers du personnel sont mobilisés. C'est sur Jean que tout retombe, et il doit faire, lui seul, la besogne de cinq. Il n'arrête pas. Et jamais une plainte. L'autre dimanche, il me confiait : « Toujours sur la brèche... Je défends la

tranchée à ma manière. » Ah ! ce serait fort si ces messieurs ne le récompensaient pas comme il le mérite.

« A part ça, mon cher Gaspard, tout va bien ici. Je t'avouerai cependant que Rosette a cassé l'une de tes pipes en faisant la toilette du cabinet. Après ce coup, l'idiote a ramassé les morceaux en disant qu'elle voulait en faire des souvenirs. Il est des moments où je me demande si cette fille est folle.

« Une fois de plus, dans cette occasion, notre cher Jean a montré son cœur. Il m'a dit : « Belle-« maman, je remplacerai la pipe », et il compte t'en offrir une neuve quand tu viendras en permission. N'en parle pas. C'est une surprise. Mais j'ai voulu que tu le saches tout de suite pour apprécier, comme moi, cette délicatesse.

« Tes amis se portent bien, sauf Rudail, qui a pris rhume en faisant manœuvrer les petits garçons. Je dois te dire, à ce propos, que les boys-scouts sont insupportables. Sous prétexte de guerre, ils vous lancent des pois secs à la figure et, l'autre jour, ils ont dérobé à l'étalage de Chantevieille une citrouille qu'ils ont mise ensuite dans le bénitier. Nous avons tous été bien impressionnés par ce sacrilège.

« J'ai gardé pour la bonne bouche la meilleure nouvelle. Moute a sa troisième dent. La mignonne a beaucoup souffert. Mais elle est comme son père. Elle supporte le mal avec un courage à tirer des larmes. D'ailleurs, elle a tout de Jean : le front, le nez, la couleur des yeux. Et, avec ça, d'une intel-

ligence !... C'est un vrai bonheur pour la famille de posséder une enfant pareille. Si tu n'étais pas un peu païen, je te demanderais de dire quelques dizaines en son intention.

« C'est à peu près tout. Ah ! j'oubliais ! Mlle Chauvelin a raccommodé six paires de chaussettes. Avec les huit que j'ai mises dans ton baluchon, ça fera quatorze. Veux-tu que je te les envoie par colis postal ? J'y ajouterai quelques bougies que tu feras fondre dans tes souliers. Jean m'a dit que, sans doute, pour vous occuper, on vous ferait marcher un peu. Il ne faut pas que les ampoules te gâtent ces petites promenades. Accuse-moi réception des bougies et des chaussettes. Je t'embrasse bien. »

« Ta femme affectionnée,

« Julienne Bille. »

M. Bille lut cette lettre et prononça :

— Il est un point où l'inconscience touche à l'infamie.

LE POSTE 4

De loin, c'est un frelon engourdi par la pluie d'avril...

Sous le ciel maussade, la campagne ruisselle. Il pleut sur la route grise, les pommiers roses, les haies vaporeuses. Il pleut sur la rivière criblée d'étoiles, sur la rampe indécise des coteaux boisés, sur l'ardoise ou le chaume des maisonnettes éparpillées dans les colzas, dont la nappe jaune éclaire le ciel triste.

Approchez-vous. Le frelon grossit. Vu à la loupe, c'est un homme, un gros petit homme dont la tête rouge, coupée d'une forte moustache, jaillit fièrement d'une lévite feuille morte.

— Chien de temps, dit cet homme, mais je ne fondrai pas !

Et, très crâne, le flingot sur l'épaule, il arpente le secteur à petites foulées.

Ah ! cette fois, ce n'est plus le Bille encaserné, sottement inutile. Adieu le dépôt, la mangeoire, le

Lion-d'Or, les bonnes vicieuses du café Moussard. Adieu! ville niaise encrassée dans ta torpeur ! Adieu ! fief ridicule de la jument noire ! Nous sommes en guerre, sacredié... Si vous en doutez, ah ! regardez Bille !

Il s'en va, le long des rails, bouffi d'orgueil, sous les lames métalliques d'une pluie printanière. Il s'en va droit, sans peur, comme ceux du Mort-Homme ou de Carency. Et seul, tout seul, il s'écoute parler :

— Je suis toujours partout sous l'œil de mes chefs.

Voilà une phrase qui devrait faire le tour de la France.

C'est la première garde. M. Bille est très fier de sa fonction et de la confiance qu'on lui témoigne :

— Un secteur ! murmure-t-il... j'ai un secteur !

A lui ce bouquet de peupliers dont les quenouilles grelottent au vent d'ouest ; à lui, ces herbages lustrés par l'eau du ciel et ces touffes d'osier blotties entre le ballast et la rivière. A lui encore le pont fragile qui enjambe sans prétention un ruisseau des prés.

Bille, l'œil attentif, parcourt son secteur. Et il prend en pitié les hommes du dépôt. — « Des pantouflards... Des jean-foutre. Et ça croit faire la guerre !... Pauvres imbéciles ! »

Lui descend jusqu'à l'oseraie où, gauchement, il s'écroule sur la terre glaiseuse. Mais, relevé aussitôt, il larde le fourré de sa baïonnette :

— Tiens, saleté... tiens, tiens... Sors donc, si tu l'oses.

Rien ne bouge, hormis peut-être un campagnol ou quelque belette, et Bille crotté, mais plein de zèle, reprend sa faction sur le talus.

Il atteignit le petit pont, descendit sous l'arche. Cette fois encore, le pied lui manqua, et il faillit piquer une tête dans la cressonnière. Là non plus, d'ailleurs, les Boches intimidés ne se montrèrent pas. Et M. Bille, un peu las, s'appuya contre un poteau du télégraphe. Il explorait du regard son domaine tranquille. Un vague attendrissement lui noyait le cœur. « Ma rivière — mon petit pont » soupira-t-il. Peu à peu, oubliant sa mission grandiose, M. Bille redevenait un propriétaire...

— Me v'là, vieux.

On le relevait. Son successeur, un lebel à bout de bras, gesticulait dans la grisaille.

Bille rentra, mais sans hâte, comme un homme qui, péniblement, s'arrache au devoir. Pourtant sa première garde l'avait fourbu, il tirait la jambe.

Au poste 4, ces messieurs avaient reçu les journaux et les dégustaient. Bille prit l'une des feuilles et courut aussitôt au communiqué :

... Actions de détail... Rien à signaler...

Ça lui suffisait. Il rejeta le journal d'un air dégoûté :

— Mais, qu'est-ce qu'ils f... donc, sacrebleu, qu'est-ce qu'ils f... donc ?

*
* *

Le poste 4 était établi dans une grange qui s'accotait contre le remblai. Ce bâtiment dépendait d'une ferme voisine. Et les pommiers en fleurs, délicatement roses, donnaient, malgré la pluie, un air de fête à ce coin rustique. Aux alentours grouillaient des bêtes familières. Un coq gaulois haut perché sur ses ergots d'or menait à la provende un harem de poules... Plus loin, des canards s'ébrouaient autour d'une mare piquée de joncs bruns. On voyait encore évoluer deux porcelets déjà pansus dont la chair tremblante évoquait les délices du réveillon. Et, passé la rivière entre deux grandes flaques de colza doré, le cheptel pensif broutait l'herbe fraîche.

Mais, si avenante que fût la ferme avec bêtes et pommiers, la jeune fermière l'était encore plus. Bidot l'avait jugée du premier coup d'œil :

— Un p'tit bout de femme qui claque de passion.

Elle était rose, la fermière, rose comme les pommiers et les porcelets avec une source de cheveux blonds qu'elle tordait en casque. Son « homme » était prisonnier depuis Charleroi, et elle contait naïvement sa peine :

— On s'était marié le 12 juin, juste un mois avant mes dix-neuf ans... On s'aimait bien, vous savez... Et pis tout...

Elle repartait, un poing sur la hanche :

— J'ai pleuré mon soûl... Fallait voir... A croire qu'il avait plu sur mon oreiller.

Mais, à présent, la petite fermière ne pleurait plus. Elle riait au contraire, — non qu'elle oubliât son mari, — mais elle était jeune, si jeune... Avec cela, point lourdaude, presque fine pour une paysanne et ne redoutant pas la plaisanterie. Un corsage en grosse toile moulait son buste, et, comme deux agrafes avaient sauté, on apercevait dans l'échancrure des rondeurs laiteuses. Elle tournicotait, leste et joyeuse, dans le claquement de ses gros sabots. Elle fit garnir la grange de paille fraîche par ses vachères, et elle s'esclaffait :

— Tous ces hommes chez moi !... Ah ! qué rigolade !

Tandis que Bille et Marotton faisaient avec elle un brin de causette, le sergent Bidot rassemblait sa troupe :

— Mes gas, c'est pas d'tout ça... L'Etat nous fiche cinquante sous par jour pour vivre en popote... Faut se dégrouiller...

La « popote », mot magique qui avait un goût de bombance et de liberté. A l'insipide gamelle, la République substituait ce régime privilégié. Quelques vieux n'y pouvaient croire. L'un d'eux, tout blanc, édenté, secoua la tête avec ravissement :

— Cinquante sous !... Moi, j'mange pas pour cinquante sous... C'est tout benef... C'te guerre, — y a pas à dire, — c'est un vrai métier.

Sur l'avis de Sauveterre, on fit deux popotes. La

première, le nº 1, réunissait les aristocrates. La seconde, le nº 2, groupait les paysans moins raffinés et plus économes. Par tactique, cependant, ces messieurs s'adjoignirent le sergent Bidot. Mais il restait l'invité comme au Lion-d'Or et partageait le fastueux ordinaire sans délier sa bourse.

On nomma Sauveterre chef du nº 1. Ce magistrat avait une surprenante faculté d'organisation. Le premier jour, il s'excusa :

— J'improvise, mais laissez-moi faire... Demain, tout marchera comme sur des roulettes.

Il avait dit vrai. Dès l'après-midi, le poste 4 fut pourvu d'une cuisinière ramenée de la ville. Mais le juge ne lui confiait que la grosse besogne. Lui-même mettait les plats en train, les surveillait, les dégustait, puis, le long du repas, quêtait des éloges :

— Qu'en dites-vous, Bille ?

— Ça, mon cher, c'est du nanan.

Et l'homme grave se rengorgeait, gardant pour lui, d'ailleurs, le secret des quenelles ou de la sauce verte. Bidot, surtout, était enthousiaste. Il poussait des exclamations qu'approuvait Bille, mais très discrètement, sans perdre un pouce de sa dignité.

Le premier jour, on dressa la table sous un hangar au milieu des socs rouillés et des bottes de paille. Mais, le lendemain, comprenant à qui elle avait affaire, la patronne offrit à ces messieurs une salle à la ferme. A la bonne heure ! On était bien

dans cette pièce intime que chauffait, dès neuf heures, le soleil d'avril. Les jours frais, on mettait une bûche dans l'âtre. C'était un bonheur, après la faction, de tendre sa jambe à la flamme joyeuse dont le reflet dansait dans la panse du bahut ciré. Puis on prit l'habitude d'inviter la petite fermière à l'heure du café. La jeune femme s'asseyait sans façon entre ces messieurs et accueillait les gaudrioles avec un rire sain.

*
* *

— Ah! mes enfants !

— Qu'y a-t-il, Crochet ?

Autour de la soupière, un frisson passa. Avec cet homme, on n'était jamais tranquille. Il avait une tête de vieux gamin, barrée de rides, que déplaçaient des tics agaçants. Provoquer l'angoisse était pour lui comme une volupté.

— Voilà, dit Crochet. Il paraît que des espions boches, venus en automobile, ont torpillé le viaduc d'Avon.

— Avon ?... Près de Paris ?

— Juste... Mais, vous frappez pas. Le coup est manqué. Le malheur, c'est que les G. V. C. ont pris de la belle manière. Deux pauvres types, des pères de famille, brûlés à bout portant, sans qu'ils aient eu le temps de se retourner

— Morts? questionna Marotton.

— Un peu. L'embêtant, c'est que les gredins ont pu filer dans leur sale voiture.

— Vous dites? bégaya Bille... Mais... mais... ce n'est plus la guerre.

— Bah! observa le juge philosophiquement, on risque partout.

— Partout!... Vous en avez de bonnes... Alors, vous ne protesterez pas si, demain, une brute quelconque vient m'assassiner?

— Que voulez-vous que j'y fasse?

Bille s'animait :

— C'est ignoble!... On devrait saisir les neutres. N'est-ce pas, Bidot?

— P'tete ben, fit le sergent.

Crochet ricana :

— Les neutres!... Ah! mes amours!... Ils se battent l'œil de toutes nos histoires.

Bille avait pâli. Les cèpes « bordelaise » lui semblaient amers. Et deux gobelets du Saint-Estèphe prôné par le juge ne purent raccrocher son cœur en détresse.

— Ainsi, ruminait-il, on massacre les G. V. C. Quel gâchis! Mais il fallait tout prévoir avec cette guerre-là.

Triste garde en vérité que celle qu'il prit à dix heures du soir. C'était pourtant une délicieuse nuit du début de mai, tiède, parfumée, vibrante de grillons et comme tissée d'un brouillard rose par la lune montante. Mais Bille remâchait sa désillusion. Evidemment, pensait-il, le coup d'Avon n'était qu'un début. Demain, après-demain, des automobiles chargées d'espions attaqueraient traîtreusement tous

les ouvrages d'art. Bientôt, ce serait le tour de son petit pont. Et, soudain, il eut la vision très nette d'un Boche sanglé, monoclé, qui braquait sur sa poitrine un browning énorme.

— Le jour, passe encore, se disait-il... mais c'est la nuit !

Autour de lui, cependant, tout était tranquille. Nul bruit de moteur suspect ne troublait l'air calme, et l'eau glissante froufroutait doucement entre les roseaux. N'importe ! Son ressort était brisé. Il souhaitait tout bas une paix blanche qui le rendrait à son foyer ou simplement son renvoi au dépôt, une humble fonction de scribe qui le mettrait à l'abri des risques. Même une pensée le traversa. Pourquoi n'écrirait-il pas à son triste gendre? Mais il se raidit :

— Non... pas cette humiliation !... Plutôt la mort !

La mort ! Dans les touffes d'osier, derrière le remblai, elle le guettait, peut-être, à cette heure sinistre. Et ce qu'il redoutait, surtout, c'était le voisinage de son ouvrage d'art. Très prudent, il se mit à bonne distance du petit pont qu'il devait garder. Appuyé contre un poteau, l'arme au pied, il laissa de cette façon couler ses deux heures. Marotton, en venant le relever, le trouva transi. Avant de s'éloigner, M. Bille pressa la main de son camarade :

— Surveille le pont, mon vieux... Je n'en dis pas plus...

LE FOYER DE GUERRE

— L'affaire du viaduc, une blague du planton, révéla Crochet, le surlendemain. Mais j'ai passé la semaine à cet animal.

Bille rougit de colère :

— Comment, une blague ! C'est honteux, monsieur Crochet, de vous faire l'écho de pareils potins !... Que diable, on contrôle ses informations... Vous auriez pu impressionner tous ces braves gens de la popote !

— Ça va bien, dit le cycliste en clignant un œil.

Bille se montait :

— Non, ça ne va pas bien... Vous irritez bêtement les nerfs de l'armée.

Réflexion faite, cependant, M. Bille se montra satisfait de cet épilogue. Et il tendit à Crochet une main indulgente.

Et, de nouveau, ce fut la vie monotone, à cela près que Bille, désormais tranquille, exagéra son zèle de soldat. Il protestait contre un laisser-aller

qui lésait, affirmait-il, les intérêts de la discipline. Dix minutes avant sa faction, il était sur la brèche, grondant, harnaché, prêt à larder l'ennemi de sa baïonnette.

— Vous en faites donc pas, conseillait le juge.

— Et si je veux m'en faire, répliquait le petit homme tout bouffant de rage.

Bidot s'interposait avec bonhomie. Parfois, un grand rire muet bridait ses yeux jaunes. Bille adorait le sergent. D'abord, c'était son chef. Et puis ce caractère de bon vivant lui plaisait beaucoup. A force d'aimer Bidot, Bille déraisonna :

— Comme dit le sergent ! déclarait-il, en laissant tomber son poing, à la manière du brenn qui jetait dans la balance une pesante épée.

En fait, Bidot ne disait rien, mais ce perpétuel « Comme dit le sergent ! » flattait l'homme, qui tordait sa moustache et toisait ces messieurs avec suffisance. D'autre part, réfugié derrière cette autorité, M. Bille ne prenait plus la peine de mâcher ses mots. A l'aide de « Comme dit le sergent », il dégonflait sans ménagements les prétentions de la bourgeoisie. Parfois, d'ailleurs, Sauveterre répliquait. C'étaient alors de belles joutes, où magistrat et tribun s'empoignaient rudement.

Bidot, les dents sur la pipe, écoutait la discussion sans bien la comprendre. Mais Bille l'y mêlait avec véhémence :

— Regardez le sergent... C'est une victime du patronat.

Cette fois, Bidot ôtait la pipe de sa bouche et crachait par terre :

— Des cochons, oui... des beaux cochons...

La petite fermière survenue avec le café dissipait l'orage. Sauveterre faisait deux doigts de cour à la paysanne. De ceci encore, Bille était jaloux. Mais il dissimulait cette jalousie sous l'apparence d'un parfait dédain.

— Oh ! faire la guerre de cette façon-là !

Bidot clignait un œil :

— L'est gentille quand même.

Puis, aussitôt le souvenir de sa Léontine lui rongeait le cœur. Et M. Bille, toujours délicat, respectait pieusement cette mélancolie.

L'amitié grandit entre les deux hommes. Ce qui étonnait Bille, c'est que, détenteur de l'autorité, le sergent Bidot n'en abusa pas.

— Mon cher ami, lui déclarait-il, vous êtes un modeste.

— Moi !

— Dame !... Vous n'avez même pas l'orgueil de vos galons.

— C'est rien que ça, monsieur Bille.

Monsieur Bille ! C'était la première fois que le sergent appelait « monsieur » un simple « bonhomme ». Bille fut très ému. Evidemment, le prestige de l'intelligence le mettait à part. Il s'imposait à Bidot, comme il s'imposait naguère à la clientèle du café Gendron.

Le sergent cultiva cette sympathie. Souvent,

quand Bille était de garde, il allait le rejoindre sur le talus. Et le petit homme défrichait complaisamment cet humble cerveau. Tantôt, c'était un cours d'histoire, d'impressionnantes révélations sur les débordements de la monarchie ; d'autres jours, M. Bille philosophait, dévidait de mémoire une ou deux pages de « Frappe... mais écoute ». Ce ronron savant éblouissait Bidot, qui hochait la tête :

— C'est des affaires... ça.

L'homme avait chaud. L'attention gonflait sur ses tempes les ruisseaux des veines. C'est que ce diable de Bille ne plaisantait pas.

— Après la guerre, sergent... vous verrez.

Que verrait Bidot ? M. Bille lui-même n'eût pu le dire. Mais enfin, le sergent verrait quelque chose, il en était sûr. Et l'horizon prenait soudain un air de menace. Les coteaux bleus semblaient de grandes vagues prêtes à déferler. Même la brise tiède qui moirait la nappe éclatante des colzas avait un goût de fièvre et d'insurrection.

— Ce qui vous manque, sergent, c'est la poigne, repartait Bille. Moi, à votre place, je n'autoriserais pas toutes ces galipettes.

Les « galipettes », dans l'esprit de Bille, c'était le sans-gène avec lequel ces messieurs pratiquaient la garde. Après trois semaines d'expérience, « ils ne s'en faisaient plus », comme disait le juge. Et cette sorte de renoncement exaspérait Bille. Sauveterre, à présent, lisait le journal. Marotton chassait les coléoptères. Bille ne dérageait pas. On sa-

botait la guerre, tout simplement. Ah! c'était du propre!

Il avait pris, en manière de protestation, un air concentré. Mais le sergent ne s'échauffait pas :

— Qu'voulez-vous qu'j'y fasse? disait-il.

Un beau jour, Sauveterre déserta la grange commune. Il avait pris, sans crier gare, une chambre à la ferme.

— A la ferme, s'étrangla Bille... A la ferme!... Je vous parie bien qu'il n'y couche pas seul, à cette ferme-là.

C'était, en effet, l'avis de Bidot. Mais il avait des trésors d'indulgence pour les amoureux. Et il s'esclaffait en claquant sa cuisse.

— Ça les tenait, dites donc!

— Et puis après! Et vous? Et moi?... Est-ce que ça ne nous tient pas tous de la même façon?

Huit jours après, Crochet, à son tour, transporta ses pénates chez le minotier. Enfin Marotton devint l'hôte de l'auberge *Au bon coin*, dont le crépissage commençait à s'habiller de glycines en fleurs.

— C'est indigne, s'insurgea Bille... Nous ne sommes pourtant pas ici pour nous amuser.

— Ecoutez, monsieur Bille, dit le sergent.

Et il annonça :

— Ma femme arrive...

— Hein?

— Ma foi, reprit Bidot, quand j'ai vu qu'on s'installait, j'y ai dit la chose. Léontine m'a répondu : « Si c'est comme ça, j'viens... » Mais,

faut tout vous dire. La petite d'ici nous offre un plumard. C'est bon comme la galette, ces créatures-là.

Bille fut suffoqué. Ainsi Bidot — Bidot lui-même — donnait un croc-en-jambe à la discipline... Mais il n'avait pas le droit de juger son chef.

— Et la vôtre? proposa le sergent... Pourquoi donc, monsieur Bille, qu'elle ne viendrait pas?

— Je vous remercie. Les circonstances ne me permettent pas de mettre à profit votre invitation.

— A votre idée.

Ce fut le dimanche suivant qu'une charrette amena de la gare voisine la femme du sergent. Léontine était une sorte de grand gendarme, aux sourcils durs, au nez en coupe-brise.

— C'est Capoue, songea Bille en serrant les poings... L'histoire recommence.

Mais, après réflexion, il dut s'avouer que, seul, il ne pourrait remonter le courant terrible. Aussi, le soir même, se mit-il en frais d'amabilités. C'est qu'il ne résistait pas au désir de plaire.

Ainsi, dans la douceur printanière, le poste 4, heureux, quasi oublié, s'abandonnait à sa destinée. Il était, dans la tourmente, un coin frais, une lumineuse oasis qu'ignoraient les foules meurtrières, que soupçonnaient à peine les trains lents, les trains « gardés » qui glissaient, en soufflant, à travers la gaze des légers feuillages.

*
* *

Non loin de là se dressait, dans un feu d'artifice de roses-trémières et de tournesols, la coquette petite maison du garde-barrière. Que de fois, tout à son amour de l'humilité, M. Bille, durant la faction, avait jeté sur elle des yeux attendris ! Aussi, dès que Marotton, infâme tentateur, lui eut révélé qu'il y aurait, à la rigueur, dans la bicoque, une chambre « pour lui », ne repoussa-t-il pas, comme il aurait dû le faire, cette proposition. Il ne l'accueillit pas non plus avec enthousiasme. Mais six semaines de grange lui avaient rompu les reins. Et, pour tout dire, il avait la nostalgie des draps frais, de l'édredon, de la solitude...

— Vois toujours, vieux... Ça n'engage à rien.

Et M. Bille, mené par une grosse femme blonde dont la poitrine roulait librement sous un caraco, vit, ce matin-là, une toute petite pièce délicieusement ensoleillée où le lit d'acajou, le papier à fleurettes disaient la douceur des nuits reposantes.

— C'est là que couche mon aînée, expliquait la femme. Mais, en ce moment, elle travaille à Paris, chez une couturière.

— Une couturière ! A la bonne heure, déclara Bille. Les femmes doivent exercer les métiers des femmes. Ne me parlez pas des médecins ou des avocats.

Il y avait dans cette affirmation de l'autorité,

quelque chose comme un jugement à portée sociale. Mais, en fait, M. Bille voyait l'aînée. Il la voyait potelée et rieuse, avec des cheveux fous et des dents superbes.

Chose bizarre ! lui qui, en entrant, avait à peine l'intention de louer la chambrette, s'y décida instantanément. Toutefois, il fit la grimace parce qu'il venait d'apercevoir, au-dessus du lit, une gravure sous verre qui représentait le baptême de Saint-Jean-Baptiste.

— Oh ! les cléricaux, souffla-t-il à l'oreille de Marotton, ils sont toujours les maîtres de nos campagnes.

Mais l'ombre, en somme, était bien légère. Tout de suite, M. Bille s'était pris pour la famille d'un bel enthousiasme.

— Les braves cœurs !... Ah ! les braves cœurs !... On se retrempe. On vit deux fois.

La famille se composait de quatre personnes. Outre la femme blonde et son mari, une manière de prince consort qui employait ses journées à fendre du bois, il y avait une fillette de douze ans assez chétive et son petit frère, un gamin geignard, mal mouché, qui traînait un bateau à roulettes dans le jardinet.

— Voici, décida Bille, la famille française...

Alors, brusquement, une pensée lui vint. Il avait trouvé le sujet d'un livre. Pourquoi, en manière de gratitude, ne célébrerait-il pas la « Famille Française » ? Et, dès le lendemain, il fut à l'ouvrage. Il

avait fait mettre une table dehors. Et là, sous l'ombre mouvante d'un pêcher fleuri, il dévidait des phrases majestueuses.

Mais, un matin, comme il travaillait, un bruit de dispute le fit tressaillir. La grosse femme, derrière le bûcher, envoyait à son époux une bordée d'injures. L'homme avertit :

— J'suis le plus fort, Isabelle.

— Ivrogne !

Une gifle sonna, suivie d'un cri bref :

— T'as donc pas honte ?... Devant le militaire !

M. Bille pâlit. L'illusion se figeait au bout de sa plume. Mais il se raidit. C'est un devoir, en temps de guerre, de se nourrir avec l'illusion. Et il acheva la phrase commencée :

« L'accord sacré défie le Teuton en marche. Dans les palais, comme dans les chaumières, il oppose à l'ouragan un roc harmonieux. »

Ce « roc harmonieux » était une trouvaille. M. Bille relut tout haut sa phrase avec enthousiasme... Devant lui, Isabelle, une joue en flammes, étalait sa lessive sur une corde tendue entre deux pommiers.

*
* *

— Ils s'abrutissent, songeait Bille qui prenait en grippe tous ses camarades.

Le mépris, chez lui, se traduisait par une moue significative. Il imitait, en serrant les dents, le sif-

flement d'une petite chaudière. Pour ces messieurs de la popote 1, ce n'était qu'un tic. Mais combien ils eussent rougi s'ils avaient pu en deviner le sens effroyable.

Bille, d'ailleurs, avait mille façons de manifester son ironie. A table, il lui arrivait de dire : « Ce poulet est divin », ce que le juge prenait pour un compliment. Mais Bille pensait : « Pauvre Sauveterre, tu ne me connais pas ! » et il souriait. Ce pâle sourire l'élevait de cent coudées au-dessus des autres. L'œuvre en puissance écrasait déjà cette banale poussière d'humanité.

M. Bille avait sa place, à droite, sous le pêcher, dont le vent tiède cueillait les derniers pétales. Il s'installait là, chaque matin, mais, — Dieu merci ! — ne travaillait pas à la grosse comme un plumitif. Il lui arrivait même parfois de ne rien écrire. C'étaient les jours où trop d'idées se pressaient aux portes. Alors M. Bille se renversait, allongeait les jambes. Et ces heures douces bourrées de méditations n'étaient peut-être pas les moins laborieuses.

Un matin, l'éclat d'une jeune voix le fit sursauter :

— P'tite mère ! criait-on.

Précisément, M. Bille dormait. Il s'étira, frotta ses yeux vagues. Alors il eut la surprise d'apercevoir, entre deux tournesols, une délicieuse petite personne qui agitait follement une ombrelle turquoise. Bien qu'une voilette brouillât son visage, M. Bille fut à peu près certain qu'elle était jolie.

Elle portait un grand paillasson fleuri de pivoines et, des deux côtés du chapeau, des mèches blondes ruisselaient à la débandade.

— P'tite mère !... P'tite mère !...

La grosse femme accourut, gloussante de tendresse.

— Fifine !... Toi !... C'est-il possible !

Mais devant une robe en jersey gris-perle, elle eut un recul :

— Faut pas te salir !

Et les mains derrière le dos, presque respectueuse, cette mère appliqua sur les joues roses deux baisers pesants.

La sœurette, à son tour, était accourue. On lui fit la leçon :

— Y touche pas, Nenette... Un baiser... et ouste !

Mais le père n'eut pas ces délicatesses. Il empoigna la chose fragile et, en propriétaire, mordit au gâteau.

Par convenance, l'écrivain-soldat n'avait pas bougé. Il vit le groupe osciller, hésiter, puis, tout à coup, s'avancer vers lui ; très ému, il souleva gravement son chapeau de paille : la mère présenta :

— C'est not' militaire.

— Bonjour, m'sieu, dit la jeune personne, en offrant sa petite main avec un sourire.

Et elle ajouta :

— Vous savez... gardez ma chambre... On s'arrangera... quoi !

A la bonne heure, ce n'était pas une mijaurée, une de ces pimbêches qui pincent les narines. Gentiment, elle avait relevé sa voilette, et son visage nu était une merveille. Doté d'une toute petite bouche, il avait encore une rondeur d'enfance. Sous les sourcils minces, de grands yeux brillaient, des yeux gris vert, mobiles et futés comme ceux des jeunes chattes.

— Mademoiselle, balbutia Bille, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance !

Son cœur battit. Il songea :

— Sacrebleu ! C'est autre chose que Mme Bidot.

— Que je ne vous dérange pas, continua Fifine. Faites votre courrier... A tout à l'heure, monsieur le soldat.

Et, pivotant sur ses talons-aiguilles, elle s'enfuit, d'un jet, comme une antilope.

— Mon courrier ! pensa Bille un peu vexé... Elle a donc cru que c'étaient des lettres.

Il ne put, d'ailleurs, reprendre la plume. Au-dessus du petit jardin, l'azur printanier épandait sa joie. Aussi loin que les yeux portaient, la campagne verte avec les taches roses des vergers condensait une impression de bonheur immense... Oui, vraiment, à cette heure, malgré la guerre, il y avait encore des privilégiés...

AMOUR

La matinée était radieuse. Accoudé sur sa table en bois blanc et, d'une main distraite, balançant la plume, M. Bille s'absorbait dans la contemplation d'un pavot rouge qui hochait une tête fiérotte au-dessus des lattes de la palissade.

A dix heures un quart, Fifine descendit.

Elle portait un saut de lit feu qu'une cordelette de soie blanche pinçait à la taille. Ce vêtement lâche laissait demi-nus des bras potelés que trouaient au coude des fossettes puériles. A travers l'étoffe, le soleil jouait, dessinant la lyre des hanches et le buste souple. Mais ce que Fifine avait de plus extraordinaire, c'étaient les cheveux. Librement épandus, gonflés d'air vif et de lumière, ils donnaient à la jeune personne une grâce sauvage qui empoigna Bille.

— Bonjour, le militaire, dit Fifine en tendant au G. V. C. une petite main grasse.

Elle souriait, la bouche entr'ouverte, et, sous la

lèvre exagérément frottée de raisin, on voyait luire des dents malicieuses :

— Du courrier... toujours ? questionna-t-elle... Ça ne vous cramponne pas ?

— Ça n'est pas du courrier, rectifia M. Bille... J'écris un livre.

— Vrai ! s'étonna Fifine... Eh bien, vous n'avez pas l'air d'un bonhomme à ça.

Si cruelle que fût cette phrase, M. Bille l'absorba sans un froncement. Déjà le charme de Fifine avait opéré.

— Moi, j'aime les bouquins, reprit l'enfant... Mais faut qu'on rigole. Est-ce qu'on rigole dans votre machine ?

— On ne rigole pas positivement.

— Tant pis ! dit Fifine en tirant la langue.

Au dedans, Bille jugea :

— Ça doit être une femme légère... Mais, nom d'un chien, elle est faite au moule.

Et, soudain, une bouffée d'espoir lui chauffa la tête. L'aventure, après tout, était bonne à prendre.

— Je vois, dit-il en clignant un œil, je vois, mademoiselle, que vous n'avez pas trop peur de la rigolade.

— Faut pas s'y fier, affirma Fifine.

Elle appuyait cette déclaration d'un petit coup de mâchoire très décidé, ce qui rendit M. Bille perplexe :

— Après tout, pensa-t-il, c'est peut-être une innocente... Hardie en apparence, mais très pure au fond.

Fifine, cependant, avait pris une chaise et s'était assise en face de Bille. Tout en regardant le G. V. C. dans le blanc des yeux, elle l'interrogea :

— Vous êtes marié ?

— Je crois bien, répondit Bille.

— Et... elle est jolie ?

— Hein ?

Il songeait, ahuri :

— Est-ce que ça va recommencer... comme avec Bidot?

Fifine insista :

— Je vous demande si elle est jolie ?

— Oh ! mademoiselle ! jolie — ce n'est pas le mot. — On peut dire surtout... qu'elle a du charme.

Et M. Bille ajouta très modestement :

— Vous comprenez... c'est ma femme... elle n'est plus toute jeune... D'ailleurs, moi-même...

Fifine brusqua :

— Ne vous plaignez pas... Vous êtes conservé.

M. Bille rougit. Le compliment de Fifine lui était assez désagréable. Mais, avec cette guerre qui divisait les hommes par catégories, il n'était pas aisé de cacher son âge.

Tout à coup, ses yeux grossirent, la tremblotte le prit. Il venait de s'apercevoir que Fifine n'avait pas de bas. Mais celle-ci, ayant surpris ce regard, abattit sa jupe :

— Faites pas attention, dit-elle en riant. Chez soi, faut pas se gêner... Pis c'est la guerre, bon Dieu d'grogne !

— Bon Dieu d'grogne !

— Oui, c'est mon petit mot. Toutes les demoiselles de Sevin et sœur ont leur petit mot.

— C'est donc ça, dit M. Bille en hochant la tête.

Et il proclama :

— Vous êtes tout à fait originale.

— Oh ! vous ne me connaissez pas encore, repartit Fifine en tirant la langue... Au bout de huit jours, je vous dégoûterai.

— Vous ! s'insurgea Bille. Ah ! — bon Dieu d'grogne ! — je voudrais le voir !

*
* *

— J'aime Fifine, s'avoua M. Bille le surlendemain, au retour d'une visite à son petit pont.

Et, s'étant fait à lui-même cette déclaration, il prit dans sa cartouchière une glace de poche et s'observa sans trop d'indulgence :

— J'ai des rides, conclut-il... Mais, à mon âge, c'est inévitable.

Les rides, d'ailleurs, lui allaient fort bien. Chacune d'elles était un paraphe qui attestait son intelligence. Mais Bille n'était pas qu'intelligent. Il se plut à constater que le grand air, — les fatigues aussi, — en allongeant un peu ses traits, avaient virilisé sa physionomie. Il avait positivement l'air plus jeune qu'avant son départ. Et, pour affirmer cette jeunesse, il s'exerçait à jeter l'arme sur l'épaule d'un petit coup sec, ou

bondissait, comme une sauterelle, d'un bout à l'autre de son secteur.

— J'aime Fifine...

Cet aveu-là, Bille ne le faisait qu'aux hirondelles du télégraphe et aux églantiers, dont les boules roses moussaient le long de la voie. Mais, au dedans, c'était l'éclairage d'un palais des mille et une nuits. Alentour, Bille ne voyait que le désert, l'existence médiocre des G. V. C. qui ne valait guère mieux, en somme, que celle qu'il menait depuis trente ans dans sa petite ville.

Par ricochet, la popote et ses hôtes lui firent horreur. Même Bidot cessa de l'impressionner. C'était Léontine qui avait tué cet homme dans l'esprit de Bille. Et que dire du magistrat et de la fermière ? Ceux-là ne se gênaient même plus, affichaient leur liaison avec impudeur. Aussi, dès le dessert, M. Bille écœuré prenait-il la fuite. Il arrivait chez la garde-barrière à l'heure du café. La famille lui faisait place, et la radieuse Fifine versait le breuvage. Bille et Fifine, tout en sirotant le moka brûlant, échangeaient des « mots », jouaient la double entente avec une virtuosité qui eût fait rougir tout le cantonnement... Mais, pour les gardes-barrières, ces plaisanteries ne faisaient que témoigner de la bonne humeur de la France en armes. D'ailleurs, M. Bille avait du tact et, au rebours de Fifine, dont l'effronterie candide perdait la mesure, il enveloppait toujours le mot cru dans une papillote.

Ces rapports, assurément, développèrent peu à

peu leur intimité. Mais ce qui les rapprocha davantage encore, ce fut le chapitre des confidences... Car Fifine, parfois, était sérieuse, et il y avait de la mélancolie dans son bavardage.

Ainsi, un beau matin, elle avoua tout net à Bille que, jusqu'à quinze ans, sa mère la battait.

M. Bille gémit :

— Vous!... Madame votre mère.

La jeune personne haussa les épaules :

— Pas la faute de m'man... Elle a toujours eu dans son intérieur un petit truc qui n'en finit pas de dégringoler. Seulement, vous comprenez, j'en ai eu assez. Et puis, l'été de mes quinze ans, j'ai eu la chance que Mme Sevin a loué le château. Juste, elle avait besoin d'une petite bonne... Je suis entrée chez elle. Elle ne m'a pas trouvée bête... Et voilà l'histoire.

— Madame votre mère a consenti à votre départ? questionna Bille fort intéressé.

— Oh! m'man, pourvu qu'on paye et qu'on aie des frusques.

Elle poursuivit :

— Avant la guerre, ça marchait bien. Du turbin, je ne dis pas non, — mais la patronne entendait la vie. Nous étions une quinzaine chez elle, — toutes comme ses filles.

— Elle... elle vous surveillait? risqua M. Bille, en baissant les yeux.

— Moi, dit Fifine carrément, j'me surveille moi-même. Et quand j'me surveille pas, c'est qu'ça m'fait plaisir...

— A la bonne heure, dit Bille enthousiaste... Vous avez le courage de votre opinion.

— Sûr alors... Mais quoi, ça dépend du vicomte.

— Du vicomte ?

Fifine sourit.

— Une façon de parler... C'est le petit mot de la première de Sevin et sœur.

∴

Qu'était Fifine ? Que valait-elle? Dix fois par jour, M. Bille se posait l'agaçant problème. C'est qu'avec cette extraordinaire petite personne on ne savait jamais sur quel pied danser. Tantôt exquise, tantôt boudeuse, elle virait de bord sans rime ni raison, selon les caprices d'une humeur qu'elle avait fantasque.

— C'est un produit de la guerre, décida Bille.

Et il respira. Les formules lui étaient indispensables. Du moment que Fifine était un « produit de la guerre », tout s'expliquait. — Dieu merci ! — et la jeune fille cessait d'être mystérieuse.

Ils s'asseyaient tous deux face à face, dans le courtil bourdonnant d'abeilles. Jamais, bien qu'elle fût couturière, Mlle Fifine ne maniait l'aiguille. Ces vacances que lui procurait la dureté des temps, elle les consacrait à la paresse ; le corps renversé, les yeux mi-clos, elle s'étirait, bâillait avec un parfait sans-gêne où M. Bille ne voyait qu'une délicieuse preuve d'intimité. Et la *Famille Française*, relé-

guée dans un buvard, subissait le sort de *Frappe... mais écoute*. Vraiment le philosophe jouait de malheur avec ses ouvrages.

Un matin, comme Bille descendait de garde, un spectacle inattendu le cloua sur place. Devant le passage à niveau, une petite voiture du genre dit « tonneau » était arrêtée. Et dans cette voiture, trônait, à côté d'un jeune aide-major, une Fifine empanachée et resplendissante... De loin, elle fit à Bille un signe amical, puis, ayant sauté du tonneau, vint à sa rencontre :

— Je vous félicite de cet équipage, dit M. Bille d'une voix frémissante.

— Pas ? fit la jeune fille... C'est Paul qui m'a fait faire une petite ballade.

— Paul !... Ah ! vraiment !

— Le fils du notaire, expliqua Fifine... Un ami d'enfance. Il est venu passer au pays une convalescence.

— C'est parfait.

Mais l'honnête Bille ne pouvait dissimuler ses sentiments.

— Tenez, dit-il, je suis un lâche... Je ne devrais pas rester ici une minute de plus.

— Pourquoi ça ?

— Vous le demandez. Ah ! Fifine !... Ah ! Fifine !

Et Bille pleura. Ce ne fut pas, à vrai dire, une crise bruyante, mais une série de petits hoquets assez enfantins.

— Grand jaloux, dit Fifine en le tapotant. Il ne faut pas vous mettre la tête à l'envers.

— Pardonnez-moi... Je suis un tendre.

— Bé oui.

Il y eut entre eux un silence embarrassé. Puis Fifine le rompit d'une façon baroque.

— Ah ! déclara-t-elle, je voudrais mourir.

— Vous ! Je ne comprends pas.

La jeune fille secoua la tête avec désespoir :

— Ecoutez-moi. J'ai un filleul, cabot aux chasseurs. Il a perdu trois cents francs au jeu.

M. Bille ouvrit des yeux égarés.

— Un filleul !... Trois cents francs ! Qu'est-ce que ça vient faire avec l'aide-major ?

— Comment, vous ne voyez pas ?

— Non.

— C'est vrai. Je n'ai pas tout dit, reprit Fifine d'une voix très sombre.

Elle parut chercher ses mots, puis avec effort :

— Voilà. Mon filleul ne peut acquitter sa dette. Et, je le connais, c'est un homme d'honneur, il se fera tuer. Alors, c'est moi qui, moralement, en suis responsable...

Bille réfléchissait :

— Pardon, questionna-t-il, à quel jeu votre filleul a-t-il perdu ces trois cents francs ?

— A la manille.

— Tudieu ! On joue gros dans les chasseurs... Au Gendron, nous faisons tout au plus des différences de trois francs cinquante.

— Possible, dit Fifine impatientée, mais vous ne montez pas à l'assaut le lendemain matin.

M. Bille baissa la tête :

— Sans doute.

— Alors, voilà, reprit Fifine. Si j'avais pu, je lui aurais immédiatement envoyé la somme, mais...

Elle avait tiré sa bourse :

— Treize francs, annonça-t-elle...

— Laissez donc, dit M. Bille un peu gêné. En ce moment, on ne paye pas ses dettes... C'est presque un devoir.

Fifine s'indigna :

— Ah bien ! vous êtes un joli coco !

— Comment ?

— Laissez-moi !... oh ! laissez-moi !

Et subitement devenue farouche :

— Heureusement que je n'ai pas eu l'imbécillité de compter sur vous... On les paiera, monsieur, les trois cents francs. L'aide-major me les donne. Seulement, je vous préviens, moi, je lui donne aut'chose.

— Autre chose, dit Bille atterré... autre chose. Je ne comprends pas... mais je crois comprendre.

— Vous avez compris, avoua Fifine en baissant les yeux.

Alors Bille éclata :

— Cet aide-major est un misérable. J'irai le souffleter malgré ses galons.

Fifine haussa les épaules :

— Gros malin !... Pour qu'on vous fusille.

— C'est juste, dit M. Bille... Mais j'écrirai... dans un journal... une lettre anonyme...

Un combat affreux se livrait en lui. Tout à coup :

— Assez de paroles, dit-il péremptoirement. C'est moi qui vous les donnerai, ces trois cents francs. Le temps d'adresser un mot au Crédit Nantais. Mais que votre filleul ne touche plus une carte. Et puis promettez-moi de rompre avec cette canaille.

— Un ami d'enfance !

— Tous vos amis d'enfance sont des canailles.

Fifine avait ôté son fastueux chapeau. D'un doigt distrait, elle peignait les plumes.

— Vous êtes terrible, dit-elle avec un soupir... Mais je ne veux pas vous faire de la peine.

Alors M. Bille prit cette jeune tête et, sauvagement, mit un baiser entre les deux yeux :

— Ecoutez-moi, avoua-t-il d'une voix chavirée... Moi aussi, je vous aime. Seulement, je suis un galant homme. Je n'exige rien. Je voudrais simplement savoir si, un jour... je pourrai espérer de vous... un don volontaire...

— Bon gros ! murmura Fifine avec un sourire.

LE CŒUR DE MA MIE

— J'ai la petite somme, annonça Bille.

Déjà Fifine tendait la main, mais le militaire n'acheva pas le geste esquissé :

— Venez me voir ce soir après la relève, proposa-t-il... Je vous remettrai ça... Et nous ferons un brin de causette.

— Comme vous voudrez, dit la jeune fille.

Les yeux de Fifine, d'abord ouverts à deux battants, se réduisirent à deux gouttes d'eau bleue. Et elle mordit le dos de sa main, ce qui, chez elle, était une forme gentille de la déception.

— Quelle chaleur ! reprit-elle... Vous devez claquer sous votre uniforme.

— Ne m'en parlez pas.

— Moi, j'ai rien là-dessous.

Et Fifine secoua joyeusement le saut de lit en fleurs.

Cette fois, M. Bille fut très ému :

— Rien, dit-il... Oh ! c'est beaucoup mieux.

Un silence passa, puis Fifine, soudain, eut un éclat brusque.

— Hé là-bas, p'tite mère, donne-moi un bain de pieds.

A cet instant, un train défilait. On voyait courir sur le talus des 75 ingénieusement camouflés qui allongeaient des gueules de sauriens. Des artilleurs étaient assis, jambes pendantes, au milieu des pièces.

— Salut, cria Fifine.

D'un bout à l'autre du train, des mouchoirs flottèrent. Fifine agita le sien avec enthousiasme. Quand le convoi eut disparu, M. Bille affirma mélancoliquement :

— Le front !... Ah ! le front !... C'était mon désir d'aller au front !

— Blaguez donc pas, répliqua Fifine.

Et, comme Bille protestait, elle réclama son bain de pieds sur le mode aigu. Cette fois, ayant entendu, la mère déposa tranquillement le drapeau roulé, puis alla chercher dans la maisonnette une large terrine pleine d'eau dégourdie. Fifine ôta ses babouches et mit ses pieds dans la terrine. Puis, relevant le saut de lit jusqu'à mi-jambe, elle affirma :

— Le front, monsieur Bille, c'est pas fait pour vous. D'abord, vous n'êtes pas plus « héros » qu'une boule de gomme. Mais quoi, tout le monde n'a pas cette vocation-là.

Bille s'insurgea :

— Je vous demande pardon... Vous vous méprenez...

La jeune personne haussa les épaules :

— Allons !... allons !...

Elle souleva ses pieds nus, les offrit à Bille :

— Sont-ils gentils, hein, ces p'tits bouts de moi-même ?

M. Bille desserra légèrement sa cravate-ficelle. Tout en souriant aux pieds de Fifine, il s'avouait qu'en effet celle-ci n'avait pas tout à fait tort. Il n'avait plus l'âge d'aller au front... Cependant, il restait jeune, d'une jeunesse extraordinaire qui l'étourdissait.

A la popote il fut distrait, mais fit honneur au poulet-cocotte dû à la collaboration du magistrat et de la fermière. L'abrutissement de ces messieurs était à son comble. Sauveterre, les sourcils graves, donnait des détails sur la cuisson. Bidot et sa femme écoutaient pieusement. Puis, au dessert, la paysanne chanta d'une voix grasseyante un air campagnard...

Derrière chez mon père,
Vole, mon cœur, vole...
Derrière chez mon père
Y-a-z-un pommier doux...

Tous ces messieurs reprenaient en chœur : « Tout doux et you », et Léontine, de sa tête de cheval, marquait la mesure.

Cet art inférieur déplaisait à Bille.

— Que ces gens sont vulgaires ! pensa-t-il tout bas.

A deux heures, il prit sa garde. Un soleil perpendiculaire inondait les voies. Il y avait du bonheur dans l'air lumineux. Sur les fils du télégraphe, les hirondelles s'égosillaient et toutes les fleurs des prés encensaient l'air tiède.

— Tiens ! médita Bille... Ça me rappelle mes fiançailles.

Tanguant un peu, son lebel sur l'épaule, il se revoyait, vingt-deux ans plus tôt, offrant à Julienne son cœur débordant. Elle était presque gentille, à cette époque, maigrichonne, sans doute, mais vive et drôlette. Il soupira :

— Ça change bien, les femmes !

Et il se dit qu'en somme la vie était brève et que c'est le fait des imbéciles de la gâcher avec des scrupules.

Puis, comme la garde s'achevait, une pensée lui vint :

— Il faut que, moi aussi, je prenne un bain de pieds.

Il notifia cette intention à la jeune fermière. Celle-ci, très complaisante, fit chauffer de l'eau et vint elle-même, derrière la remise aux outils, l'apporter à Bille.

Mais elle riait, la gredine, et, derrière elle, Sauveterre et Marotton ricanaient aussi. Même cet événement agita la popote 2. Un « bonhomme » déclara :

— Les vieux de notre âge, quand ça fait toilette, c'est que ça tourne mal.

* *
*

Dix heures du soir. C'est la relève. Marotton, au loin, détache une silhouette d'ours dans la buée lunaire. Cette nuit, tout est léger, fluide et comme pénétré d'une substance divine : le ciel nacré, les bouquets d'aunes, la rivière glissante dont le clapotis endort la pensée. Même un rossignol est de la féerie. Par moments, il jette ses notes de cristal, puis, le silence revenu, le télégraphe vibre à son tour sous l'archet d'une brise infiniment douce.

— Rien de nouveau, Bille ?

— Rien, mon cher.

— Alors, bonne nuit.

L'arme à la main, Bille s'achemine vers le poste 4. Il ne se hâte pas. Quelle délicieuse paix ! Là-bas, derrière le coteau, la lune montante flotte dans une brume délicatement rose. Sur le ballast, les vers luisants ont allumé leurs feux de bengale. M. Bille s'arrête et, par trois fois, ouvrant ses poumons, aspire l'air tiède chargé de senteurs profondes. Vraiment, la tête lui tourne un peu. Son bonheur est si grand qu'il a quelque peine à le concevoir.

Enfin, ayant déposé son fusil au poste, il se dirige vers la petite maison du garde-barrière. Tout semble dormir. Mais la clef est sur la porte, et M. Bille n'a qu'à faire jouer le pène pour ouvrir celle-ci.

— Elle est peut-être déjà là, pensa-t-il très ému.

Non. La chambre était vide. Alors, M. Bille mit ses pantoufles. Un instant il se demanda si, dépouillant la capote bleue, il ne passerait pas son veston civil. Puis il songea que l'uniforme l'avantageait. Même il garda son képi fin. Et, campé devant l'armoire à glace, sous la lueur vacillante d'une bougie, il décida qu'en somme il n'était pas mal.

Le rendez-vous avait été pris pour onze heures un quart. Fifine laissa coquettement passer la demie... Mais, comme Bille commençait à désespérer, la porte s'ouvrit. C'était bien elle. Vêtue d'un ample peignoir à grandes fleurs bizarres, elle avait mis, par surcroît d'élégance, une rose dans ses cheveux.

— Vous ! murmura Bille... Que vous êtes bonne !

Fifine, de l'index, montra le parquet :

— Chahutez pas... On est en famille...

Bille tremblait d'émotion. Il balbutia :

— J'ai pour votre famille le plus grand respect.

Il avait ruminé, durant sa faction, des phrases câlines et irrésistibles. Mais, brusquement, il perdit tous ses moyens et ne put que dire :

— Vous savez... Moi aussi, j'ai pris un bain de pieds.

— Vrai !

Ils en restèrent là. Mais Fifine, bravement, rompit le silence :

— A propos... Mon petit filleul.

— J'y ai pensé, dit Bille, en tirant l'enveloppe précipitamment.

Fifine la prit, compta les billets qu'elle glissa dans sa gorge avec un soupir. Après quoi, s'étant assise, elle déposa dans ses mains jointes son petit menton :

— Vous n'avez pas l'air bien, prononça-t-elle... Peut-être que le métier est trop dur pour vous...

— Pour moi ! protesta Bille... Allons donc !... Je rajeunis...

— Ah ! tant mieux ! reprit Fifine, mais d'un ton pâle, comme on peut dire : « Il pleuvra demain. »

Il fallait agir. D'un geste brutal, M. Bille flanqua son képi sur le guéridon. Puis, s'approchant de Fifine, il l'enlaça d'un bras enflammé...

Elle le laissait faire... Même, elle parut subir, sans trop de répugnance, un baiser goulu. Mais quand Bille prétendit pousser plus loin ses avantages, elle le rabroua :

— Mon peignoir, quoi !... Faut pas le chiffonner.

— Otez-le, mon ange.

Mais Fifine expliquait :

— C'est un crêpe de Chine de chez Larivière... Y en avait trois... On a fait un solde...

— Otez-le, répéta Bille.

— Oui, consentit Fifine, mais retournez-vous... J'ai pas l'habitude de m'éplucher devant les soldats.

M. Bille obéit. Il eût pu tricher en plongeant ses yeux dans l'armoire à glace. Par scrupule d'honnête homme, il ne le fit pas.

Un bruit d'ailes, une chute spongieuse et un petit rire.

— Coucou! dit Fifine.

Derechef, elle fut devant lui, en triple voile, cette fois, les mains croisées sur la poitrine, dans cette pose dévotieuse qu'on prête aux madones.

— Vous êtes divine, murmura Bille, en chassant du bouton une patte de bretelle.

Fifine resta muette. En triple voile, elle perdait la voix. Mais, en revanche, ses yeux avaient un éclat splendide. Elle les attacha sur M. Bille un peu tristement. Puis, soudain, elle pâlit, tâta sa guimpe, reprit son peignoir dont elle retourna fiévreusement les poches.

— Ma montre ! J'ai perdu ma montre.

— Vous avez dû la laisser en bas... vous la retrouverez, opina M. Bille dont les dents claquaient.

— Pensez-vous !... le cadeau de Mme Sevin... Faut que j'voie tout de suite.

— Je vous en prie !

— Non.

Et la petite folle, hâtivement, remmanche son peignoir. Bille s'est effondré.

— C'est lâche, dit-il. Je ne suis pas dupe... Oh ! si j'étais un Boche, vous n'oseriez pas agir de cette façon-là.

Fifine avait déjà mis la main sur le bec-de-cane :

— Attendez-moi, souffla-t-elle. Je vais remonter.

Et Bille attendit. Mais le peignoir à grandes fleurs ne reparut pas. Vers deux heures du matin,

le G. V. C. perdit tout espoir. Alors, une rage l'empoigna. Tenaillé par l'insomnie, il arpentait la chambrette comme un écureuil. Et, soudain, n'y tenant plus, il avisa le seul témoin de son infortune :

— Calotin ! hurla-t-il, en montrant le poing à l'image sous verre de saint Jean-Baptiste.

*
* *

Le lendemain, Fifine avait disparu. Mais, chose bizarre, cet événement ne parut pas émouvoir outre mesure les gardes-barrières. La grosse femme blonde étendait toujours son linge sur du fil de fer. Aux questions de Bille, elle répondit en se lamentant :

— C'que je sais, mon bon monsieur... J'ai ben du chagrin... C'est-il la peine d'élever des enfants !

— Mais enfin, madame Troussard, c'est votre devoir de faire des recherches.

— Des recherches !... Ce ne serait pas à faire, mon bon monsieur, de mêler la police à cette histoire-là.

— Je ne vous comprends pas... Après tout, votre fille est peut-être morte.

— Morte ! dit la mère.

Elle mit les poings sur les hanches et fronça le nez :

— Ah ! c'te guerre... c'te guerre !... gémissait-elle.

Bille s'exaspérait :

— La guerre n'a rien à voir avec cette affaire...

On perd une fille, on la cherche... C'est tout naturel.

— Bien sûr, allez...

— Et qui vous dit que Mlle Fifine n'est pas la victime d'un séducteur.

— Un séducteur !... Oh !...

Cette fois, M. Bille avait dépassé les bornes permises. Mme Troussard, dédaigneusement, lui tourna le dos. Alors, vibrant d'indignation, il s'en fut au père. Mais l'homme avait bu. Impossible d'en rien tirer, sinon que le Kaiser était un cochon.

M. Bille eut une crise de rage, une de ces explosions brutales qui ont des allures de cataclysme. Après quoi, ayant cru comprendre, il se résigna. Evidemment Fifine avait pris avec l'aide-major le train de Paris. Et, tout examiné, l'histoire du tilleul ne tenait pas debout. La petite gueuse l'avait roulé comme un imbécile. Mais il décida :

— Il n'y a que les gens d'honneur qui se laissent rouler.

A la colère, déjà, succédait une mélancolie teintée d'indulgence. Certaines phrases obsédaient son cerveau en ébullition. « J'ai passé l'âge des fredaines... Voici venir l'automne de ma vie. » Il se les murmurait pour lui seul, durant la faction, mais cachait jalousement son état d'âme. Même, il affectait vis-à-vis de ses camarades une gaîté étrange. C'était son orgueil, cette gaîté, que coupait parfois un mot amer, un mot à double entente, qui livrait dans un éclair son désenchantement.

LA GRANDE NUIT

Peu à peu, cependant, M. Bille s'attrista, son humeur s'aigrit. Il glissait au pessimisme, exécutait ministres et généraux en abattant sa main d'un geste énergique. Que Marotton protestât alors, il se levait, jetait sa serviette : « Vous n'êtes pas la France, monsieur », et l'on avait mille peines à le faire rasseoir.

Mais c'était surtout dans la chambrette du garde-barrière qu'il savourait sa désillusion Il lui plaisait de s'avouer : « Je me détraque » pour réagir, ensuite, sans que, d'ailleurs, il eût perdu l'appétit non plus que le sommeil dans cette aventure.

De Fitine, le père et la mère ne soufflaient plus mot. Ils adoptaient simplement vis-à-vis de Bille un ton pleurard qui ne laissait pas que d'être irritant. Et ce qui ne l'était pas moins, c'étaient les gaîtés de la sœurette, une gamine qui savait tout évidemment et dont les éclats de rire, à tout moment, piquaient le philosophe comme un dard de guêpe.

Oh ! ce mystère ! Le pis, c'est qu'à la popote ces messieurs, eux aussi, avaient un drôle d'air... Il arrivait à Bille de se demander avec une sueur froide : « Ne serais-je pas la risée de mes camarades ? » Bientôt il acquit cette certitude.

Alors le pauvre homme revint à Bidot. L'ami négligé lui apparut comme un sauveur. Il avait besoin de lui, de ses conseils, de son expérience... Et comme le sergent, un soir, l'accompagnait sur le ballast, il vida son cœur :

— Ta maîtresse ! fit Bidot en secouant la tête... Ben, t'es pas l'seul.

— Hein ? Comment ?

— Ya Marotton...

— Marotton ! Tu dis... Marotton !

— Ben sûr, quoi... Et pis Crochet... et pis tous... Ça loge en ville... aux Balances... Ah ! d'la jolie graine !

— Non... non... hoqueta Bille, en serrant les poings... Marotton... Crochet... Ça n'est pas possible...

— Comme je te le dis, affirma Bidot flegmatique, en bourrant sa pipe. C'est un p'tit métro, c'te demoiselle-là...

— Mais... mais... les parents ?

— Y savent tout... Y profitent... Du beau fumier, oui... Ousque t'es tombé, mon pauv' camarade !...

Bille n'en pouvait plus. Son cœur décroché battait comme une cloche... Mais il se contint. Et, plus fort que sa colère, un immense orgueil l'arracha du sol.

— Possible, mon cher... Mais je ne me trompe pas. Cette fille m'a aimé.

— P'tete ben, dit Bidot, qui soufflait sans émoi de courtes bouffées.

— Et cet amour-là, Bidot, tu l'ignores, tu l'ignoreras toujours... Ah ! quelle créature !... Nous avons connu des moments sublimes.

M. Bille s'épongeait le front en faisant claquer sa langue. Mais l'épais Bidot ne s'échauffa pas...

— Tout ça, jugea-t-il, c'est moins que rien... ça vous fiche la poisse... Fais donc venir ta femme. Y a qu'ça d'bon, mon vieux...

Cette fois, Bille était à bout :

— Ma femme, râla-t-il, ma femme... Non... mille fois non !... Ah ! Bidot, tu ne sais pas ce que c'est que ma femme !... Eh bien, je vais te le dire... Ma femme, c'est une toupie... une toupie... une toupie...

***

La nuit vint et Bille prit sa garde. Cet exercice, maintenant, était devenu pour lui une simple fonction administrative. Tant d'événements avaient surgi qu'il en oubliait la guerre et que celle-ci n'accompagnait plus que comme une basse en sourdine le chant de son cœur.

Appuyé contre un poteau télégraphique, il observait distraitement la campagne nocturne. Au loin, des coteaux dessinaient leurs silhouettes sur le ciel

bleuâtre. Dans la plaine, deux villages encore allumés semblaient réfléchir les constellations.

M. Bille rêvait. De temps en temps, par acquit de conscience, il jetait un vague regard sur le petit pont.

Soudain, il tressaillit. Là-bas, derrière les saules, une forme bougeait. Cela rampait, se dissimulait, pour reparaître un peu plus loin, à travers la gaze d'un brouillard perfide.

— Hein ! murmura-t-il.

La guerre venait subitement de réapparaître. Un moment, Bille eut l'indigne pensée de battre en retraite. Mais chez cet homme, tout, même la terreur, était raisonné. Il jugea donc que, s'il ne raisonnait pas, il n'aurait pas peur.

— Qui vive ? lança-t-il.

Par prudence, il avait mis un genou en terre. Le doigt sur la détente, il guettait « la chose ». Rien ne bougea plus. Peut-être avait-il été le jouet d'une illusion. Mais, à trente pas, de nouveau des branches s'agitèrent. En même temps, une masse considérable émergea de l'ombre. Plus de doute, cette fois... Les Boches étaient là. Encore un bond — un seul petit bond, et ils atteindraient le talus où couraient les voies.

— Halte-là !... ou je fais feu !

La « chose » n'obéit pas. Alors, M. Bille, bravement, pressa la détente, puis, ayant fermé les yeux, attendit la mort. Elle ne vint pas... Machinalement, le G. V. C. saisit le sifflet qu'il portait au cou, jeta dans la nuit le signal d'alerte.

Mais le coup de feu avait déjà réveillé le poste. Les hommes accouraient.

— Bille, mon vieux, ousque t'es ? héla le sergent.

— Présent ! dit une voix.

— Blessé ?

— Je ne sais pas... je crois que non, répondit Bille, qui s'était aplati dans l'herbe et ne remuait plus.

— Mais eux... où sont-ils ?

— Ils ont leur compte.

Bille se relevait, on l'entoura.

— Enfin... sur quoi avez-vous tiré ? questionna Sauveterre.

— Je ne sais pas bien... mais c'était énorme.

Et il désignait d'une main molle le bouquet d'osiers.

— Là... là...

— Une patrouille, les gars, commanda Bidot.

Cinq hommes s'offrirent pour l'expédition. M. Bille s'était rassis. Marotton lui flatta l'épaule d'une tape affectueuse.

— Vous avez eu la frousse, dit-il gentiment.

Bille ne protesta pas.

— Dame... mettez-vous à ma place. Tout seul, la nuit, avec des gredins... N'empêche que j'ai lâché mon coup de fusil.

Les cinq hommes s'effacèrent dans la vapeur qui montait des prés. Entre soi, à voix basse, on rappelait l'affaire du viaduc d'Avon. Puis il y eut un cri brusque et, de nouveau, le sifflet appela :

— Allons-y, commanda Sauveterre.

Bille protesta :

— Pas moi... Je ne peux plus. J'ai le système nerveux en capilotade.

A cet instant, un homme détaché de la patrouille accourait vers eux. Il cria de loin, d'une voix essoufflée :

— Un beau coup, oui... C'est une pauv' vache qu'il a zigouillée.

Sauveterre ricana :

— Une vache, Bille... vous entendez... Bon, voilà qu'à présent vous chassez les vaches !

A mille lieues du réel, Bille écarquillait des yeux insensés :

— Une vache... oh ! non. Ne vous y fiez pas.

On dut l'amener devant sa victime. Mais, si les « aristos » claquaient de gaîté, la popote 2, celle des paysans, ne contenait pas son indignation. C'étaient des jurons, des poings levés, toute la fureur d'une race dressée contre Bille.

— T'es pas marteau, l'frère... tuer une vache !... Ah ! cré bon sang, si c'était la mienne !

— Empaillé !

— Saltimbanque !

Aux injures, M. Bille opposait une raison têtue :

— La consigne est formelle... On ne doit pas s'approcher des voies.

— Pas pour les vaches, ta consigne, espèce d'andouillard !

— Ah ! messieurs, de grâce !...

Il n'en pouvait plus. A la haine subite de la popote 2, s'ajoutait la désapprobation plus courtoise, mais très énergique, de ses camarades. Sauveterre déplorait que, de cette manière, il eût fixé l'attention du commandant sur le poste 4. Crochet, l'infâme Crochet, lui demandait doucereusement s'il n'était pas myope. Marotton se découvrait une tendresse imbécile pour les animaux. Jusqu'à Bidot, toujours brave homme, mais obligé de faire un rapport, qui lui avouait nettement son désir qu'on le reconnût malade, un peu « louftingue », — ce qui ne voudrait pas dire, d'ailleurs, qu'il le fût vraiment.

— Repose-toi, vieux... Je te dispense de tes gardes... Veux-tu que je te fasse inscrire à la visite pour demain matin ?

Bille se révolta :

— Je vous le défends... Je suis responsable.

⁂

Le lendemain, au petit jour, une voix furieuse éveilla le poste. Un fermier voisin, en quête de sa vache, l'avait trouvée morte et tonitruait de la belle manière. En une seconde, la grange fut debout. Sur le mur de la maison, un volet claqua. Sauveterre parut à la fenêtre, en pyjama, le nez chaussé d'un lorgnon d'écaille. Derrière lui se dissimulait une frimousse rose aux grands yeux rieurs, qui vou-

lait tout voir. Réveillé en sursaut, Bidot sortit, pieds nus, la tête en broussaille. Le paysan, aussitôt, se jeta sur lui :

— Ma vache, tas d'voleurs, qui paiera ma vache ?

— Dites donc, l'homme, fit le sergent... C'est-y que vous prenez mes galons pour des pets de lapin ?

Intimidé par cette attitude, le propriétaire de la vache recula d'un pas et changea de ton. Il se lamentait. Une si bonne laitière ! Ça lui faisait deuil ! Et sa femme en avait les sangs retournés.

— Il suffit, dit Bidot hautain... L'Etat vous paiera.

— Ou le délinquant, insinua Sauveterre.

— Ou le délinquant, répéta Bidot.

L'homme hocha la tête :

— A l'amiable, hein !... Ça m'arrangerait mieux que toute la paperasse du Gouvernement.

Il gardait, toutefois, une certaine méfiance. D'un coup d'œil sournois, il embrassa la douzaine d'hommes qui avaient fait cercle :

— Ous'qu'il est, le délinquant ?

— Vous vous arrangerez avec lui, cet après-midi... Rompez maintenant.

Comme l'homme filait, on aperçut M. Bille qui montait aux voies. Tassé, le fusil en bandoulière, il paraissait avoir vieilli d'une dizaine d'années. A la descente, Sauveterre l'avertit gentiment qu'il paierait la vache. Cette solution n'était peut-être pas

tout à fait légale, mais, hors de son métier, le magistrat se piquait de mettre un grain de logique dans ses jugements. Et puis c'était une question d'honneur. Et l'on savait que M. Bille ne transigeait pas avec son honneur.

Inquiet, cependant, il s'enquit aussitôt du prix des vaches. On le renseigna d'assez mauvaise grâce. Sans doute, cette solution lui rendait les sympathies de la popote 2, mais solidaires et madrés, les paysans variaient prudemment leurs estimations. Il y avait des vaches à cinq cents francs, d'autres à deux mille. Bille était perplexe. Après maintes hésitations, il se fixa le chiffre de huit cents francs. Avec les trois cents donnés à Fifine, il grevait terriblement son budget de guerre. Mais le temps n'était plus des calculs étroits, ni des mesquineries.

L'après-midi, le fermier revint. A la proposition de Bille, il leva les bras, jura que sa vache était exceptionnelle, et qu'il plaiderait s'il ne recevait pas douze cents francs au moins. Bille resta ferme :

— Plaidez, monsieur, plaidez... Je vous préviens que j'ai derrière moi toute l'armée française.

A la fin, on s'accorda sur mille francs et, le marché conclu, le rusé compère eut un bon sourire, parla de ses deux fils qui étaient au front... Pourtant quelque chose s'agitait encore dans sa tête bombée. Ayant ôté sa casquette, il risqua soudain :

— Ça serait-il un effet de vot' bonté de m'payer en or ?

Bille s'empourpra :

— En or, monsieur, n'avez-vous pas honte?... Apprenez que mon or, je l'ai mis au service de la patrie.

Puis, le doigt tendu, il montra la route :

— Allez-vous-en... Je vous stigmatise.

Et l'homme s'en alla, tête basse et « stigmatisé », non sans avoir, toutefois, empoché deux cents francs en guise d'acompte, et fixé pour l'acquittement du solde une date prochaine.

— Affaire arrangée, soupira Bille, que l'émotion de cette visite avait épuisé.

Il croyait naïvement que son geste éteindrait toute procédure... Bidot le détrompa un peu tristement :

— Mon pauv' vieux, dit le sergent, que tu payes la vache, c'est gentil, c'est honnête, ça ne m'étonne pas de toi... mais, au point de vue militaire, ça reste pareil. Comprends-moi. Ton coup de fusil a fait du pétard. J'en dirais rien que, demain, sur le marché, les gosses nous chanteraient ça comme *Tipperary*. Résultat : Bidot cassé et toi, — mon pauv' vieux, — ah ! j'voudrais pas l'dire...

— Alors ? questionna Bille.

— Alors, j'te fricote un bon petit rapport. Bien sûr que je ne te chargerai pas, mon vieux camarade... J'dirai rien que des choses qui t'feront plaisir... que t'es un brave garçon, doux en famille, qui tuerait pas seulement une mouche dans son verre... que c'est pas de ta faute, quoi, si, de temps en

temps, y a une tit'bête qui gigote dans ton ciboulot.

— Hein ?

— C'est pas déshonorant. Tu serais pas la première boussole que la guerre dérange. Là-dessus, on t'réforme et t'iras tuer les vaches dans ton patelin en tranquillité.

— Fou, moi !... Je proteste.

— Mais non. C'te folie-là... c'est d'la rigolade.

Bille eut un rire horrible :

— Superbe !... Je paye la vache et l'on me fourre dans un cabanon !

— Comme t'y vas, reprit Bidot.

Et très cordialement :

— Moi, j'ai pas peur de toi... J'sais bien que t'as pas les mêmes marottes que le père Charles VI.

Bille écoutait, non pas fou, certes, mais prêt à le devenir si Bidot prolongeait cette plaisanterie. Il questionna :

— Où va ce rapport ?

— Au capitaine des voies... C'est un bon zigue.

— Il s'arrête là ?

Bidot se gratta l'oreille :

— J'peux pas dire... Pt'être ben que l'capitaine, il l'enverra au commandant.

— Au commandant ! fit Bille atterré... Alors, je suis f...u.

Et, dès ce moment, il tomba dans un abîme de mélancolie. Bientôt, d'ailleurs, il acquit une certitude... *on le redoutait.* A toute heure, des soup-

çons l'environnaient, faisaient de lui un solitaire parmi le groupe de ses camarades. Il y avait surtout un grand de la popote 2, Ristoret, qui, lorsqu'il venait le relever, lui criait de loin :

— C'est moi, Bille... Tire pas, vieux frère.

Enfin, les gardes-barrières lui donnèrent congé. Ce fut l'épreuve la plus rude, celle que Bille appela mentalement « le coup de pied de l'âne ».

Puis, un matin, le planton de service vint le chercher pour le conduire chez le capitaine.

Le capitaine des voies, bonnetier en gros, était bien le bon zigue qu'annonçait Bidot. Une face rouge, boutonneuse, que coupait une moustache à la fois bonhomme et bourrue. Il fit asseoir Bille, l'interrogea sans passion, avec les ménagements qu'on doit aux infirmes. La précision des réponses parut le surprendre. Il affirma que l'incident, pour lui, était sans portée. Mais, comme Bidot, il allégua les nécessités du règlement qui l'obligeaient à transmettre le rapport au commandant de place.

— Faites donc pas ça, mon capitaine, insinua Bille sur un ton qui frisait l'intimité.

L'officier fronça les sourcils, appuya sur un timbre et le planton reconduisit Bille.

Dès lors, il ne douta plus d'être traduit prochainement en conseil de guerre. C'était d'ailleurs l'opinion des paysans. Même Ristoret lui conta l'histoire d'un G. V. C. qui, pour avoir volé deux canards, avait attrapé six mois de prison. Il concluait, les dents sur sa pipe :

— Une vache, dame !... c'est plus que deux canards.

— Mais je n'ai pas volé de vache, répliquait Bille en serrant les poings. .

— C'est bien pis, mon pauv' type, tu l'as fusillée.

Le malheureux, à la fin, se laissa convaincre. Aux heures d'insomnie, il comparait sa vache avec des canards. Affolé par l'importance de cette grosse bête, il totalisait un nombre effrayant de mois de prison. Mais, si dure que fût cette perspective, il la préférait encore à celle de l'internement dans une maison de fous.

Or, un matin de soleil, le commandant tomba sans prévenir sur le poste 4. A peine Bidot eut-il le temps de jeter sa femme dans l'écurie en lui recommandant de ne plus bouger... Mademoiselle Fatma franchit en trois petits bonds le clos des pommiers.

Des hommes s'enfuirent. Un jeu de cartes s'éparpilla, tachant le gazon d'un vol de feuilles sèches. Arrivé devant la grange, l'officier décrivit un demi-cercle avec sa cravache :

— Trop de bancs dehors... trop de papiers à terre... Veillez-y, sergent... Je ne veux pas voir, à ma prochaine visite, un pareil désordre.

— Bien, mon commandant, répondit Bidot, qui tremblait de peur.

— Vous avez ici le G. V. C. Bille ?

— Oui, mon commandant.

— Faites-le venir... Et « rassemblement ».

M. Bille dormait. Qu'on juge de son effroi quand

Sauveterre, lui touchant l'épaule, l'avertit que le commandant voulait lui parler.

— Le commandant... Ça y est !

Ses yeux clignotants eurent une vision comparable à celle du condamné qui, dans le demi-jour, voit luire le couperet. Il secoua sa paille, frotta sa moustache d'un revers de main, puis, ayant coiffé son képi, sortit de la grange.

— Tiens ! l'homme mi-parti, s'exclama le commandant... Il faudra donc que je me résigne à ce pantalon.

— Mon commandant, je... j'y pourvoirai, dit Bille avec feu...

— Du tout, répliqua l'officier, avec une extrême bonne grâce, vous m'avez vaincu... vous êtes le chef-d'œuvre du provisoire.

D'une paume distraite, il flatta le col de sa jument dont les yeux de femme avaient l'air de ricaner en regardant Bille :

— Mais il ne s'agit pas de cette histoire-là, reprit-il. Est-ce bien vous qui, le 17 mai, vers onze heures du soir, avez tiré sur une vache un coup de fusil ?

— Oui, mon commandant.

— Voulez-vous me donner les raisons de cette fantaisie ?

— Voilà, mon commandant... La vache, malgré mes sommations, s'approchait des voies. J'ai cru que c'était un Boche camouflé.

L'officier eut un geste de surprise. Un sourire

bizarre lui creusa les joues, et il étira nerveusement sa petite barbiche :

— Vous dites ?... Après tout, cette explication est originale, mais c'est tout de même une explication. Pourquoi, sergent, ne l'avez-vous pas consignée dans votre rapport ?

— Mon commandant, je l'ignorais, dit Bidot troublé.

— C'est exact, approuva Bille.

Le commandant parut réfléchir. Puis, les yeux sur Bille :

— Evidemment, je pourrais vous dire que vous êtes un imbécile. Mais, si vous avez manqué de jugeote, vous avez, du moins, observé la consigne à votre façon. Ai-je bien le droit de vous en blâmer ? Tenez, même, je suis bon prince... Je prends à mon compte les frais de la casse.

C'était une joie, pour l'officier millionnaire, de rompre, de temps à autre, avec ses habitudes de sévérité. Cette fois, l'occasion était bonne. Et, déjà, dans son monocle, une flamme brillait à la pensée que, le soir même, il réjouirait quelques intimes de cette anecdote.

M. Bille voulut remercier le généreux homme. Mais Fatma, docile à l'éperon, prenait déjà le petit trot à travers l'herbage.

— Ça n'est pas possible, il n'a pas lu mon rapport, se disait Bidot, devenu rêveur.

Il lui fallait bien, pourtant, se conformer à l'avis du chef. Il fit davantage. Il alla droit à Bille, crâ-

nement, et, devant tous les hommes rassemblés, lui serra la main. D'autres l'imitèrent. M. Bille, les paupières rouges, ne pouvait parler. Ce fut une heure inoubliable. Toutefois, le lendemain, un peu rancunier, il le prit de haut :

— Que voulez-vous? dit-il sèchement, j'ai fait mon devoir. Il n'y a que les sots pour s'en étonner.

Et, développant son idée, il ajouta :

— En somme, c'était une vache, je le veux bien, mais ça aurait tout aussi bien pu être un Boche. Et ce qui est certain, c'est que je n'aurais pas plus manqué le Boche que la vache. C'est égal, poursuivit-il d'un ton arrogant, je voudrais qu'on me les amène, tous ceux qui, dans la nuit, peuvent faire un rigodon de cette force-là.

Après un petit silence, M. Bille conclut dédaigneusement :

— Il n'y a pas déjà tant de bons tireurs dans l'armée française !

UNE FIN DE CARRIERE

— Ta garde, hé, Bille !

— Peux pas, répondit une voix dolente.

— Malade, alors ?

— Oh ! oui ! vieux !

L'homme alla quérir le sergent Bidot. Bille s'était rencogné, grelottant, la capote en tampon sur ses petites jambes que traversaient des douleurs confuses. La veille, durant sa garde, il avait reçu, deux heures d'affilée, une pluie d'orage dont les lames furibondes l'avaient transpercé. Et son réveil le trouvait las, épuisé, le cœur en déroute. Cependant, il gardait sa présence d'esprit. Et il ne lui déplaisait pas d'être une victime.

— Te v'là donc ! mon pot', dit Bidot, en pressant la main molle que Bille lui tendait.

— Frappé, répondit le malade, sans ouvrir les yeux.

— Ah ! zut ! reprit Bidot... C'est toujours les bons qu'écoppent dans c'te chienne de guerre !

Il proposa :

— J'vas faire prévenir... Peux-tu marcher ?

— Oh ! oh ! fit Bille qui, soulevé péniblement, se laissa retomber dans son nid de paille.

— Y a pas à dire, t'y es, affirma l'autre, peu rassurant. J'envoie un bonhomme au « quat' galons ».

Bille serra les poings :

— Non... Je reste à mon poste.

— C'est pas possible, intervint Bidot, énergique et doux. Vois-tu, vieux, qu' tu claques dans mes pattes !... Quel raffut ça f'rait !

— Ah ! oui... je comprends !

Et M. Bille laissa retomber sa tête en arrière. Il ne souffrait pas. C'était plutôt un endolorissement général, une grosse paresse de tous ses muscles.

Ses amis, tour à tour, vinrent le visiter. Ce fut d'abord Sauveterre, puis Marotton. Crochet lui apporta très gentiment une pêche dans du vin. A tous, Bille offrait le même sourire paisible et défait. Il était dégagé des anciennes rancunes et remerciait d'une petite voix douce à faire pleurer.

— Vous me faites plaisir !... Ah ! vous me faites plaisir !

Mais lui, si bavard, n'osait plus parler. Il lui semblait que le moindre effort aurait pu faire craquer la pauvre chose fragile qu'il était maintenant. Et, cependant, que de pensées roulaient dans sa tête !... Approuvé par ses chefs, réhabilité, il emporterait dans sa tombe l'estime de l'armée. Sa tombe !... Sa tombe !... Il n'y croyait pas tout à fait, sans doute,

mais enfin, il devait envisager tout, même cet événement.

On l'entourait. Il était stoïque. Du fond de sa paille il jetait à Marotton une devise latine :

— *Uno avulso, non deficit alter.*

Il traduisait ensuite pour le sergent :

— L'un fiche le camp, l'autre prend sa place.

On protesta :

— Tu r'viendras, vieux frère !... T'en fais pas, voyons !

Mais lui :

— Ah ! qu'importe !

Et c'étaient d'héroïques silences, des regards perdus qui sondaient l'avenir.

Un bruit de moteur annonça le fourgon qui, chaque matin, faisait la cueillette des éclopés. Ce fut un branle-bas. Tous les hommes voulaient assister au départ de Bille.

— On te porte, hein ? proposa Bidot.

— Jamais... Votre épaule, sergent.

Une main sur Bidot, l'autre sur Crochet, M. Bille s'achemina vers la voiture. Mais on dut le hisser, l'étendre. Il souriait. D'une voix hachée, il recommanda :

— Soignez fusil... Plu hier... Faut pas... le canon se raye.

— Te fais donc pas de bile, dit le sergent... T'es trop consciencieux.

Cette simple phrase déclencha l'émotion de Bille. Il eut un faible gémissement et deux gouttelettes lui

sautèrent aux cils. Mais, déjà, le ronflement du moteur brusquait les adieux. Le fourgon démarra. M. Bille s'en allait vers sa destinée.

Vingt minutes de vitesse, de cahots, puis un arrêt brutal et, dans une cour grouillante d'hommes, un mot entra par sa porte ouverte : « Qué gueule de cimetière! ». Très las, il se laissa mettre sur une civière et ferma les yeux. Il devenait un colis, une pauvre chose brisée et irresponsable. On pénétrait dans une caserne, on gravissait des escaliers et, au bout d'un interminable couloir, s'ouvrait une chambrée de malades qui doublait l'infirmerie devenue insuffisante pour la clientèle. Aucun lit disponible. Les porteurs déposèrent leur colis sur une paillasse d'où s'échappaient des tresses de varech. Nulle curiosité pour le nouveau venu pareil à tant d'autres. Des malades jouaient aux cartes, d'autres fumaient. Un carreau cassé laissait courir une brise aigrelette qui ventilait cette pièce bondée et malodorante.

M. Bille attendit. Il attendit une heure, puis deux, stupéfait et choqué de l'indifférence. Enfin, un bruit de pas éteignit les pipes. C'était le major.

Ce major était un tout jeune garçon pourvu d'une barbiche follette qu'il caressait avec importance. Sa bouche en cul de poule avait toujours l'apparence de siffler un air. Il portait un cahier sous le bras et semblait pressé :

— Votre nom ?

— Bille, Gaspard.

— Bille, quoi? L'homme à la vache?... Vous êtes au rapport.

— Au rapport, moi?

— Oui, vous... Le commandant vous félicite de votre sang-froid. Et à part ça, d'où souffrez-vous? Ah! de la fièvre! Parfait!

Il saisit entre ses doigts la paupière de Bille, l'examina et jeta mollement :

— Une jaunisse.

Puis, tourné vers l'infirmier, un garçon encore plus jeune que lui qui, le stylo sur l'oreille, attendait des ordres :

— Cet homme à l'hôpital... Fiévreux.

Et il passa.

— Tiens! pensa Bille, j'ai une jaunisse.

Deux sentiments le partageaient. D'une part, évidemment, le diagnostic le rassurait, mais, de l'autre, il avait honte de sa maladie. Et, dans sa tête chaude, se livrait un mystérieux combat que rythmait la fièvre.

De nouveau, colis anonyme, on le voitura. Il traversait la ville, sautait, plongeait, voyait se découper, tout à coup, un rectangle bleu, semé de nuages badins, de verdures mouvantes et, par la rumeur d'un jardin en fête, crépitant de soleil, atteignait enfin le lit frais et blanc qui le reçut, lui et sa jaunisse.

Alors ce fut une détente, une sorte d'hymne intérieur à la patrie tutélaire et reconnaissante. Et, dans le brouillard d'un léger délire, M. Bille se vit sou-

tenu, enlacé par une femme de bas-relief aux seins luxuriants.

Il fut d'ailleurs atrocement malade, tuant des vaches trois nuits de suite avec des « halte-là ! » qui sonnaient lugubrement dans la salle d'hôpital, puis des repos accablés où sa langue sèche eût voulu s'abreuver sans fin à quelque eau courante.

Parfois, il pensait aux siens, à sa petite ville, et un brusque attendrissement lui mouillait les yeux. En somme, il eût été bien aise de revoir Julienne, mais il lui répugnait franchement d'avouer sa jaunisse. Pourtant, un matin, comme il s'éveillait, la tête moins pâteuse, il eut la curiosité de lire l'étiquette que l'infirmier avait accrochée à la tête du lit.

— Ictère ! déchiffra-t-il... Ce n'est pas possible. Ils se sont trompés.

Puis, blême soudain :

— A moins qu'on ait voulu me cacher des choses.

A cette seconde, l'infirmier passait. Il appela l'homme et sollicita une explication.

— Ben oui, vieux, dit ce gros garçon... L'ictère, c'est ta jaunette. Et pis, recouche-toi. Si tu gigotes, c'est moi qui prendrai.

— Merci, dit Bille.

Il rayonnait. Ainsi l'ictère, l'ictère seul l'avait terrassé. Il avait donc le droit de ne plus rougir de sa maladie. Alors, une joie subite l'empoigna et, séance tenante, il décida qu'il lancerait l'ictère comme une marmite sur sa petite ville.

Précisément, un sortant agrafait son ceinturon. M. Bille le pria de porter au bureau du télégraphe une dépêche qu'il avait rédigée au crayon avec enthousiasme :

« Julienne Bille. Pont-sur-Loir.

« Ictère foudroyant. Complications probables. Viens.

Gaspard Bille. »

***

Elle ne vint pas. Ni le lendemain, ni le surlendemain, la porte ne s'ouvrit pour livrer passage à l'ingrate Julienne. M. Bille, outré, se rongeait les poings :

— Elle se f... de moi ! Quelle garce !

Ce qui l'exaspérait, c'est qu'il avait arrêté d'avance tout le programme de l'entrevue. Julienne l'embrasserait. Il ne bougerait pas. Il dirait simplement : « Voilà comment on meurt à la place des lâches. » Mais Julienne ne venait pas, et M. Bille, du matin au soir, ruminait sa terrible petite phrase « ... à la place des lâches ». Et, à mesure que les heures passaient, le ton devenait plus amer et plus féroce. A la fin, il n'espéra plus. Les yeux clos, les mains sur le drap, il évoquait sans scrupules de légères images qui le vengeaient de son abandon. Et c'est dans ces moments-là qu'un sommeil réparateur le venait surprendre.

Or, un après-midi, comme il s'éveillait, ses yeux encore vagues tombèrent sur Julienne :

— Toi !

— Mon ami... mon pauvre ami !...

L'épouse était là, debout, secouée apparemment d'un chagrin sincère. D'un élan, elle entoura Bille, lui appliqua sur le front quatre ou cinq baisers.

— Mon ami... mon pauvre ami... comment te sens-tu ?

— Mieux.

— C'était grave ?

— Oh !... oh !...

La petite cascade de baisers coula de nouveau. Puis Julienne saisit la main de Bille, la pressa longuement. Elle s'excusait du retard dû aux inconséquences du télégraphe. Enfin, elle posa mille questions gentilles sur la maladie. Elle faisait les réponses elle-même : « Oui, c'est ça. — Naturellement », mais elle froissa Gaspard en lui affirmant qu'il n'avait pas trop mauvaise mine et guérirait vite.

— Détrompe-toi, ma chère... Je suis bien touché.

— Sans doute.

Elle évitait de le contredire. Mais elle avait son opinion. En femme de tête, dès l'arrivée, elle avait questionné l'infirmière-major. Elle crut pouvoir dire :

— Je t'avais cru foudroyé... Dame, que veux-tu, avec cette dépêche !

Ce fut le regard de Bille qui la foudroya :

— Je ne peux pas changer de maladie pour te faire plaisir.

Aussitôt, la petite main de Julienne eut l'air de chasser les mouches : « Calme-toi... calme-toi ! », et, maternelle, avec d'humbles soupirs, elle retapa l'oreiller sous la tête grondante.

— Mon pauvre ami !... Oh ! nous n'avons pas été épargnés... on peut bien le dire !

Et, comme Gaspard ne protestait pas, elle parla de Moute. Cette petite avait une intelligence exceptionnelle. Croirait-on que, déjà, elle comprenait tout. Oui, la guerre l'impressionnait. Elle feuilletait les illustrés et disait « Bobo » en montrant du doigt les scènes d'ambulance. Elle savait, la mignonne, que grand'père était malade. Même, elle avait questionné sa mère :

— Est-ce qu'il est déjà mort, bon papa ?

— Charmante enfant ! dit Bille.

— N'est-ce pas ? répliqua candidement Julienne.

Elle poursuivit :

— Nous lui avons tout expliqué. Emma lui a dit que tu n'étais pas blessé, malade seulement. C'est qu'on connaît l'ange. Sa petite tête aurait travaillé.

Bille s'agita :

— Je ne vois pas la nécessité d'établir une distinction entre la blessure et la maladie. Mais j'espère que, plus tard, cette Moute extraordinaire, — et sa voix martelait chaque syllabe, — saura faire la différence entre les soldats et les bureaucrates.

Julienne baissa la tête. En temps normal, elle eût riposté, mais, la religion aidant, elle s'armait d'indulgence, saisie hors de chez elle par une vague

d'abnégation qui la roulait dans son flot paisible.

Ce que Bille ignorait, c'est que le voyage, malgré l'angoisse de sa dépêche, avait été longuement mis en discussion. Jean Ramette s'y opposait. Cet « ictère foudroyant » ne lui disait rien. Il eût voulu faire jouer le téléphone, obtenir des renseignements administratifs. Hésitante, Julienne s'en était remise à son confesseur.

— Partez, mon enfant, lui dit ce brave homme, et ramenez à nous la brebis perdue.

Et Julienne partit. Durant le voyage, elle songea moins à la maladie qu'à la conversion de son cher Gaspard. Elle avait entendu dire que, depuis la guerre, beaucoup de ces messieurs étaient revenus à la religion. Mais son mari était si buté ! Sur la banquette des wagons, dans les salles d'attente, elle égrena des dizaines à son intention. Même, elle souhaitait que Gaspard fût un peu bas, sans défense, et ainsi plus accessible à la bonne parole.

L'œil trop vif de M. Bille la déconcerta. Et ce fut un peu mélancoliquement qu'elle regagna la petite pension qu'elle avait choisie.

C'était, au bout de la ville, un modeste « family-house » qui abritait des gens bien pensants. Julienne soupa, le soir, avec un ecclésiastique, trois vieilles demoiselles et la veuve d'un magistrat, grosse personne fort distinguée, en dépit d'un nez trop rouge et monumental. On accueillit la nouvelle venue avec sympathie. Et, tout de suite admise dans

le cercle intime, Julienne donna libre cours à ses espérances.

— Doucement... doucement... conseilla l'abbé. Il ne faut pas brusquer les trop grands pécheurs. L'Eglise hait la contrainte. Notre malheur, madame, c'est qu'après cinq cents ans on puisse encore nous faire reproche de l'Inquisition.

Les vieilles filles gardaient une lèvre pincée. Elles ne partageaient pas l'opinion du prêtre. Au rebours de celui-ci, elles préconisèrent les moyens violents. Avec ces messieurs, il faut déployer de l'énergie, saisir aux cheveux l'occasion propice. Et quelle meilleure occasion qu'une maladie, cette dépression physique et morale qui use les ressorts de la volonté ? Puis la veuve du magistrat donna son avis. Elle disposait d'une recette sûre, vraiment chrétienne. Il faut prier, se mortifier, appliquer à celui qu'on veut sauver toutes ses indulgences.

On s'échauffa. Les vieilles demoiselles parlaient ensemble. L'abbé souriait. On jouait à la paume avec des citations, des devises latines. C'était une dialectique serrée et savante où Julienne s'égarait, assez fière, d'ailleurs, qu'elle et son mari servissent de thème à ces joutes courtoises. Elle pensa :

— Je suis tombée dans un milieu très intelligent.

Le lendemain, à neuf heures, elle trouva Gaspard frais et dispos, après une bonne nuit. Et, sans qu'elle s'en rendît compte, elle éprouva d'abord comme une déception. Mais l'accueil de son mari dissipa le nuage :

— Te voilà, ma bonne.

Elle apportait des oranges. Gaspard la remercia. Toutefois, la comparant à Fifine, il ne put s'empêcher de la trouver laide. Pour comble, elle portait un certain chapeau qu'elle nommait « mes choux gras », parce qu'elle l'avait fait faire pour le mariage d'une nièce, il y a douze ans. C'était une pelote de rubans jadis verts, mais qui, maintenant, se dégradaient en différents tons, accusant une irrémédiable déchéance. Gaspard railla :

— Oh!... oh!... les « choux gras » ont du plomb dans l'aile.

— Ils ne te plaisent plus? dit Julienne navrée.

— Mais si... A l'hôpital, c'est de circonstance.

— Oh! qu'il est méchant!

Elle cherchait à tâtons la main de Gaspard. Quand elle l'eut saisie, elle eut un sourire. La fenêtre était ouverte. Il faisait très beau. Des ramages d'oiseaux, le sifflet d'un train traversaient l'espace vibrant de lumière. Et presque en face d'eux, en plein azur, un opulent marronnier émiettait ses thyrses.

Il est des secondes où tout s'abolit : le passé, les rancunes, l'usure sournoise qui émousse les cœurs. Un bref moment, Gaspard et Julienne furent de jeunes époux.

— Ma chatte!

— Mon vieux!

S'ils ne s'embrassèrent pas, c'est que trop d'yeux eussent été témoins de cette effusion. Puis le mirage s'effaça, tout rentra dans l'ordre. La vie les

dressait, de nouveau, l'un en face de l'autre.

M. Bille avait faim. Sa jaunisse lui valait une diète sévère que rompaient trop chichement des plats de carottes. Alors, tourmenté par son idée fixe, il parla cuisine, dit la popote, les menus de Sauveterre.

— Alors, s'exclama Julienne surprise, tu te nourrissais comme un coq en pâte ?

— Parfaitement... Ça n'empêche pas de faire son devoir.

Mme Bille ne répliqua pas. Son idée l'obsédait. A brûle-pourpoint, elle interrogea :

— Y avait-il une église dans ton voisinage ?

— Une église !... Pourquoi faire ?

— Je ne suppose pas que tous ces messieurs...

— Ça ne me regarde pas.

Tranquillement, Julienne parla d'elle, dit qu'elle s'était levée à six heures peur ouïr l'office, qu'elle puisait dans sa croyance des joies surhumaines.

M. Bille eut un petit rire :

— Grand bien te fasse, gouailla-t-il... Moi, j'ai la religion du bœuf en daube.

— Du bœuf en daube !

Julienne se leva ; elle était blême, ses jambes flageolaient. Puis s'emballant, mais à voix basse, à cause des voisins :

— Après tout, mon cher, c'était pour toi. Tu te crois guéri. Fronde, raille, insulte... Dieu te voit, t'entend. Que dirais-tu s'il faisait une jolie farce à son ami Bille ? Une bonne rechute, hein ! pas piquée

des vers. Un beau jour, on s'éteint comme une chandelle — oh ! tu peux rire ! — et c'est l'enfer avec ses flammes et leurs conséquences... Alors, on se dit : « Ah ! Si j'avais écouté ma grande bête de femme !... »

Elle rageait, toute en feu, hochant « les choux gras » avec frénésie. Mais, comme elle voulait partir, Bille lui prit la manche :

— Une rechute !... Une rechute !... Tu as donc vu le major pour parler ainsi ?

— C'est possible, dit Julienne... C'est parfaitement possible...

Et elle jouissait des traits creusés, des yeux agrandis, tout ce remue-ménage de la face que la terreur secouait comme un vent d'orage.

*
* *

Elle regagna lentement le « family house ». La chaleur l'accablait, elle avait l'âme triste et les jambes brisées. Heureusement, ses nouveaux amis la réconfortèrent. Dans un jardin en puits qu'égayait une corbeille de jacinthes étiques, ces demoiselles, tout en dégustant leur café, prônèrent à nouveau la brutalité. Et, comme la veille, M. l'abbé les contredit, mais sans passion, avec une patience ecclésiastique. Seule la veuve du magistrat gardait le silence.

— Venez, chère madame, dit-elle à Julienne.

Elle l'emmena dans sa chambre, ouvrit une

armoire et tira de dessous une pile de mouchoirs un petit morceau d'étoffe qui fleurait l'iris.

— Tenez, dit-elle... Permettez-moi de vous l'offrir. Que votre mari le porte seulement huit jours. C'est infaillible.

— Vous êtes mille fois trop bonne ! balbutia Julienne.

Elle crut, cette fois, à l'intervention. Puis une pensée la troubla. Le difficile était que Gaspard consentît à faire usage du scapulaire. Tout l'après-midi, elle remua dans sa tête mille projets bizarres. Mais aucun, en somme, ne la contentait.

Le lendemain, elle trouva Gaspard debout, presque gaillard, qui parcourait la salle en s'appuyant sur une canne comme un vrai blessé. Cette fois, non plus, elle n'osa rien dire. Ce diable d'homme n'avait qu'une idée en tête : manger, toujours manger. Sa bouche était pleine de toutes les victuailles qu'il n'absorbait pas. Avec le bœuf en daube reparurent tous les plats fins des menus Sauveterre. C'étaient l'omelette aux truffes, le poulet chasseur, les pieds de porc truffés.

— Attends, attends, déclarait-il... Je me vengerai de mes purgations.

A quoi Julienne répliquait d'une voix fêlée :

— Il n'y a pas que la cuisine dans notre existence.

Les yeux perdus, elle cherchait à placer un mot sur le scapulaire. Mais Gaspard ne l'aidait pas. Bien plus, il prenait vis-à-vis d'elle un ton nerveux, presque irrité :

— Tu manges, toi... tu manges.

A ces misères, il fallait ajouter l'attitude de la veuve, qui, chaque soir, questionnait Julienne, s'étonnait de sa lâcheté, poliment, sans doute, mais avec des soupirs qui en disaient long.

Le dimanche, enfin, M. Bille, accompagné de Julienne, descendit au jardin pour la première fois. Le couple s'assit au bord d'une pelouse :

— Que c'est bon ! dit le convalescent... Après avoir vu la mort de si près...

Julienne saisit au vol cet attendrissement.

— Mon ami, dit-elle...

Et, sans préparation, elle tira le scapulaire.

— Pour moi ! fit Gaspard surpris.

Il prit l'objet dans ses gros doigts, regarda l'image. A vrai dire, il ne fit aucune remarque irrévérencieuse, mais rendit le scapulaire à Julienne, qui le rempocha un peu tristement.

— Tu as tort, dit-elle sans colère... Enfin, je souhaite qu'un jour tu le redemandes.

Après réflexion, elle avait résolu d'être infiniment douce. L'ère était close des discussions irritantes qui n'arrangent rien. Ce fut pour M. et Mme Bille un renouveau et comme le spectre harassé de leur lune de miel D'ailleurs, autour d'eux, tout concourait à cette impression d'exquise détente. Partout des blessés, encore pâles, sans doute, mais respirant avec ivresse l'odeur des gazons. Les uns marchaient par petits groupes ; d'autres, étendus sur des poussettes, goûtaient l'ombre chaude que commen-

çaient à sucrer les fleurs des tilleuls. Parfois, Bille les interpellait : « Ça va, mon brave ? » Il était fier d'eux comme de lui-même. Il les présentait à Julienne un peu rudement :

— Voilà Duvivier... Il a perdu sa guibolle au cimetière d'Ablain.

Là-dessus, il s'échauffait, donnait des détails comme si, lui aussi, avait perdu quelque chose au cimetière d'Ablain. D'ailleurs, il ne lâchait pas sa troisième jambe — la bonne canne, qui l'associait, comme une pièce fausse, à la foule glorieuse.

Il dit à Julienne :

— Tu ne sais pas... J'ai été presque cité à l'ordre du jour.

Et il conta l'histoire de sa vache. Mais, avec le temps, elle se déformait. Il y mêlait l'affaire d'Avon, toute une aventure d'espions et d'automobiles. Il conclut :

— Un de ces jours, évidemment, je repartirai.

Julienne, ayant mis ses lunettes, ourlait un mouchoir. Elle eut envie de dire : « Tu ne repartiras pas sans le scapulaire », mais elle se contenta d'émettre un léger soupir.

— Alors... ça ne te fait rien ? dit-il.

— Oh ! que si !

Bille pensa : « Ma femme est plus bête qu'indifférente. Et puis, d'abord, elle a toujours été bête, même dans sa jeunesse. »

Le lendemain, comme le major faisait sa visite matinale et s'arrêtait devant chaque lit, il regarda

Bille longuement, le palpa, parut réfléchir. Puis il prit, tout à coup, une résolution.

— Au fait, le gros... pas bien solide... Je vous présente à la réforme.

Réformé, lui ! M. Bille rougit, ne sut que dire, partagé entre la joie d'être libre et la tristesse d'une humiliation. Devant les camarades, par décence, il protesta, mais, au dedans, cette solution lui plaisait assez. Après tout, il avait été soldat. Ce n'était pas sa faute s'il tombait à la peine avant d'avoir pu donner la mesure de son héroïsme.

Par exemple, il n'avait pas besoin d'épargner Julienne. Le jour même, après lui avoir annoncé l'importante nouvelle, il l'emmena dans un coin du jardin et lui fit une scène :

— Non, mille fois non... J'entends assumer jusqu'au bout une charge sacrée.

Et des coups de poing dans le vide, des anathèmes sur la pleutrerie. Julienne ruisselait d'angoisse :

— Pas si fort, mon ami ; pas si fort... Si ce major t'entendait, il pourrait revenir sur sa décision.

— Eh bien ! qu'il revienne !

Mais le major ne se dédit pas, et M. Bille fut bel et bien proposé pour la réforme. Alors, il se fit à cette idée, non sans lutte, non sans que son cœur saignât, mais l'ordre venait de haut, et Bille avait le respect de la discipline.

La veille du grand jour, Julienne aborda son mari très doucereusement :

— Mon ami, je voudrais te demander...

— Quoi encore ?

— De le porter... de le porter... pour la circonstance.

Et, de nouveau, timidement, Julienne tira le scapulaire.

— Oh ! c'est trop fort ! dit Gaspard.

Il allait opposer à cette demande un refus brutal. Mais, soudain, un petit vent de superstition effleura sa nuque. Il empoigna l'objet en grinçant de rage :

— Donne-moi ça, dit-il... Là, es-tu contente ? A présent, nous sombrons tous les deux dans le ridicule.

Le lendemain, devant l'Hôtel de Ville, Julienne anxieuse attendait Gaspard. Il parut enfin.

— Eh bien ? questionna-t-elle.

— Réformé, annonça Bille... Mais c'est indigne. Je leur ai dit...

Qu'avait-il dit ? Rien. Il n'avait même pas ouvert la bouche. On le chassait de l'armée pour un souffle au cœur.

Julienne bondit :

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? C'est moi qui l'ai, le souffle au cœur...

— Pardon. Il y a souffle et souffle. Ce n'est toujours pas au service de la France que tu as pris le tien.

Ils se mesuraient, vibrants et jaloux, chacun ayant mis une main sur son cœur.

— Oh ! comme tu voudras ! fit Julienne narquoise, prends donc le souffle qui te plaira... Pour moi, tous les majors sont des imbéciles.

— Je ne permettrai pas, dit Gaspard... Tu n'as pas le droit d'insulter mes chefs.

— Gnin-gnin-gnin...

C'en était trop. Pris d'une rage subite, Gaspard fouilla son col, défit sa cravate et arracha le scapulaire dont l'image dansa :

— Tiens ! dit-il furieux, tiens ! Voilà ton gri-gri.

Julienne devint blême :

— Gri-gri ! gri-gri... ! Tu n'as pas honte !... Ah ! c'est lâche !

Et, prenant l'objet pieux par sa cordelette, elle en souffleta la joue embrasée :

— C'est à coups de trique, hurlait-elle, qu'on devrait enseigner la religion à des gens comme toi !

AU BERCAIL

Ce matin-là, M. Bille rend ses effets militaires au magasinier. Mais c'est pour lui comme un déchirement :

— J'ai le cœur gros, dit-il à Julienne.

Celle-ci hausse les épaules :

— Le cœur gros ! Qu'est-ce que tu veux dire ?... Tu es un être indéfinissable.

Bille annonce ensuite :

— Je vais faire mes adieux aux camarades.

— A ton aise, mon cher, mais ne manque pas le train.

Et Bille s'en va, très droit, sous la pluie battante qui creuse de flaques une route fatiguée, une route bien connue où les peupliers, les jeunes ormeaux flottent dans une bruine froide. Parfois une rafale d'eau le cingle de biais. Mais, bien que M. Bille porte un parapluie, il ne l'ouvre pas. Bons pour les civils, ces instruments-là ! Bille est plein de dédain pour son parapluie. C'est une empreinte qui ne s'effacera plus.

Un toit d'ardoise jaillit à travers les feuilles. C'est le poste 4. M. Bille franchit le passage à niveau et tombe à l'improviste sur ses amis.

Quels cris de surprise ! Ils sont tous là, trempés, hirsutes, vouant à l'exécration cette pluie de printemps, si bienfaisante, cependant, pour le blé qui monte.

— Tiens ! le veinard ! annonce Crochet.

— Veinard ! Ah ! non !

Il serre des mains. On l'emmène prendre un verre de rhum dans la petite salle, et Bidot, confidentiel, lui parle de Julienne, en clignant un œil.

— L'ai vue en ville... C'est crânement bâti.

Lui interroge :

— Est-ce que mon fusil n'était pas rayé ?

— Mais non.

Il emplit ses yeux... Voici la grange, le clos des pommiers, la sente frangée d'orties par laquelle, à l'aube, il montait aux voies. C'est Ristoret qui est de garde. L'homme lui adresse, de loin, un bonjour cordial.

— Que de souvenirs ! rumine Bille, dont l'émotion ne peut s'exprimer.

Et il s'échappe un peu vite, le cœur défaillant, étourdi par le grondement d'un train en manœuvre. En s'en allant, il jette un regard sur la maison des gardes-barrières. Le jardinet est vide, les tournesols ont des têtes penaudes. Il passe dignement. Depuis vingt minutes, Julienne, avec les paquets, l'attend à la gare ; elle l'attrape vivement :

— A quoi rime-t-elle, hein, cette promenade idiote ?

— Mais, mon amie...

Julienne s'agite, tâte son mari, prévoit une bronchite. Puis, sans transition :

— Si tu étais un homme comme un autre...

— Eh bien ?

— Je t'aurais prié de venir me prendre à la pension.

— Je suis désolé...

— Comment donc !... Là-bas, heureusement, on a été charmant pour moi. Des gens fort distingués... C'est autre chose que tes canaques.

— Permets... Des camarades.

— Parlons-en de tes camarades.

— Après tout, dit Bille énervé, si tu veux une scène...

Cette fois, Julienne n'insiste pas. Son époux l'aide à rassembler de nombreux paquets, puis murmure avec douceur :

— Comme tu es chargée !

— Naturellement... Ici le beurre coûte huit sous de moins. J'en ai pris douze livres, que je salerai dès mon arrivée.

Et elle ajoute, toujours agressive :

— Ce n'est pas toi qui penserais à des choses pareilles !

Julienne est décidément de mauvaise humeur. Ce mot de « gri-gri » a troublé sa nuit. Et puis elle a dû mentir, la malheureuse, annoncer à la veuve du

magistrat une fausse conversion. Mais le moyen de désobliger une telle bienveillance ? Elle sort un pince-nez, un carnet et, tournant le dos à l'époux, inscrit ses dépenses.

Tout à coup, devant le guichet, un couple a fixé l'attention de Bille. La femme grande et mince, dans la gaine fauve d'un waterproof, porte une toque de fourrure qu'il croit reconnaître. Brusquement un rire fuse et, par là-dessus, le juron breveté de Sevin et Sœur.

— C'est elle, pense M. Bille, qui devient tout pâle.

Il n'y a pas, en effet, deux Fifine au monde. Dans le cerveau du petit homme s'agitent des sentiments violents et contradictoires. Il serre les poings, mâchonne « Saloperie ! » mais, dans le même temps, une émotion très douce jaillit de son cœur. Fifine ! Ah ! que de fleurs, que de soleil dans ce petit nom !

Puis, subitement, il se rappelle que Julienne est là, l'âpre Julienne penchée sur son calepin qui mouille le crayon de sa lèvre en pointe... Alors le rouge lui monte au front. Sa femme lui fait honte... Ah ! s'il pouvait la faire passer pour n'importe quoi : une vieille cousine ou une cuisinière...

Enfin, l'homme qui accompagne Fifine, ayant pris les billets, montre son visage. C'est l'aide-major ? Non... Crochet, peut-être ? Pas davantage... Alors ? Eh bien ! c'est un autre... Avec Fifine, hélas ! c'est toujours un autre...

Ces gens vont passer à côté de Bille. Aucun moyen de les éviter... ELLE verra Julienne. Fifine, en effet, reconnaît Bille. Elle traduit sa surprise en haussant légèrement les sourcils, puis, sans aucune gêne, tend sa petite main :

— Vous, mon ami !... Que c'est amusant !

Ensuite, tournée vers son compagnon, elle l'avertit avec la plus franche désinvolture :

— Monsieur Bille ! Vous savez bien !

« Vous savez bien! ». Un comble ! Bille s'empourpre, hésite, mais ne peut se mettre en colère. Il lui faut offrir sa main à l'individu et même, — ce qui est affreux, — présenter Julienne atrocement laide sous les « choux-gras » et qui pare d'un sourire sa grincheuse façade.

— Ma femme...

— Enchantée, dit Fifine dont les yeux de chatte pétillent sous une voilette blanche.

Le tas des colis paraît l'étonner. Alors, prise d'un bon mouvement, la jeune femme empoigne la bourriche de beurre :

— Laissez-moi vous aider, propose-t-elle.

— Oh ! madame, s'excuse Julienne, c'est trop de bonté.

Et c'est une lutte charmante, un assaut de politesses, de mots courtois un peu dépaysés dans cette salle d'attente.

Côte à côte, les deux ménages abordent le quai.

L'ami de Fifine offre une cigarette à Bille et Bille n'ose pas refuser la cigarette. Mais il a bien l'im-

pression qu'on se moque de lui. Il veut brusquer :

— Nous allons à Pont-sur-Loir... Notre train est là.

— Nous, nous attendons l'express de Paris, annonce Fifine. Mais nous avons le temps. Vous me permettrez bien de vous installer.

C'est qu'elle ne lâche pas le beurre, l'obligeante Fifine. Alors, le cœur battant, Bille doit avouer sa troisième classe, et jusqu'au départ, sous la pluie tenace, Fifine lui prodigue de malicieuses amabilités.

— Au revoir, cher monsieur Bille... N'oubliez pas de m'envoyer une carte postale.

Enfin un coup de sifflet achève le supplice. Tandis que, là-bas, sur le quai brumeux, la jolie Fifine agite son squarmouth, Julienne interroge :

— Quelle est cette dame ?

— C'est... c'est une châtelaine des environs, répond Gaspard qui case les paquets.

— Et... elle t'a reçu ?

— Bé oui... en temps de guerre... ces gens-là sont très gentils pour les soldats.

— Elle est fort distinguée, estime Julienne... mais, que tu es drôle !... Tu aurais pu m'avouer cette relation.

Bille se mord la lèvre et met la tête à la portière. Une dernière fois, il verra son poste...

Là-bas, en effet, les camarades guettaient son passage. Des cris s'élèvent, des mouchoirs flottent. Julienne tressaille et, courroucée :

— As-tu fini de faire Poincaré ? dit-elle en tirant son mari par un pan de veste.

M. Bille s'excite :

— Mon petit pont... là... C'est là que j'ai tué ma vache.

— Oh ! assez... assez de cette vache.

Julienne se rassied et les « choux gras » penchent un peu plus sur son oreille gauche. Bille aussi s'assied. A présent, ils sont face à face et ils se mesurent. Les voici de nouveau soudés l'un à l'autre. Après trois mois de séparation, ils se retrouvent, un peu las, un peu plus usés, mais pareils, en somme.

Julienne bâille, Gaspard bâille et ils se regardent. Enfermés dans leur boîte roulante, il leur faut bâiller et se regarder. Qu'ils s'aiment ou non, — tant pis ! — le train les emporte. Ensemble, ils voient courir le même paysage dans la tristesse de la nuit montante. Et le monde a beau trembler sur ses bases, ce tremblement du monde ne les atteint pas.

— Quel bouleversement ! risque M. Bille.

Mais il est moins tourmenté qu'il veut le paraître. Julienne ne l'ignore pas et hausse les épaules. Et tous deux bâillent encore en se regardant.

*
* *

Quelle fête, le lendemain ! L'azur s'étale, sans une ride, sur le jardin tout gonflé de roses. Et, pour fêter le retour de Bille, fauvettes et bouvreuils chantent à plein gosier. Au loin, les coteaux s'en-

volent dans une buée bleuâtre, et l'usine Gobert, derrière le canal, crache à petits coups sa fumée alerte. Vraiment, il y a du bonheur dans l'air, cet impalpable bonheur qu'on n'analyse pas et qui jaillit de l'inconscience même.

M. Bille se lève, procède à ses ablutions. Tout en maniant l'éponge, il fredonne la *Marseillaise*, et l'odeur du savon l'émeut jusqu'aux larmes.

Tout est bien là : son broc, sa cuvette, ses habits poudrés, la vieille lévite dont il s'enveloppe dans son cabinet pour « croupir » à l'aise. A travers son lucarnon, le jardin l'appelle : les pois de senteur enrubannent le treillage de sa tonnelle et, autour des lis, les abeilles ronronnent. Oh ! les bonnes heures qu'il vivra là, sous le châtaignier, la tête au frais, les pieds au soleil, dans la rumeur chaude des belles matinées !

La veille, en descendant du train, il a questionné sournoisement Julienne :

— Rosette va bien ?

— Rosette n'est plus chez moi... Je l'ai renvoyée.

— Ah ! bah !

— Elle découchait. Je ne puis tolérer une fille qui découche. Mais j'ai pris sa sœur.

— La petite ?

— Evidemment... J'aurai quinze mois de bon... C'est à dix-neuf ans qu'elles tournent mal dans cette famille-là.

— Espérons, ma bonne amie.

M. Bille se rappelait vaguement cette sœur de

Rosette. Elle était bergère dans une petite ferme à deux lieues de là. Quelquefois, le dimanche, elle apportait à son aînée une galette de plomb. M. Bille l'avait rencontrée une fois dans la campagne, les jambes nues et tricotant à l'abri d'une meule. En somme, elle ressemblait à Rosette, mais en plus fin et plus maigriot.

La nouvelle bonne s'appelait Hortense. Ce matin-là, dès qu'elle aperçut M. Bille, elle pouffa de rire si fort qu'un pot de lait faillit basculer dans ses mains rougeaudes.

Gaspard étalait du beurre sur une tranche de pain :

— Oh! oh! dit-il en jouant de la paupière, il paraît que nous avons une nature gaie.

Mais l'entretien en resta là. Julienne avait surgi. Elle sortait du lit fripée et terreuse et réclamait les rôties avec insistance.

— Je n'y tiens pas, dit Gaspard.

— Assez, répliqua la femme... Il ne s'agit pas d'encourager la paresse des bonnes.

Ils déjeunèrent face à face et sans échanger une parole — comme autrefois — car, au réveil, Julienne avait toujours une petite pointe de mauvaise humeur. Après ce déjeuner, M. Bille, ayant décroché son chapeau de paille, alla faire un tour.

Sa ville l'accueille, sa belle petite ville dorée et fraîche sous la lumière d'un début d'été. Elle ne paraît pas avoir beaucoup souffert de la guerre, cette petite ville, et n'étaient çà et là des volets clos,

quelques boutiques fermées et cet air d'attente, de demi-tristesse qui circule dans les rues herbeuses en bouffées d'air froid, on ne soupçonnerait pas les graves événements qui agitent le monde. Pour Bille, d'ailleurs, la guerre est finie. Il est rentré chez lui, son devoir fait, et balance les épaules avec allégresse.

— Monsieur Bille !

— C'est moi, madame Anselme. J'en reviens.

« J'en reviens » — deux petits mots qui émeuvent la brave femme, dont le nez pointu se met à trembler. En somme, Bille est un vieux, on n'attendait pas grand'chose de lui. Et il est parti. Alors on lui passe son « J'en reviens » un peu ridicule. Il serre des mains d'hommes, caresse des joues d'enfants, fait sonner haut son « J'en reviens » à l'éventaire de Chantevieille, qui, moins âgé que lui, n'a pas quitté ses tonneaux d'olives.

A neuf heures un quart, il tombe chez Gendron Personne encore. Le garçon balaye la salle. Devant l'apparition, il pousse un cri et appelle le patron, qui accourt, dépoitraillé, et lève ses bras velus avec enthousiasme.

— Monsieur Bille ! Ah ! par exemple !

Bille sourit, s'assied, commande une « purée ». Et, tout en la sucrant, il dit son ictère pris « en plein service ».

— Ictère foudroyant... Je n'étais pas frais.

— Sacredié ! s'exclame Gendron en fouettant la table à coups de serviette.

Là-dessus, M. Bille entame le procès du corps de santé ! « Des ignorants... Des jean-foutre... Mais patience, la censure a beau bâillonner la presse... Je parlerai... Je parlerai...

— Il faut parler, approuve Gendron très impressionné.

Il questionne ensuite :

— Alors, ils ont failli vous laisser claquer ?

— Moi, non... Mais j'ai vu des choses !

— Si c'est possible !

C'est le tour de Bille de poser des questions sur l'un et l'autre. Tous bien portants ! Ah ! parfait ! Mais, en disant ce « parfait », un mauvais sourire lui creuse les joues. Durant sa campagne, il a réfléchi. La joie d'être chez lui ne l'empêche pas de juger les hommes. Il est plein de mépris pour ses vieux amis. Et voici qu'à distance c'est Bidot, Sauveterre, Marotton qui prennent dans sa mémoire la place héroïque.

Soudain, la porte s'ouvre, et Blatte apparaît :

— Vous ! bégaye le nain.

— J'en reviens, dit Bille en lui serrant une main jusqu'à la briser.

— Alors, mon ami... vous avez souffert ?

— Mon cher Blatte, dit Bille sèchement, parlons d'autre chose.

Pas un mot de plus. Ah ! dame ! on n'interviewe pas Bille comme un député. *Vasto silentio*, a dit Tacite en parlant de Rome. Et c'est précisément quand M. Bille se tait qu'il est le plus grand.

Mais voici Huchelin, puis l'ex-notaire suivi de Rudail. Cette fois, l'explosion fait sauter verres et bouteilles sur les deux dressoirs.

On a beau s'armer de dédain têtu, rien ne résiste à la flamme d'un pareil accueil.

— Merci ! dit Bille.

— Eh bien, cette guerre ? questionne Virolet.

M. Bille fronce les sourcils, prend entre deux doigts un journal qui traîne et proclame sèchement :

— On vous bourre le crâne.

L'effet est terrible. Les fronts se tendent, les yeux s'éteignent, les bras retombent en des attitudes lasses, découragées. D'abord, Huchelin l'avait bien dit... Qu'on s'arrange tout de suite, qu'on offre la paix... C'est le plus sûr moyen de sauver la mise.

Mais Bille s'échauffe :

— Je vous défends de parler ainsi.

Quoi, alors ? Il espère donc, lui ! Un frisson passe, des yeux se rallument. Bille va parler. Il dit simplement :

— Je ferais volontiers une partie de billard.

Et il ajoute finement :

— Mes enfants, je réclame votre indulgence... Je me suis bien rouillé durant ma campagne.

De l'indulgence ! Ah ! le brave homme ! C'est Blatte lui-même qui va cueillir au râtelier une queue de billard. Et, prenant un cube de craie, il en frotte le bout. M. Bille soupèse narquoisement l'objet :

— Oh! oh! dit-il, c'est plus léger que mon vieux lebel.

Il joue, il est maladroit, mais on ne lui en veut pas de sa maladresse. En quelques jours, il s'y remettra. N'a-t-il pas fait des choses bien plus difficiles?

— Et votre femme? interroge Virolet en clignant un œil.

L'humeur de Julienne est proverbiale. Bille lui-même n'a jamais cru devoir cacher à ces messieurs leur malentendu. D'où vient qu'aujourd'hui il se redresse et lance brutalement :

— Ma femme!... Elle a été admirable!... admirable!...

Apprenez, pauvres gens, que, désormais, tout ce qui touche Bille est inattaquable. C'est pour fouailler le bataillon des civils repus que M. Bille offre à sa femme, en ce jour de grâce, un témoignage de satisfaction.



— Bonne nouvelle! annonce Julienne. Les enfants viennent dimanche. Et tu verras Moute.

— Fort bien, raille Bille. J'arrive patraque, mal en point, et l'on attend quatre jours pour me faire visite.

— Tu es susceptible.

— Du tout... Regarde-moi... Je ne maigris pas en attendant Moute.

— Tiens, coupe Julienne. Ils m'envoient cette photo. Elle est drôlichette.

C'est Moute. Coiffée d'un calot belge, elle chevauche un terre-neuve aux yeux débonnaires. Le fait est qu'elle est « drôlichette ». Du calot s'échappent des mèches en vapeur, et la gamine s'agrippe, mi-rieuse, mi-effrayée, à la bête placide.

Bille prend le carton, et la voix mauvaise :

— Là-bas, dit-il, on ne fait pas la guerre... on la parodie.

Julienne lui arrache la photo des mains :

— Rends-la-moi, dit-elle, tu n'en es pas digne !

— Calme-toi, bichette.

Et M. Bille promet à sa femme de respecter Jean. Il a dit « respecter » gros comme le bras, avec une morgue de pince-sans-rire. Mais, au dedans, il affûte déjà des armes perfides.

Que de rancunes amassées et depuis longtemps ! L'état-major, le parc à bœufs, la place de scribe où l'on grignotte des dossiers dans la chaleur du calorifère, — fantômes, mensonges, fallacieuses promesses de politiciens ! Et, pourtant, il le revoit le gredin, poseur, la cigarette en coin, distillant son venin avec élégance : « Rassurez-vous, papa, on vous tient à l'œil. » Joli, l'œil de Ramette ! Et c'est de tels gaillards qui feraient la loi !

Il suppute d'avance la curiosité de Jean et d'Emma, tout ce remue-ménage fébrile, un peu malsain, autour de ceux qui viennent de la guerre. Mais, comme au Gendron, il ne dira rien, il se contentera

d'émettre un sourire pincé. Et Jean comprendra.

Mais les Ramette ont fait, eux, un autre calcul :

— Pauvre grand-père, soupirait Emma... Ça va lui faire plaisir de revoir sa Moute.

Elle l'a faite belle, gantée, papillotée et, vraiment, dans sa robe bleu-pervenche, Moute est adorable. Ses yeux vifs brillent sous la capeline, sa toute petite bouche a des moues exquises. Elle questionne :

— Qu'est-ce qu'il mange, bon papa?

— Mais... du pain... des pommes de terre.. comme toi, la Moumoute.

— Est-ce qu'il mord?

Allons, bon! voilà que Moute a confondu son grand-père avec le terre-neuve. Heureusement que M. Bille ne le saura pas. Puis, dans le train, la fillette répète sa leçon : « Je t'aime, bon papa, de tout mon petit cœur », sans oublier d'appuyer une menotte sur ce petit cœur.

— Gaspard, les voici! hurle Julienne.

M. Bille rejette le journal qu'il était en train de lire au fond du jardin. Les Ramette l'attendent devant le perron. Emma voudrait pousser vers lui un petit tas bleu. Mais le tas hésite. Alors, très affectueux, Bille ouvre les bras. Cette fois, Moute pleure et blottit sa tête dans la jupe d'Emma. De loin, Julienne crie :

— Tu lui as fait peur... Ne gesticule pas.

Enfin tout s'arrange. Moute, baignée de pleurs, consent, après une interminable explication, à voir

son grand-père. A la faveur de cette diversion, Gaspard serre la main de Jean sans trop d'amertume... Et l'on passe à table.

On s'installe, on croque les radis, et Bille ne dit mot. Il se contente d'être fin, — oh! fin, fin, — terriblement fin. Evidemment, on va le questionner. Rengorgé, cruel, il apprête son sourire et ses réticences. Mais ni Jean ni Emma ne l'interrogent. L'encombrante Moute accapare les yeux. On tend l'oreille à son gazouillis. Autour d'elle, c'est une activité joyeuse hors de proportion avec sa personne : la serviette qu'on noue, les mouillettes qu'on taille, l'œuf ouvert, scruté, flairé, déclaré à point.

Puis, rassurée soudain par l'atmosphère, Moute déclare :

— Bon papa, je t'aime.

Et, spontanément, elle pose la menotte sur son petit cœur.

Ah! quel succès elle obtient, l'adorable Moute! Le jeune ménage exulte et Julienne s'emballe :

— Tu entends, Gaspard ?

— Mais... je crois bien... C'est une bonne petite...

Ces mots ne suffisent pas, on le lui fait voir. Julienne renchérit : « Quel ange! » et Gaspard, toujours absorbé par sa finesse, est obligé d'avouer que Moute est un ange.

Alors, par contre-coup, il devient, lui aussi, presque sympathique. Julienne, Jean, Emma le nomment « bon papa » comme s'il n'existait qu'en fonction de Moute.

Les radis s'en vont, le poulet arrive. Julienne le découpe, les sourcils froncés, puis déclare : « Il est tendre », et l'on entendrait voler une mouche dans la petite salle.

— Tenez, mon ami, vous aimez le foie.

Et la belle-mère le dépose, avec une aile, sur l'assiette de Jean.

— Vous me comblez.

— Mais non... Refaites-vous, allez... Après vos fatigues...

Emma, la bouche pendante, dit avec tristesse les fatigues de Jean. Il veille, il n'en peut plus. On lui fourre tous les dossiers des mobilisés. C'est à peine s'il peut, de loin en loin, « tirer » un dimanche. Elle voudrait qu'il prît un peu de repos, au moins une quinzaine. Mais lui ne l'entend pas de cette oreille-là.

— Après la guerre, soupire le gendre.

M. Bille triture un pilon avec frénésie. Ah! prenez garde, ne le poussez pas. Jamais, plus qu'aujourd'hui, l'hypocrisie bourgeoise n'a tordu ses nerfs. Et le pis, c'est qu'il est obligé de composer, d'offrir à ce lâche, par égard pour sa femme et sa fille, un visage correct.

A présent, d'ailleurs, le silence lui pèse. Mais, tandis qu'on sert les pommes de terre frites, Jean se décide enfin à l'interroger :

— A propos... vous avez été malade?

— Ictère foudroyant.

— Saprelotte! dit Jean.

Puis il réfléchit :

— Mais, attendez donc, bon papa... L'ictère, c'est une jaunisse.

M. Bille rougit :

— C'est possible

— J'en suis sûr... Ah bien ! on a dû vous purger à tire-larigot.

— Exact, mon cher... Vous êtes un puits de science.

— Mais non, fit Jean très modestement.

Au dessert, il s'excusa :

— J'aurais voulu vous venir en aide. Les voies, à votre âge, ça n'était pas drôle. Mais l'abus des privilèges nous a fait du tort. Nous nous sommes fait une règle à la préfecture : pas de protection.

— Comment donc !

M. Bille s'est tu. L'étalage d'un tel cynisme le désarçonne. Le voilà donc démasqué, ce gendre admirable. Tout pour lui. De quel mot vif le cinglera-t-il ?

Il cherche son mot, ne le trouve pas et se contente de cracher dédaigneusement un noyau de pêche.

Mais Jean Ramette poursuit ses explications. Il savait son beau-père à peu près tranquille. Un bon secteur, hein ! Des chefs « pas sur le dos ». Un honnête pays ! On doit se faire du lard à ce métier-là.

— N'exagérez pas, mon cher. J'ai perdu quinze livres.

— Bah ! intervient Julienne, tu les rattraperas. Ici, tu n'as plus qu'à te reposer.

Est-ce tout? Non pas. Après le café, Jean, toujours cordial, empoigne sans façon le bras du beau-père.

— Ah çà ! Il vous est arrivé une bien bonne histoire.

C'est de la vache qu'il s'agit, — toujours de la vache.

— Vous comprenez, bon papa, je vous surveillais. De là-bas, un collègue m'a téléphoné cet incident. J'ai tout de suite agi auprès de vos chefs.

M. Bille mord sa lèvre. Cette fois, il a compris. L'attitude du commandant, le rapport, cette indulgence, il les doit à l'exécrable intervention du pouvoir civil. Allons, c'est la dernière injure et la plus cuisante. Il voudrait protester, s'expliquer, remettre vertement son gendre à sa place. Mais, tout à coup, dans les yeux de Jean, il croit voir une lueur. Ils rient, ces yeux, et de quel rire muet, chargé de mystère. Hélas ! cette histoire n'est pas la seule que Jean ait connue. Dans les prunelles du bureaucrate, M. Bille a vu Fifine pour la dernière fois.

— Je vous remercie, mon cher, a-t-il balbutié.

Et, prétextant une migraine, il court abriter sa détresse au fond du jardin.

C'est là que Moute vient le retrouver. Qu'elle est gentille, cette Moute bleue avec ses yeux candides, ses bras à fossettes ! Et puis, maintenant, elle n'a plus peur de son bon papa. Elle l'embrasse, le tapote, lui tire la moustache. Même, elle l'interroge :

— T'as vu les Boches ?

Pas de réponse. M. Bille, d'une tête de lis, a fait

un hochet. Mais Moute n'est pas une enfant vulgaire... Au jouet, elle préfère les questions précises.

— T'as pas la croix de guerre?

— Hop... hop... réplique M. Bille qui mène au galop son juge d'instruction.

Cette fois, Moute daigne sourire. N'empêche qu'elle s'accroche à son idée fixe.

— Pourquoi t'as encore tes deux zambes? insiste-t-elle.

M. Bille excédé met l'enfant à terre :

— Va jouer, ordonne-t-il.

Enfin, les Ramette reprennent le train à cinq heures un quart.

— Eh bien, questionne Julienne triomphante, eh bien, Gaspard, que penses-tu de Moute?

Bille hausse les épaules :

— C'est un phénomène.

— Phénomène! répète Julienne furieuse, phénomène!... C'est toi qui m'as l'air d'un phénomène.

JULIENNE ACCAPARE

— Reste, ordonna Julienne... Je veux te parler.

M. Bille se rassit. Julienne prit le couteau du pain et, méthodiquement, ratissa les miettes :

— Mon cher, dit-elle, il y a sur la terre deux sortes de gens : ceux qu'on appelle les malins et les imbéciles. Mon Dieu ! je vais te faire plaisir... Je me classe moi-même dans les imbéciles. Ne proteste pas. Ma première bêtise est lointaine en date. Elle remonte au jour où je t'ai laissé prendre chez moi un ascendant que ne justifiaient pas tes capacités. Oh ! je ne discute pas ton intelligence... Elle m'échappe — voilà tout — et tu peux triompher en alléguant ma faiblesse d'esprit. Admettons même que tu sois un aigle. Ça m'est fort égal. Je ne suis pas faite pour ce genre d'oiseau. Ce qui est sûr, c'est que nous ne comprenons pas la vie de la même manière.

Ecoute-moi, Gaspard. Depuis le début de cette

guerre, j'ai bien réfléchi. Tu t'es dit simplement : « Ma femme est idiote... Sous des dehors grincheux, elle m'admirera jusqu'au dernier souffle. » Eh bien, non ! Je suis peut-être idiote, mais je ne t'admire plus. Dame, c'est ta faute. Tu avais mille moyens de te distinguer — oh ! ne m'interromps pas — les voies et l'hôpital sont des épisodes auxquels je n'attache pas la moindre importance — mais après, qu'as-tu fait ? Rien qui vaille, mon cher, avoue-le franchement, et ceci est une phrase que je te ressers : « Il faut être un homme nouveau dans des temps nouveaux. »

Ils sont durs, les temps nouveaux, t'en aperçois-tu ? Je ne le crois pas. Tu tempêtes, tu t'indignes, mais, au fond, pourvu que la côtelette soit grillée à point, l'existence ne te paraît pas plus mauvaise que ça... Mon erreur, c'est d'avoir pris, à cause de toi, la guerre au sérieux. J'ai cru, bonne bête, qu'il n'y avait qu'à se lamenter. Tu avais là-dessus de si belles idées ! Mais on ne se nourrit pas avec des idées.

Or, dans le même temps, que s'est-il passé ? Tu l'ignores sans doute. Je vais te l'apprendre. Chantevieille vient d'acheter sa troisième maison, Malavoine a triplé son chiffre d'affaires; autour de nous, c'est la course à l'or, et ceux qui geignent sont les plus huppés. Oui, mon cher, les rétameurs, les cordonniers, les marchands de vin sont devenus riches. Toi, tu ricanes. Ricaner, c'est ton affaire... Ça ne me suffit pas.

— Où veux-tu en venir ? interrogea Bille.

— A t'avouer ceci... Mes nerfs sont à bout. J'admets la pauvreté, mais il faut que tous soient logés à la même enseigne. Puisqu'on s'enrichit, je me décide à nous enrichir. Rassure-toi, j'ai mes projets, je ne ferai pas appel à tes facultés. Aussi bien, mon cher, j'ai cessé d'y croire. Je viens au fait... Tante Liégeard nous a légué soixante mille francs. C'est une bagatelle, mais je prétends, moi, décupler cette somme. Pourrai-je compter sur ta signature ?

Gaspard se leva :

— A ton aise. Je suis au-dessus de ces contingences.

Il ajouta :

— D'ailleurs, tes injures ne m'atteignent pas. Mais je te dirai, à mon tour, ma façon de penser. Je sais la France en proie à des mercantis. Je déplore pour le nom de Bille que tu bornes tes ambitions à cette étiquette. Divisons les charges : dépouille la nation ; l'imbécile se contentera d'être un homme d'honneur.

Ayant parlé, Gaspard, froidement, alluma sa pipe et la balança pour s'envelopper d'une brume qui faisait de lui une sorte de dieu.

— C'est trop fort, hurla Julienne. Tu me désapprouves. Je sens, je devine que tu me désapprouves. Mais tu devrais rentrer sous terre, être malfaisant !

Le dieu ne broncha pas. Elle repartit :

— Oh ! c'est bien toi ! Je te reconnais. La guerre a réussi à tout le monde. Et tu ne voudrais pas en tirer parti.

M. Bille leva les épaules et dit simplement :

— Pauvre créature !

*
* *

Parfois, quand Julienne s'absentait, Bille lâchait ses papiers et montait à la cuisine.

— Tiens, c'est monsieur, disait Hortense que cette visite ne surprenait guère.

— Je ne vous gêne pas, mon enfant ?

— Sûr que non.

Et, tranquillement, la fille procédait à son ouvrage, mettait le pot au feu, taillait une salade ou, décrochant la planche, se lançait hardiment dans un repassage. Çette besogne, surtout, plaisait à Bille. Il allumait sa pipe, retournait sa chaise et, prenant une pose napoléonienne, suivait, d'un œil charmé, les gestes d'Hortense. Celle-ci, les manches troussées, aplatissait des caleçons et des camisoles. Ce jeune corps penché, les souples mouvements que lui imprimait la promenade du fer intéressaient Bille. Peu à peu, il risqua des confidences.

— Ah ! mon enfant, j'ai raté ma vie !

— ... Est malheureux, déplorait la fille, en approchant le fer de sa joue en pomme.

— Hortense, je suis méconnu dans mon ménage.

La petite bonne secouait la tête :

— ... Est pas que madame soit méchante, mais elle est vivace...

M. Bille avalait un sourire amer :

— Oui, Hortense, vous avez dit le mot. Ma femme est vivace... beaucoup trop vivace.

Tout en faisant des confidences, M. Bille aidait sa bonne. Il écossait les pois, frottait les couteaux, hachait même la « fourniture » en soufflant un peu. C'était entre Hortense et lui des politesses, de gentilles disputes autour des poireaux dont l'épluchage est toute une affaire. Tout en travaillant, ils prêtaient l'oreille aux bruits du dehors. Que Julienne fût signalée, alors Bille fuyait, regagnait son cabinet, dont il fermait soigneusement la porte. Et l'épouse abordait comme une torpille la maison quiète.

Un jour, sèchement, elle dit à Gaspard :

— Jeudi, nous avons du monde à dîner.

— Du monde ?

— Oui, des relations à moi, les Jolliard. Tu ne les connais pas. M. Jolliard a gagné trois cent cinquante mille francs en vendant des peaux. C'est un homme hors ligne. Il m'est utile. Tâche donc d'être aimable !

— Compte sur moi, dit Bille.

Julienne, maintenant, l'impressionnait. D'où sa femme tenait-elle cette sûreté d'elle-même ? Il reprit :

— Enfin, qu'est-ce que c'est, ma bonne, que ce Jolliard ?

— Je te le répète : un homme hors ligne... S'il le voulait, il pourrait faire mourir de faim le département.

M. Bille fit claquer ses doigts :

— Peste ! Enfin, espérons qu'il ne voudra pas.

— C'est son affaire, dit froidement Julienne.

Les Jolliard vinrent dîner le jeudi suivant. L'homme, une sorte d'hercule, secoua vigoureusement la main de son hôte :

— Monsieur Bille, vous avez une maîtresse femme.

— Qui ne se laisse pas rouler, ajouta Julienne, en tirant la langue comme une fillette.

M. Bille mordit sa lèvre. Il était jaloux du physique de Jolliard, de sa faconde et du succès que cette faconde lui valait auprès de Julienne. Il fut correct, toutefois, même plein d'égards pour Mme Jolliard, une maigre brune, toute rayonnante de bijoux variés. Julienne lui avait soufflé : « Tu parleras. Ne fais pas l'idiot. » Et il parla, mais sans conviction, émettant çà et là quelques idées générales qu'on n'apprécia guère. Il n'y en avait que pour ce Jolliard. Quand, après le départ des invités, Julienne sollicita son opinion, il dut s'humilier, prôner l'intelligence de l'homme d'affaires, ce qui était, en somme, mépriser la sienne.

Et Jolliard revint. Il arrivait sans crier gare, au train d'une torpedo couleur bouton-d'or qu'il maniait lui-même, avec un tapage d'échappement libre. Au bruit, Julienne bondissait : « C'est lui ! », plaquait ses

frisettes d'une main nerveuse puis courait au devant de l'homme jovial confortablement drapé dans une peau de bique. Ils s'enfermaient une heure, quelquefois plus, discutaient, tempêtaient avec des jurons, des éclats de chiffres. Puis la rumeur s'apaisait, les mots coulaient en ramage de source. Hortense, les premières fois, était chavirée : « C'est sûr, il va étrangler madame », pensait la brave fille. Et elle était toute surprise de s'entendre appeler, de recevoir des ordres précis :

— Hortense, des verres.

Elle les apportait d'une main tremblante. L'homme lampait son malaga en trois rasades, cependant qu'en face de lui, Julienne, le nez froncé, buvait lentement, comme une chatte gourmande. Si, d'aventure, Gaspard montrait la tête, on l'invitait, mais l'épouse n'emplissait qu'à moitié son verre, comme s'il n'avait que par raccroc droit à ces largesses.

L'homme parti, Bille questionnait :

— Tu es contente ?

— Naturellement, que je suis contente.

Rien de plus On montrait ainsi au pauvre homme que, dans la maison, il ne comptait guère. Il en souffrit. Ne croyait-il pas jadis que, même hargneuse, Julienne avait pour lui un certain respect ? Il dut en rabattre. Cette supériorité dont il se targuait, le réalisme des temps nouveaux l'avait mise en miettes. Alors, pour la première fois, il douta vraiment de lui, de son cerveau, des nobles spéculations que

la guerre dissipait comme une fumée. Il détesta Jolliard, mais il l'envia. Qui donc, après la guerre, oserait encore prononcer le mot « idéal » ? Julienne avait raison. L'ordre une fois rétabli, il n'y aurait plus sur terre que les malins et les imbéciles. Et le grand Jolliard était un malin...

Alors, Bille se fit humble et complaisant. Il découvrit soudain qu'il aimait Julienne. Bien sûr, ce n'était plus l'extase de la lune de miel, mais il rêva d'un accord d'âmes, de cette entente discrète et confuse qui réjouit si doucement la maturité. C'était cela qu'il perdait, le malheureux, parce qu'un nouveau venu avait paru comme un mauvais astre à leur horizon.

Un jour, timidement, il proposa :

— Julienne, je m'ennuie... je voudrais t'aider.

Elle le toisa :

— Qu'est-ce que tu peux faire ?

Et, sans colère, mais très énergique :

— Tu es gnan-gnan, tu n'as pas l'habitude du vrai travail. D'ailleurs, il faut une tête solide.

— Mais... ma bonne amie... je ne suis pas loufoque.

Julienne fit la petite bouche. Elle ne tenait pas à cette assistance. Toutefois, son mari lui faisait pitié. Après une hésitation, elle accorda :

— Tu tiendras les comptes.

M. Bille tint les comptes et s'en tira — ma foi — aussi bien qu'un autre. Julienne apprécia l'employé, puis l'honora de ses confidences :

— Mes œufs à trois sous... Je les conserve... Nous les revendrons douze au cœur de l'hiver.

— C'est magnifique !

Par exemple, elle refusait à Gaspard toute initiative. « Tu n'es pas Jolliard », disait-elle. Et négligeant la grimace de l'époux, elle reprenait à son compte l'axiome bien connu : « Chacun à sa place », ce qui, tout de même, vexait M. Bille. Lui se vengeait alors sur Jolliard, non pas en critiquant un genre d'affaires qu'il connaissait mal, mais l'homme lui-même, ce gaillard insolent qui lui déplaisait :

— Quelle carrure !... Quelles pattes !... On dirait un ours.

Julienne répliquait avec douceur :

— Détrompe-toi, mon cher... Il est fin comme l'ambre.

Et Bille devint triste. Un jour, n'y tenant plus, il regarda tendrement Julienne :

— Que penses-tu de moi ? lui demanda-t-il.

Elle réfléchit, sourit :

— Mais... je n'ai rien de grave à te reprocher. Seulement, tu t'en crois trop. Et, dans la vie, tu as toujours été un peu jocrisse.

*
* *

Julienne gagnait gros, ne le cachait pas. Quelquefois, après un bon coup, une joie violente l'empoignait. Elle riait toute seule, mangeait comme quatre

et, prise d'un besoin de confidences, informait Gaspard :

— Coucou, les pommes de terre !... Va donc faire un tour au marché jeudi.

L'autre sursautait :

— Les pommes de terre aussi !... Ah ! c'est vraiment fort !

Elle reprenait :

— Ne crains rien. On en mangera. Mais c'est Julienne qui tient le cordon des sacs.

Elle poursuivit :

— Mon cher, l'agrément des bonnes affaires, c'est de pouvoir s'offrir de temps à autre une petite douceur.

Et elle tira de sa poche une blague à tabac :

— Pour toi, dit-elle.

Cette fois, ils s'embrassèrent. Gaspard était ému. Ses yeux avaient une taie de brouillard.

— Tu ne sais pas, dit-il... Tu vas me croire bête !... Mais j'avais peur, ma Julienne, j'avais peur que tu n'aies un béguin pour ce grand Jolliard.

Elle étouffa de rire :

— Jolliard !... Oh !... oh !... Jolliard... C'est une belle canaille !

Alors M. Bille prit sa femme à pleins bras et lui plaqua sur le cou, derrière l'oreille, des baisers savants. Un peu nerveuse, elle se dégagea :

— Que tu es serin ! dit-elle d'une voix amollie.

L'argent épanouissait Julienne. Après vingt ans d'humilité, de tatillonnages, c'était une joie, en

s'exhaussant, de négliger les menus détails de la vie courante. Elle prenait en pitié d'honnêtes voisines qui faisaient de la lessive une affaire d'État. Parfois même, elle raillait l'ancienne Julienne, cette ménagère falotte qui comptait le sucre. Elle fit recrépir la maison, renouvela sa garde-robe, acquit du terrain à l'ouest de la ville. Gaspard dut acheter un pardessus, deux complets-veston. Il résistait :

— Oh !... tu sais, moi...

— Pardon, tu es mon mari... Je veux, mon cher, que tu représentes.

La surprise des amis la transportait d'aise. Son grand bonheur, les jours de répit, c'était d'aller un peu partout rendre des visites. Ayant fait présent des « choux-gras » à l'ouvrière, elle s'offrit un chapeau monumental hérissé d'aigrettes. Le dimanche, à l'office, elle emplissait sa chaise d'une vague froufroutante. Sur le parvis, elle haussait la voix, s'enorgueillissait d'un merveilleux parapluie à baleines d'ivoire. Un jour, elle alla voir les Toussel pour leur montrer son étole de skungs. Et elle prit vis-à-vis d'eux un air modeste : « Que voulez-vous ? » comme si le luxe était devenu une obligation.

Seul, Jean Ramette osa la railler :

— Hé, belle-maman, vous êtes terrible !... Savez-vous qu'un jour ou l'autre on vous arrêtera ?

— Êtes-vous sérieux ?

— A la Préfecture, nous sommes saturés de ces affaires-là... C'est la loterie... De loin en loin, on fait un exemple.

— Qu'on m'arrête ! dit Julienne avec feu. Je consens à faire trois mois de prison... Mais je laisserai à Moute un joli magot.

Elle prit l'héritière sur ses genoux et la fit sauter :

— Que ne ferait-on pas pour un ange pareil ! dit-elle toute rêveuse.

Huit jours plus tard, M. Bille, qui était en train de lire le journal, poussa un cri rauque :

— Jolliard !

— Quoi, Jolliard ?

— Il est poursuivi.

— Ce n'est pas possible.

Julienne avait arraché la feuille des mains de son mari. Elle ne vit rien d'abord, mais l'ongle de Gaspard lui ayant souligné l'entrefilet, elle tâta son cœur et s'affala sur une chaise, les yeux retournés.

— C'est honteux, bégayait-elle... On tue le commerce.

— Remets-toi, ma bonne, dit Gaspard hypocritement.

Il consola sa femme, en traître aimable, avec des mots qui la révoltèrent. Il vanta l'intelligence de Jolliard, mais non sans réserves. Assurément, l'homme était adroit. Peut-être manquait-il d'un peu de finesse. Et puis, la loi protège les masses. On ne joue pas au bilboquet avec le Code sans risquer un peu.

Au fond, M. Bille éprouvait une timide satisfaction. L'aventure de Jolliard, c'était la revanche de son inertie. Julienne, elle, restait muette,

anéantie. Un violent combat se livrait en elle. Et Bille se flattait que, de ce combat, il sortirait grandi, réhabilité aux yeux de sa femme.

— Que veux-tu, conclut-il, l'histoire est éternelle... Après le Capitole, la Roche Tarpéienne.

Julienne redressée eut un cri farouche :

— Tais-toi, soliveau.

Et, secouant l'importun, elle élabora son plan de campagne. Naturellement, elle romprait avec Jolliard. Il était brûlé. Mais il s'agissait d'eux, à présent, des dangers que cette poursuite leur faisait courir.

— Toi, mon cher, tu ne sais que chanter : « Je suis honorable... Je suis honorable... » N'empêche qu'en ta qualité de chef de famille tu paierais la casse. D'ailleurs, ça se fait toujours. Si l'on ennuie la femme, c'est l'homme qui se présente... Et puis Jean est là. Nous ferons feu des quatre fers pour sauver la mise. Grâce à moi, nous sommes sinon riches, du moins aisés. Et je te jure que je défendrai notre aisance jusqu'au dernier souffle...

Durant six semaines, les affaires chômèrent. Les Bille ne s'intéressaient plus qu'à l'affaire Jolliard. Mais le verdict les rassura : un mois de prison, dix mille francs d'amende. Et l'homme gardait ses bénéfices. Décidément, en temps de guerre, on peut manquer d'un peu de finesse...

Alors, Julienne liquida posément ses stocks. On ne l'inquiéta pas. Elle passait comme un fretin à travers les mailles du filet tendu. Toutefois,

l'expérience l'avait mûrie. Elle renonça très sagement aux fastueuses parades. Le chapeau fut plumé comme un poulet et reparut veuf de ses aigrettes. Même le beau parapluie tombé en disgrâce alla moisir au fond d'une commode. En attendant des jours meilleurs, le magot Bille pratiquait le moratorium de l'ostentation.

Puis Julienne eut une idée fixe. Cette idée, elle ne la communiquait pas à Gaspard, mais entre ses yeux, dans les rides du front, on déchiffrait un désir têtu. Trois fois, elle fit le voyage de la Préfecture. Un soir, enfin, au reçu d'une lettre, elle entoura de ses bras le cou de Gaspard :

— Jean m'écrit. Ça y est... Tu es décoré...

L'autre bondit :

— Décoré, moi ! Qu'est-ce que ça veut dire?

— Le Mérite agricole, proclama Julienne... Sans doute, j'aurais préféré les palmes... Mais il paraît que tu n'es pas mûr pour cette machine-là.

Alors, il se passa quelque chose d'inouï. L'austère Mme Bille se mit à danser. Elle dansait toute seule la valse à trois temps. Gaspard ahuri la regardait faire. De temps en temps, elle s'arrêtait et, comme une petite folle, lui piquait un baiser sur la moustache. Puis elle repartait :

— Viens donc, grand bêta, dit-elle enfin.

Elle empoignait son mari par la taille et l'entraînait dans son tourbillon. Lui ne savait que dire, partagé entre la joie d'un bout de ruban et le regret

de devoir cette distinction à son triste gendre. Essoufflée enfin, Julienne s'arrêta :

— Eh bien, mon cher, es-tu content de nous ? interrogea-t-elle en se croisant les bras.

— Assurément...

Alors, très mystérieuse, Julienne ajouta :

— Il le fallait... En ce moment, ça fera bien, je t'assure... ça fera même très bien.

Mais elle ne livra pas sa pensée intime.

PAR UN BEAU SOIR...

Sur M. et Mme Bille, l'orage a passé. Mais la tourmente qui secoua le monde et détruisit tant de nids précieux épargna miraculeusement ces frêles existences. Chez les Bille, rien n'a bougé, ni le jardin avec ses tilleuls et ses roses, ni la maisonnette où — Dieu merci ! — aucun être cher ne manque à l'appel. Là-bas, derrière les coteaux, les rafales grondaient. Mais les lames furieuses ont respecté cet humble foyer.

Et voici qu'à présent tout rentre dans l'ordre. Les roses fleurissent, l'espalier bourdonne et, dans les bordures, des étoiles blanches promettent des fraises à l'été qui vient.

— L'épreuve a été dure, soupire Julienne.

Le croit-elle ? C'est possible. Elle assure que l'angoisse a bien aggravé sa maladie de cœur. Et elle en veut surtout aux indifférents.

C'est que Mme Bille n'est pas une indifférente. Elle s'intéresse aux veuves, aux orphelins, avec des

accents tragiques, des yeux de martyre. C'est une plainte perpétuelle, un agressif *lamento* qui roule dans les rues de la petite ville. Puis elle conclut :

— Ne pouvoir rien faire !

Car vraiment, ils sont trop, les endeuillés, et Julienne est impuissante à les secourir. Mais qu'il lui soit tenu compte de la détresse où la plongea le malheur commun.

M. Bille, lui, est d'une autre trempe.

— Je réalise, dit-il noblement.

De fait, un matin, sans avertir Julienne, il est allé porter à Cavoux, le cantonnier qui avait eu deux fils tués, une paire de bottines qu'il ne mettait plus. Cette générosité l'a rendu très fier. Il répète un peu partout :

— Ça me fait plaisir de voir passer le brave Cavoux avec mes bottines.

Souvent, il rend visite aux mutilés, à tous ceux qui, comme lui, ont fait la campagne. Même, l'autre soir, avec l'approbation de Julienne, il les a reçus chez lui après le dîner.

L'air était pur, velouté de parfums et de tendresse, comme autrefois, à l'approche de juin. Mais le fils Mazuyer avait une manche vide et Pellegrin, le commis de Chantevieille, celui qu'on nommait naguère « le beau Pellegrin », ne marchait plus qu'à l'aide de béquilles. On déboucha deux bouteilles de bière...

— Vous êtes chez vous, prononça Bille en offrant des cigarettes.

Au delà des coteaux, le crépuscule mourait en traînées lilas. C'était au lendemain du sacrifice, la joie exaltante du renouveau que disaient l'haleine des fleurs, des battements d'élytres, même la note brève et intermittente d'un crapaud lointain. Une lune rose, voilée de poussière, escalada les peupliers qui longent le canal.

On fumait, on buvait. Dans le groupe de ces petites gens rendus à la paix, M. Bille recouvrait sa figure d'antan. On aimait son assurance, sa parole facile et, comme après l'orage la voix d'un seul petit oiseau ranime la nature, la France blessée tendait l'oreille au caquet de Bille.

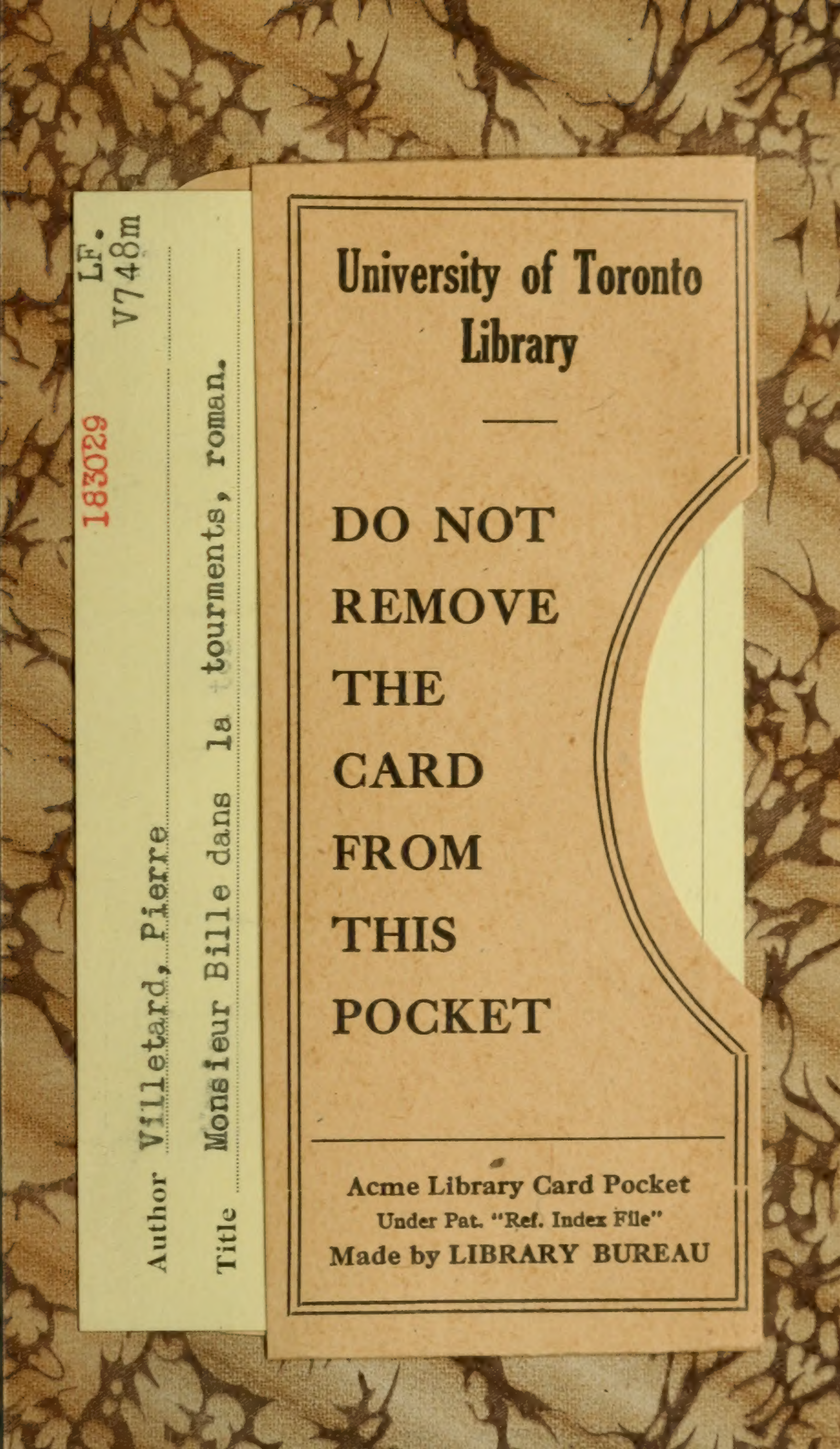
Avec cet homme, la guerre défilait. Certes, là-dessus, Pellegrin, Mazuyer, d'autres encore eussent pu conter de merveilleuses choses, mais — était-ce modestie ou lassitude ? — ceux-là se taisaient. Ils s'effaçaient, les vrais braves, devant un bavard. Ni aigreur, ni vanité, point d'ironie même. Déjà le flot remportait leur gloire oubliée...

Et c'était Bille qui grandissait dans le soir tranquille.

TABLE DES MATIÈRES

1638. — L.-Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LF.
V748m
183029
Author Villetard, Pierre
Title Monsieur Bille dans la tourments, roman.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 04 05 003 8